This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

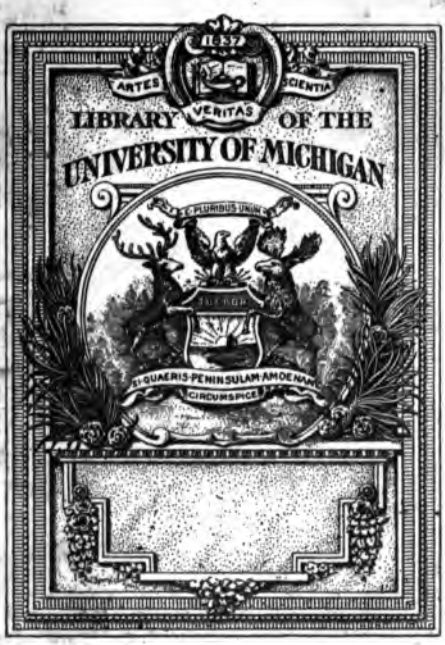
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

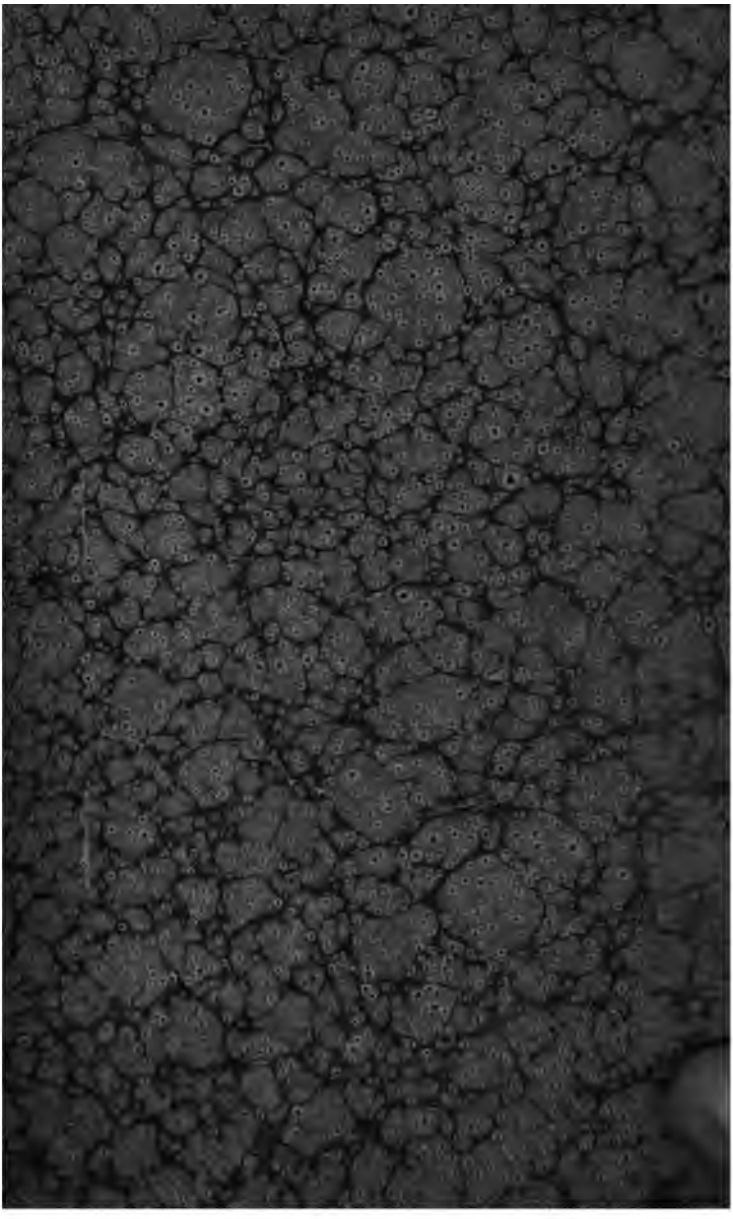
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



070.
D88cp
M1
vol. 2

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

CONSCIENCE

L'INNOCENT

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

CONSCIENCE

I

CE QUI ÉTAIT ARRIVÉ A CONSCIENCE LA TROISIÈME FOIS QU'IL AVAIT RENCONTRÉ L'EMPEREUR.

Tout cela, comme nous l'avons dit, était bien vague aux yeux et aux oreilles des habitants des deux chaumières.

Ils s'inquiétaient peu que l'ex-empereur se fût appelé Napoléon ou Nicolas, le lion du désert ou le vainqueur des peuples.

Ils ignoraient complétement ce que c'était que l'Ile d'Elbe.

Ils savaient à peine ce que c'étaient que les Bourbons.

Ce que le père Cadet savait, c'est que les Russes étaient campés snr sa terre, si bien labourée, si bien ensemencée, si bien hersée par le voisin Mathieu, et qu'il ne fallait pas compter sur la récolte de la prochaine année, écrasée aux pieds des chevaux.

Ce que savaient Madeleine, dame Marie et Mariette, c'est que l'on ne recevait point de nouvelles de Conscience, et que plus d'un mois s'était écoulé depuis qu'il avait écrit.

Bastien gardait le même silence.

Au reste, la poste avait, pendant quinze jours à peu près, cessé de marcher, et venait d'être rétablie depuis huit jours à peine. Les chemins, coupés de tous côtés par les armées ennemies, étaient rendus peu à peu à la circulation. La tranquillité de Paris, l'établissement du gouvernement nouveau apportaient à la province cette amélioration, qui devenait de jour en jour plus sensible.

Cependant Mariette n'avait pas encore osé reprendre le service matinal de ses pratiques de Villers-Cotterets ; il n'était point séant, pour une jeune et belle fille comme elle, de s'aventurer au milieu des bivouacs qui couvraient la plaine, et de la garnison qui emplissait la ville. Les ordres les plus sévères avaient cependant été donnés par le général Sacken, qui commandait l'immense corps d'armée russe, s'étendant de Laon aux limites occidentales du département de l'Aisne.

Quant à Bernard, on avait pu remarquer une chose : c'est que, pendant toute la matinée du 8 mars, il avait semblé fort inquiet. Vers une heure, il avait paru prendre le vent, s'était tourné du côté de l'est, et avait poussé un triple hurlement qui avait rappelé avec terreur aux pauvres femmes le hurlement à peu près pareil qu'il avait poussé le jour où Conscience s'était coupé le doigt.

Tardif, Pierrot et la vache noire avaient répondu à ce hurlement chacun à sa manière et dans sa langue.

Toute la journée on avait été fort inquiet ; Bernard,

pendant le reste de cette journée et pendant les journées suivantes était resté triste, mais calme ; seulement, de temps en temps il poussait une plainte, comme si cette plainte correspondait à une douleur qu'eût subie une personne éloignée.

Madeleine secouait la tête tristement.

— Il est arrivé malheur à Conscience, disait-elle ; il souffre, puisque Bernard se plaint.

Les deux femmes essayaient de la rassurer ; mais leurs consolations étaient d'autant moins efficaces qu'elles avaient les mêmes craintes au fond du cœur.

Enfin, un matin, c'était le 3 mai, Mariette se tenait pensive au seuil de la porte, lorsqu'à la sortie du village, et s'avançant vers les deux chaumières, elle aperçut le facteur.

Le facteur venait-il aux chaumières, ou allait-il au petit château des Fossés ?

Le cœur de la jeune fille battit violemment.

Mais son doute fut bientôt résolu. Le facteur l'aperçut à son tour, et, en l'apercevant, éleva une lettre en l'air.

Mariette jeta un cri de joie qui retentit jusque dans la chaumière de Madeleine, et elle s'élança au-devant du facteur.

Le facteur, de son côté, doubla le pas.

En une seconde Mariette fut à lui.

— Une lettre ! une lettre de Conscience, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle.

— Je ne sais pas si c'est de Conscience, dit le facteur, mais c'est une lettre qui vient de Laon.

— Donnez.

— La voici. C'est dix sous, ma petite belle.

Mariette fouilla à sa poche, en tira dix sous, les donna au facteur, et jeta les yeux sur l'adresse.

L'adresse était d'une main inconnue.

Cependant, comme cette lettre semblait en contenir une autre, comme la jeune fille seule savait lire, et allait probablement être chargée de la lecture de cette lettre, elle en brisa le cachet.

En effet, la premiere lettre en contenait une seconde avec cette suscription :

Pour Mariette seule.

Ces trois mots étaient bien de la main de Conscience, et cependant ils étaient si singulièrement écrits, ils suivaient si peu la ligne droite, que, au lieu de rassurer Mariette, ils l'effrayèrent.

En ce moment, Madeleine parut sur la porte.

— Une lettre ! une lettre ! n'est-ce pas ? s'écria la pauvre mère.

Mariette cacha vivement dans sa poitrine le papier destiné à elle seule ; puis, s'approchant vivement, et toute tremblante de se trouver ainsi isolée de la famille par le bien-aimé de son cœur :

— Oui, dit-elle, une lettre... mais je ne sais pas si c'est de Conscience.

— Est-elle cachetée de noir ? demanda la pauvre mère.

— Non, de rouge, dit Mariette.

— Dieu soit loué ! s'écria Madeleine ; en tout cas, elle ne m'annonce pas la mort de mon enfant.

On rentra dans la chaumière, et l'on trouva le grand-père tellement penché hors du lit, qu'il avait failli en tomber.

Lui aussi avait entêndu ce cri : « Une lettre! une lettre ! »

Dame Marie l'avait entendu également du jardin, où elle était occupée à cueillir quelques légumes, et, comme elle accourait de son côté, en même temps que petit Pierre, toute la famille se trouva au complet pour écouter la lecture de la lettre.

Mariette commença.

« Très-chère et très-honorée mère.., »

— Ah ! s'écria-t-elle, quoiqu'elle ne soit pas de son écriture, la lettre est de lui.

—Mais pourquoi donc n'écrit-il pas lui-même? demanda Madeleine inquiète.

— Nous allons le savoir, dit Mariette.

Et elle reprit :

« Très-chère et très-honnorée mère,

» Ne vous inquiétez pas trop d'abord, en voyant que cette lettre, qui vous vient de moi, n'est point de mon écriture. J'emprunte la main d'un ami pour vous donner de mes nouvelles, et vous dire qu'à la bataille de Laon, au moment où, me reconnaissant, et où, sans doute, se rappelant la promesse qu'il m'avait faite, s'il me retrouvait une troisième fois sous le feu, l'empereur s'avançait vers moi, un obus a fait sauter le caisson que je servais, et, m'enveloppant d'un nuage de flamme et de fumée, m'a renversé évanoui et tout à fait comme mort! En un ins-

tant, tout a disparu à mes yeux, et j'ai cessé de voir et d'entendre... »

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! murmura Madeleine.

— Pauvre Conscience ! dit Mariette en essuyant les larmes qui mouillaient ses yeux, et qui l'empêchaient de lire.

— Continue donc, dit le père Cadet.

Mariette reprit :

« La fraîcheur du soir m'a fait revenir à moi ; on enterrait les morts et on enlevait les blessés. On s'aperçut, à mes plaintes, que je n'étais pas mort, et l'on m'emporta à l'hôpital. Ce fut là seulement que je m'aperçus que l'action du feu avait surtout porté sur ma vue, et que je courais risque de la perdre... »

— Perdre la vue, mon pauvre enfant ! s'écria Madeleine.

— Attendez donc ! dit Mariette, vous voyez bien qu'il ne l'a pas perdue, mais qu'il court seulement risque de la perdre.

— Tu as raison, dit Madeleine. Lis mon enfant, lis !

— Oui, lis ! lis ! répétèrent toutes les voix avec un frissonnement qui indiquait l'impatience.

« Depuis ce temps, on me tient les yeux bandés, le chirurgien de l'hôpital disant que c'est nécessaire à ma guérison ; mais, malgré ses encouragements, je crains beaucoup de ne plus jamais y voir comme autrefois... »

— Aveugle ! aveugle ! mon pauvre enfant est aveugle ! s'écria Madeleine en se tordant les mains.

— Mais, pour l'amour de Dieu, dit Mariette, prenez courage, mère Madeleine ; je sais bien qu'il dit qu'il craint de

ne plus y voir comme autrefois, mais il ne dit pas qu'il soit aveugle.

Et, tout en essayant de consoler la mère de Conscience, Mariette éclatait elle-même en sanglots.

Dame Marie était tombée sur une chaise, et petit Pierre, qui s'était rapproché d'elle tout doucement, lui disait :

— Dis-donc, mère Marie, si Conscience est aveugle, il va donc être comme le pauvre qui demande l'aumône à la porte de l'église ?

Mariette reprit :

« Cependant, ma chère et honorée mère, ne vous désespérez point, car il me semble m'apercevoir qu'il y a du mieux, et, grâce à vos prières, à celles de dame Marie et de Mariette, s'il plaît au Seigneur, je guérirai.

» Je voudrais pouvoir vous donner des nouvelles de Bastien, mais celles qui sont venues jusqu'à moi sont des plus tristes. Un hussard qui est avec moi à l'hôpital, et qui faisait partie de son régiment, l'a vu tomber au milieu d'une charge, frappé d'un coup de sabre à la tête. A la quantité de sang qui coulait sur son visage lors de sa chute, on craint qu'il n'ait eu le front fendu.

» On ne l'a pas revu depuis, et personne ne sait ce qu'il est devenu.

» S'il est mort, c'est un brave soldat et un honnête garçon de moins, et, comme il nous a rendu de véritables services, j'espère, ma très-chère et très-honorée mère, que vous et nos amis ne l'oublierez pas dans vos prières.

» Adieu, ma très-chère et honorée mère, faites-moi écrire, par Mariette, à l'hôpital de Laon. La lettre me par-

viendra et me fera une grande joie, malgré le chagrin que j'éprouverai de ne pas pouvoir la lire.

» Je vous embrasse bien tendrement et bien respectueusement, vous priant d'embrasser de ma part dame Marie, Mariette et petit Pierre, et de demander au grand-père sa bénédiction pour moi.

» Votre fils,

» CONSCIENCE. »

Puis, après le nom du jeune homme tracé par sa main, venaient en manière de *post-scriptum*, ces deux lignes, que l'on reconnaissait pour être de la même écriture que le corps de la lettre.

« Vous voyez bien, ma chère et honorée mère, que j'ai pu signer moi-même, ce qui est la preuve que tout n'est pas encore perdu ! »

La lettre commencée dans la crainte avait fini dans les larmes. Les trois femmes pleuraient ; l'enfant pleurait en les voyant pleurer ; le grand-père s'était renfoncé dans son lit.

Mais celle qui pleurait le plus douloureusement, quoique, grâce à un effort plus grand, elle parvînt à cacher ses larmes, c'était Mariette ; car elle pensait avec terreur à cette seconde lettre contre laquelle son cœur battait, et qui contenait, selon toute probabilité, la vérité, que Conscience n'avait pas osé dire à sa mère.

Aussi, comme elle avait hâte de connaître cette vérité, quelle qu'elle fût :

— Allons, dit-elle à Madeleine, du courage, bonne mère! du moment où Conscience a signé son nom, c'est qu'il

n'est pas aveugle tout à fait ; du moment où il ne l'est pas, c'est qu'il ne le sera pas... Tenez ! moi, j'ai bon espoir, et la preuve...

Elle chercha dans son esprit un prétexte pour s'éloigner, et, apercevant la faucille pendue à la muraille :

— Et la preuve, continua-t-elle, c'est qu'au lieu de me désoler avec vous, je vais aller faire de l'herbe pour la vache noire, qui nous donnait ce bon lait que nous allions vendre à Villers-Cotterets avec Conscience. Allons ! priez pour lui, comme il le demande ; moi, je vais travailler, puisque monsieur le curé dit que, travailler, c'est prier.

Et, en affectant une gaieté qui était bien loin de son cœur, Mariette détacha la faucille de son clou, embrassa les deux femmes, et s'éloigna vivement, marchant vers la partie la plus rapprochée de la forêt, qui était celle où elle avait l'habitude d'aller couper de l'herbe, et poussant sa brouette devant elle avec une force nerveuse qu'elle devait à la surexcitation dans laquelle elle se trouvait.

Mais à peine eut-elle dépassé les dernières maisons du village, à peine fut-elle arrivée sous l'ombre des premiers arbres, qu'elle arrêta sa brouette, s'assit dessus, prit en tremblant la lettre dans son fichu, en rompit le cachet et lut ce qui suit :

« J'ai voulu t'écrire cette lettre tout entière de ma main, ma chère Mariette, quelque peine que tu doives avoir à la lire, car il y a des choses que je veux dire à toi, et qui ne peuvent point passer par la plume d'un autre... »

Et, en effet, ces quelques lignes, comme les suivantes, étaient presque illisibles, les lettres s'enchevêtrant les unes dans les autres, et les lignes se brouillant sans cesse.

— Ah ! pauvre Conscience, murmura Mariette, qui, à la vue de ce triste désordre, devina tout.

Et, poussant un soupir, elle contina :

« Mariette, je n'ai point osé l'écrire à ma mère, parce que c'est trop affreux, Mariette, je suis aveugle !... »

Mariette jeta un cri ; des larmes jaillirent de ses yeux, et, quoiqu'elle les essuyât avec une espèce d'acharnement pour arriver à la suite de la lettre, elles coulaient avec tant d'abondance, que la pauvre enfant ne pouvait lire à travers le voile humide qui se renouvelait sans cesse devant ses yeux.

Cependant, grâce à la puissance de sa volonté, elle parvint, sinon à tarir, du moins à suspendre ses larmes, et continua :

« Mariette, l'explosion a brûlé mes yeux ! je suis aveugle pour la vie ! Je ne vous verrai plus jamais avec les regards du corps, ni toi, ni mère Madeleine, ni dame Marie, ni le grand-père, ni l'enfant, ni personne de ceux qui m'aiment !

» Oh ! Mariette, Mariette ! j'en mourrai bien sûr !...

Mariette ne s'apercevait pas qu'elle lisait tout haut, et qu'elle sanglotait en lisant.

« Inutilement je veux appeler à moi cette résignation que je croyais trouver au fond de mon âme dans les grands malheurs ; c'est impossible ! Je me répète sans cesse : « Malheureux, tu es aveugle ! malheureux, tu ne la ver- » ras plus !... plus jamais ! jamais ! jamais !... »

» Mais ne crois pas, par tout ce que je te dis là, que je sois assez égoïste pour exiger que tu penses encore à moi, et que tu te croies encore liée à moi ; non, Mariette....

Voilà le printemps qui revient; quoique je ne voie plus les petites feuilles vertes des arbres, les nuages du ciel, je sens cependant que le vent s'est adouci, que l'air est doux et parfumé, et qu'il m'apporte parfois des senteurs champêtres, comme il m'en apportait lorsque tu venais au devant de moi avec un gros bouquet de fleurs des prés ou des bois.

» Et, avec les feuilles des arbres, avec les nuages roses, avec l'air plus doux, vont revenir les fêtes de nos villages, les fêtes de Longpré et de Vivières.... Mariette, elles sont faites pour toi encore, ces jolies fêtes, où tu dansais si joyeusement. Tu iras à ces fêtes, Mariette, et tu profiteras de ton beau et jeune temps; car, si tu devais souffrir et te priver pour moi, je préférerais qu'une balle m'eût frappé au cœur, et qu'on m'eût, moi aussi, couché dans cette grande fosse où, tandis que l'on m'emportait encore à moitié évanoui, j'ai entendu jeter tant de mes pauvres camarades!

» Mais, Mariette, j'ai une prière à te faire, et c'est pour cela surtout, et non pour te faire de la peine, que je t'écris; Mariette, prépare peu à peu ma pauvre mère au malheur qui nous arrive.... et veille à ce qu'elle ne tombe pas dans le désespoir, ô ma bien-aimée Mariette!...

» Ton pauvre Conscience,

» Qui te rend ton amour, mais qui gardera le sien jusqu'à la mort!

« *P. S.* Si tu trouves une occasion, envoie-moi Bernard; j'aurai bien besoin de lui lorsque je commencerai à sortir. »

— O mon Dieu ! c'est trop de douleur! s'écria la jeune fille ; mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !

Et elle essaya de tomber à genoux ; mais les forces lui manquèrent, et elle s'affaissa, les bras pendants et la tête renversée sur le brancard de sa brouette.

Elle resta un instant ainsi inanimée, presque évanouie.

Mais l'air chaud et caressant du printemps, les rayons du soleil matinal du mois de mai la ranimèrent ; le sang circula de nouveau dans ses veines ; elle leva la tête, chercha à rassembler ses idées, se souvint de l'horrible malheur, ramassa la lettre, tombée près d'elle, la plia, la remit dans sa poitrine après l'avoir baisée ; puis, se redressant comme mue par une force supérieure, elle prit sa faucille ; et, coupant et arrachant l'herbe à la fois, elle en eut, en moins de dix minutes, rempli sa brouette.

Alors, elle revint rapidement à la maison. Son œil était fixe, son sourcil à demi froncé, sa lèvre entr'ouverte. Elle partagea l'herbe en deux rations, en jeta une dans le râtelier de la vache noire, et, faisant le tour de la maison du père Cadet, elle alla porter l'autre à Tardif.

Puis, elle rentra dans la chaumière de gauche par la porte de la cour.

Tout le monde était encore, chacun ou chacune, où elle l'avait laissé, excepté le petit Pierre, qui avait déjà oublié le chagrin des autres et le sien, et faisait voler un hanneton au bout d'un fil.

— Ma mère, dit Mariette en entrant à dame Marie, je pars demain pour aller voir Conscience.

Dame Marie tressaillit.

— Que dis-tu là, mon enfant ? demanda-t-elle.

Madeleine crut avoir mal entendu : elle tendit l'oreille.

Le père Cadet reparut hors du lit.

— Je dis, ma mère, reprit Mariette avec la même fermeté, que, demain matin, je pars pour aller voir Conscience.

— Mais, mon enfant, s'écria dame Marie, c'est très-loin Laon.... au bout du département, à ce que l'on dit.

— Ma mère, fût-ce au bout du monde, j'irai !

— Mais tu ne sais pas le chemin....

— Je dirai, sur ma route à tous ceux que je rencontrerai : « Je vais voir un aveugle qui est à l'hôpital de Laon indiquez-moi mon chemin ; » et ils me l'indiqueront.

— Mais il est donc aveugle ? s'écria Madeleine avec désespoir.

— Oui, dit Mariette presque égarée, il l'est !...

— Madeleine vint s'agenouiller devant la jeune fille, et, les deux mains jointes :

— Oh ! Mariette ! dit-elle, si tu fais cela pour mon enfant, je m'en souviendrai jusque sur mon lit de mort.

— Si je le ferai ! s'écria Mariette, si je le ferai ! oh ! oui, car je l'ai juré devant Dieu !... mère Madeleine, je reverrai Conscience.... je vous le ramènerai, ou je mourrai à la peine !

— Et tu lui porteras ma bénédiction, qu'il demande, sainte enfant, dit le père Cadet en étendant, par un effort suprême, ses deux mains vers la jeune fille.

C'était la première fois, depuis qu'il avait été frappé de paralysie, que le bras gauche du père Cadet retrouvait la vie et le mouvement.

II

LE LAISSEZ-PASSER.

Une fois le voyage de Mariette décidé, et il l'était, la première chose qu'il fallait se procurer, c'était un laissez-passer russe.

Les routes étaient couvertes de troupes alliées, et, même avec un laissez-passer, une jeune fille de l'âge et de la beauté de Mariette avait bien encore quelques dangers à courir.

Il est vrai qu'elle aurait avec elle un défenseur qui, certes, ne permettrait pas que qui que ce fût la touchât du bout du doigt.

C'était Bernard.

Mais Bernard, qui pouvait quelque chose contre un ou même contre deux hommes sur une grande route, dans un chemin de traverse, ou au coin d'un bois, ne pouvait rien contre une sentinelle gardant une porte, contre la consigne veillant aux barrières d'une ville, contre un régiment rangé en bataille et fermant un passage.

Ce qui pouvait quelque chose contre de pareils obstacles, nous l'avons dit, c'était un laissez-passer russe.

Par bonheur, le général en chef Sacken était à Villers-Cotterets où il venait passer une grande revue, et demeurait chez l'inspecteur de la forêt, une des bonnes pratiques de Mariette.

Il était quatre heures de l'après-midi. Mariette fit signe à Bernard de la suivre, et partit pour Villers-Cotterets.

Trois quarts d'heures après, elle sonnait à la porte de l'inspecteur.

Tout le monde connaissait et aimait la belle laitière, et, comme, depuis plus d'un mois, on ne l'avait pas vue, on lui fit grande fête, à elle et à son chien.

Mais elle, après avoir répondu à toutes ces avances par un triste sourire et de doux signes de tête, manifesta le désir de parler au général russe.

La chose parut si étrange, que les domestiques se regardèrent entre eux, et se mettant à rire, lui demandèrent quelles affaires elle avait à régler avec Son Excellence moscovite?

— Une affaire d'où dépend ma vie, répondit si sérieusement Mariette, que les rires cessèrent aussitôt, et que l'un des serviteurs dit :

— Eh bien, il faudrait prévenir madame.

— Mais, répondit la cuisinière, madame est à table avec Son Excellence et tout l'état-major; madame ne se lèvera certainement pas de table pour mademoiselle Mariette.

La cuisinière était de mauvaise humeur. On lui avait fait faire, par le domestique qui servait à table, des reproches sur un sauté de lapin dont la sauce était mal liée.

— Si fait, dit le même domestique qui avait pris Mariette sous sa protection, madame se lèvera quand on lui dira qui la demande, car madame aime beaucoup sa « jolie laitière, » comme elle dit, et hier elle demandait encore de ses nouvelles.

— Alors, monsieur, je vous en prie, dit Mariette.

— Oui, mon enfant, oui, répliqua le domestique, j'y vais, et il ne sera pas dit qu'au risque d'une rebuffade, je n'aurai pas fait ce qu'une si jolie bouche m'a si gentiment demandé.

— Flatteur! dit la cuisinière en haussant les épaules et en tournant le dos pour veiller à une omelette soufflée.

Mais, sans faire attention à l'apostrophe, le domestique entra dans la salle à manger, dit deux mots tout bas à sa maîtresse, qui se leva et sortit.

— Comment! c'est toi, ma petite Mariette! dit-elle en apercevant la jeune fille; tu nous as donc oubliés tout à fait depuis un mois?

— Vous voyez bien, madame, que je ne vous ai point oubliés; tout au contraire, répondit Mariette, puisque, dans notre grand chagrin, je viens à vous.

— Et quel est ce grand chagrin? demanda l'inspectrice.

— Oh! madame, ce serait bien long à vous raconter, car il faut que je parte ce soir, ou demain matin au plus tard, pour un voyage qui va me conduire tout au bout du département. Mais, si vous voulez bien me faire parler au général russe, comme je serai forcée de lui dire tout, ayant une grâce à lui demander, alors vous saurez combien nous sommes malheureux...

— Au général russe! toi, mon enfant? dit la femme de l'inspecteur tout étonnée.

— Oui, madame, répondit fermement Mariette, au général russe; du reste, si je ne puis lui parler en ce moment, permettez-moi de rester, soit dans la cuisine, soit dans la cour, soit dans le jardin; j'attendrai.

— Non, mon enfant, non, dit la femme de l'inspecteur, étonnée de cette gravité mélancolique; non, si l'affaire dont tu as à parler au général est si pressée, il faut lui parler tout de suite... Viens avec moi.

— Oh! madame, que vous êtes bonne et que je vous remercie! s'écria la jeune fille en s'élançant vivement sur les pas de son introductrice.

La femme de l'inspecteur passa devant et ouvrit la porte d'une salle à manger où achevaient de dîner une douzaine d'officiers russes.

Mariette la suivit. Le dévouement chez elle avait vaincu la timidité.

— Général, dit la maîtresse de la maison en s'adressant à l'officier qui tenait le milieu de la table, voici une jeune fille qui a une grâce à demander à Votre Excellence, et que je me permets de vous recommander.

— Eh donc! recommandée par vous, dit le général avec ce léger accent qui indique un Russe parlant français, recommandée par vous, elle est la bienvenue.

Puis, reculant sa chaise, et la faisant pivoter en arrière de manière à s'isoler de ses deux voisins :

— Venez ici, ma belle enfant, dit-il.

Mariette s'approcha les yeux baissés, tout émue de paraître devant cet homme, qui, pour elle, était le représentant de la Providence, puisqu'il allait lui ouvrir le chemin qui conduisait à Conscience.

— Me voici, monsieur, dit la jeune fille.

— Comment vous appelez-vous?

— Mariette, monsieur.

— Mais c'est qu'elle est vraiment charmante! dit le gé-

néral Sacken en caressant de la main le menton de la jeune fille.

Mais Mariette, avec une dignité incroyable, prit cette main trop familière dans la sienne et la baisa respectueusement, comme fait devant un puissant une jeune fille humble, mais qui veut être respectée.

Le général sentit cette nuance pleine de délicatesse, et, retirant sa main :

— Ah! mademoiselle, dit-il, c'est autre chose... Que désirez-vous?

— Monsieur, dit-elle, je désirerais un laissez-passer pour aller à Laon.

— Comme cela, toute seule?

— Oh! non, monsieur, pas toute seule... avec Bernard.

— Qu'est-ce que Bernard? demanda le général.

En ce moment, Bernard, qui était respectueusement resté en dehors de la porte, entendant prononcer son nom deux fois, pensa qu'il ne serait point indiscret à lui de se présenter, et, pesant sur la porte, poussée seulement tout contre, il entra et vint se ranger près de Mariette.

— Voilà ce que c'est que Bernard, dit la jeune fille.

Le général regarda ce magnifique animal, qui fixait sur lui des yeux ardents, prêt à franchir, sur un mot de sa maîtresse, toutes les nuances intermédiaires entre la douceur et la colère.

— Peste! dit-il, c'est, en effet, un bon compagnon de route, mon enfant. Mais qu'allez-vous faire à Laon?

— Je vais chercher un pauvre soldat qui est à l'hôpital.

— Blessé dans une bataille?

— Aveuglé par un caisson qui a sauté.

— Et ce soldat est votre frère... votre cousin... votre parent?

— Ce soldat, c'est Conscience...

— Ah!... et Conscience est votre amoureux, alors, puisqu'il n'est ni votre parent, ni votre cousin, ni votre frère, puisqu'il est Conscience tout court?

— Ce soldat est l'homme que j'aime et que je dois épouser.

— Comment! vous si jeune et si jolie, vous allez épouser un soldat infirme, aveugle, impotent?... Allons donc!

— Je croyais vous avoir dit que je l'aimais, monsieur.

— Oui, mais avant son malheur.

— Oh! monsieur, s'écria Mariette en pleurant, depuis son malheur je l'aime bien davantage!

— Mais, en vérité, dit le général, moitié riant, moitié attendri, c'est intéressant comme une idylle de Kriloff. J'ai bien envie, non-seulement de donner à cette belle enfant le laissez-passer qu'elle me demande, mais encore ma voiture avec une escorte de Cosaques.

— Monsieur, dit Mariette, ne vous moquez pas de moi, je vous prie! Je vous parle au nom du Seigneur, qui m'a dit de quitter mon village et ma mère pour aller chercher Conscience. Je n'ai pas besoin de voiture, car je marche bien; je n'ai pas besoin d'escorte, car j'ai Bernard qui m'accompagne; je n'ai besoin que d'un laissez-passer, pour que, sur le chemin, personne ne m'insulte ou ne m'arrête.

— C'est bien, mon enfant, dit le général, tout à fait touché de cette simplicité; je ne veux point ôter à votre dévouement une parcelle de son mérite ou de sa grandeur;

je ferai donc pour vous ce que vous demandez, rien de plus, rien de moins.

Puis, se tournant vers un jeune homme qui lui servait d'aide de camp :

— Élim, lui dit-il, préparez pour cette jeune fille un laissez-passer en trois langues, russe, allemande, française; mettez-y mon cachet, et apportez-le moi à signer.

— Merci, monsieur! j'espère que Dieu vous récompensera de votre bonté, dit Mariette en se reculant et en allant attendre contre la muraille le retour de l'aide de camp.

Au bout de cinq minutes, celui-ci revint, apportant le laissez-passer tout écrit et une plume trempée d'avance dans l'encre, afin que le général n'eût plus qu'à signer.

Sacken prit le papier de la main gauche et la plume de la main droite, et lut :

« Il est ordonné aux officiers, soldats et autorités russes, prussiennes ou françaises, de laisser circuler dans toute l'étendue du département de l'Aisne la jeune fille munie du présent laissez-passer, et même de lui accorder aide et protection en cas de besoin. »

Après avoir lu, le général fit un signe de tête équivalent à une approbation, et écrivit au-dessous du triple laissez-passer, russe, allemand et français :

« Le général commandant en chef
le département de l'Aisne,
» SACKEN. »

Puis il présenta le papier à la jeune fille.

Celle-ci voulut de nouveau lui baiser la main ; mais, se

levant et l'attirant à lui, le général l'embrassa paternellement au front en lui disant :

— Va, mon enfant, et que saint Newski te protége !

Mariette devint rouge comme une cerise, et cependant elle avait compris toute la chasteté du baiser qu'elle venait de recevoir.

Puis se jetant sur la main de la femme de l'inspecteur, qu'elle baisa malgré elle :

— Oh ! madame, madame, s'écria-t-elle, combien je vous remercie du fond de mon cœur !

Et elle s'élança hors de la salle.

Bernard, joyeux de sa joie, bondit derrière elle, et disparut à sa suite.

Et l'on se remit au dîner, dont la fin tout entière fut consacrée aux explications que l'inspecteur et sa femme donnèrent sur Gonscience, Mariette, le père Cadet et le reste de la famille, tant l'impression qu'avait faite l'apparition de la jeune fille avait été vive sur le général et les officiers russes.

Trois quarts-d'heure après, précédée de Bernard, qui annonçait son retour, Mariette, triomphante, traversait le village d'Haramont, et rentrait dans la chaumière de gauche, son laissez-passer à la main.

Ainsi, rien ne s'opposait plus au départ de Mariette.

Le père Cadet se retourna dans son lit, et tira de sa cachette son vieux sac de cuir.

Hélas ! dans le vieux sac de cuir, il ne restait plus qu'une pièce d'or !

— Tiens, ma fille, dit-il avec un soupir en offrant l'u-

nique pièce d'or à Mariette, prends, et ramène-nous Conscience.

Mais celle-ci qui n'ignorait pas la gêne où était tombée la famille du père Cadet, depuis la maladie du vieillard et depuis le départ du jeune homme, secoua la tête en disant :

— Merci grand-père, gardez votre pièce d'or, j'ai tout ce qu'il me faut.

Puis, se tournant vers dame Marie :

— Mère, dit-elle tout bas, n'est-ce pas que tu permets qu'en passant demain à Villers-Cotterets, je prenne chez le boucher les trente francs qu'il nous doit pour le veau que nous lui avons vendu, il y a deux mois ?

— Fais ce que tu voudras, mon enfant, dit dame Marie. Est-ce que ce n'est pas le Seigneur qui t'inspire? Ce serait fâcher Dieu que de te contrarier!

III

LE VOITURIER ET SA PATACHE.

Le lendemain, au point du jour, Mariette, après avoir pris congé de tout le monde, partit triste et joyeuse à la fois :

Triste du malheur qui était arrivé à Conscience;

Joyeuse de le revoir, même au milieu de son malheur.

Le ciel avait cette limpidité matinale qui promet une journée splendide.

D'un côté, les dernières étoiles scintillaient à l'occident plus resplendissantes que jamais dans le voile encore épais de l'azur nocturne; de l'autre le firmament commençait à se colorer sous les premiers rayons du soleil, et allait passer des nuances du rose le plus pâle aux teintes du pourpre le plus foncé. Avec l'aube tout s'éveillait, habitants des plaines, hôtes des bois. L'alouette s'élevait verticalement au vol, saluant les premières flammes du jour de son chant clair et joyeux; les grillons couraient dans les herbes; les rouges-gorges sautillaient dans les buissons; l'écureuil se balançait suspendu aux branches des arbres; seules, quelques chauves-souris attardées protestaient, réfugiées aux endroits les plus ténébreux de la forêt, qu'elles sillonnaient de leur vol silencieux et intermittent, contre l'envahissement de la lumière et le progrès de la clarté.

On sentait qu'on venait d'entrer dans un de ces premiers jours de printemps qui, les pieds dans la rosée, descendent du haut des montagnes pour réveiller la nature engourdie, en lui soufflant au visage leur haleine tiède et parfumée.

Mariette, malgré son habitude de traverser la forêt à l'aurore, n'était point insensible à tous ces changements qui s'opéraient autour d'elle. La jeune fille avait le cœur plus léger, ce jour-là, que les autres; aussi remarquait-elle tous ces élancements joyeux de la terre vers le ciel; sans doute, c'était la bonne action qu'elle était en train d'accomplir qui rassérénait à la fois son esprit et son front.

Mais, si son cœur était léger, ses petits pieds étaient plus légers encore. Elle traversa la forêt en moins d'un quart-

d'heure, entra dans le parc, ne s'arrêta dans la ville que pour prendre, chez le boucher, les trente francs qui devaient servir à faire sa route, et reprit son chemin vers Soissons.

Le surlendemain, elle comptait être à Laon : bien renseignée, elle savait qu'elle avait quatorze ou quinze lieues à faire ; c'était sept lieues chacun des deux premiers jours, et une lieue seulement, le troisième. Elle avait coupé ses étapes ainsi ; car elle se doutait bien qu'arrivant à Laon le soir, elle ne pourrait voir Conscience que le lendemain, et elle aimait mieux coucher dans quelque village des environs de la ville que dans la ville elle-même.

Il n'y avait point à se tromper ; la route de Villers-Cotterets à Laon étant une grande route de première classe.

Vers sept heures du matin, Mariette sortit de Villers-Cotterets par la rue de Soissons ; le soleil printanier des jours précédents avait séché la terre ; elle marchait sur le bas-côté de la route, où un joli chemin, pareil à celui d'un parc, s'offrait aux piétons. Bernard courait devant elle, revenait joyeux en bondissant, et reprenait sa course comme un éclaireur chargé de visiter chaque arbre, chaque pierre, chaque buisson.

On eût dit, à ses bonds, à ses allées, à ses retours, qu'il savait que la jeune fille était en chemin pour rejoindre Conscience, et sans doute, en effet, le savait-il, ce bon Bernard, car il n'eût pas été si joyeux sans cela.

Mariette avait déjà fait une demi-lieue à peu près, et rien ne lui semblait aussi facile que de marcher ainsi toute la journée, lorsqu'une voix retentit derrière elle :

— Eh ! Mariette ! disait cette voix.

Mariette se retourna, et vit une voiture dont, depuis quelques instants, elle entendait le roulement derrière elle : c'était celle du voiturier qui, à cette époque où les diligences étaient rares, faisait le service de Villers-Cotterets à Soissons.

— Ah ! c'est vous, monsieur Martineau ? dit Mariette.

— Oui, c'est moi... Et où allez-vous donc ainsi, la belle enfant?

Mariette s'approcha de la voiture, s'appuya sur le brancard, et raconta au voiturier et aux quatre voyageurs qu'il conduisait la cause et le but de son voyage.

Les voyageurs écoutèrent d'abord avec impatience cette jeune fille qui les arrêtait au milieu de la route ; puis, peu à peu, l'intérêt succéda à l'impatience.

D'ailleurs, Martineau, sur le siége de sa carriole, était maître aussi absolu qu'un capitaine sur son bord ; et les voyageurs avaient beau murmurer, Martineau allait au pas de son cheval, pas auquel, y compris les haltes accordées au cheval pour se reposer, il faisait en quatre heures les six lieues de poste qui séparaient Villers-Cotterets de Soissons.

Le récit de la jeune fille intéressa plus vivement encore, à ce qu'il paraît, Martineau que les voyageurs, car à peine l'eut-elle achevé :

— Eh ! dit-il, la belle enfant, il est inutile de vous fatiguer, comme vous le faites, en marchant à pied.

— Mais, dit Mariette en riant, il faut bien que je marche à pied monsieur Martineau, puisque je n'ai pas de voiture.

— Eh si, pardieu ! vous en avez une.

— Laquelle!

— La mienne, pardieu!

Mariette se recula.

— Monsieur Martineau, vous riez, dit-elle, car vous savez bien que je ne suis pas assez riche pour monter en voiture; vous prenez quarante sous par voyageur, et je n'ai que trente francs, en tout, pour aller chercher Conscience et le ramener; c'est lui qui aura probablement besoin de monter en voiture, et non pas moi... D'ailleurs, votre carriole est pleine.

— Et qui vous parle de payer, la belle enfant? Il n'est, Dieu merci! pas question de cela; et, quant à une place, s'il n'y en a plus dans la voiture, il y en a encore sur le siége... on se serrera. Et puis, ajouta Martineau avec un ton des plus galants, il n'est pas désagréable d'être serré par une jolie fille comme vous.

— Merci, monsieur Martineau, dit Mariette en se reculant.

— Allons, montez donc! dit le voiturier, pas de façons, mon enfant. Vous désirez voir Conscience le plus tôt possible?

— Oh! oui, s'écria la jeune fille.

— Eh bien, grâce à la patache, vous arriverez à Soissons à onze heures au plus tard; elle est douce comme un berceau d'enfant; vous ne serez donc pas fatiguée. Rien n'empêchera que vous ne séjourniez point à Soissons, et qu'après avoir mangé un morceau avec moi, vous ne repreniez votre route. Qui sait? vous irez peut-être coucher ce soir à Clavignon et même à Etouvelles, de sorte que, demain matin, vous verrez votre bon ami, au

lieu de ne le revoir qu'après demain matin. C'est vingt-quatre heures net de bénéfice! Que dites-vous de cela, la belle fille?

— Acceptez donc! dirent les voyageurs moitié par intérêt, moitié parce que, Mariette une fois sur le siége, la patache reprendrait, selon toute probabilité, son mouvement.

— Ma foi, dit Mariette, vous m'offrez, en effet, la chose de si bonne grâce, monsieur Martineau, que j'ai bien envie d'accepter.

— Allons, houp! dit le voiturier en lui prenant la main et en l'aidant à s'enlever, malgré un reste de résistance.

Mariette, toute rougissante, se trouva assise près du voiturier.

— Et voilà! dit celui-ci. En route, mauvaise troupe!

Et fouettant son cheval, il se remit en chemin.

Ainsi que le programme l'avait annoncé, on fut aux portes de Soissons à onze heures. Les portes étaient gardées par des soldats russes; mais Martineau, en sa qualité de voiturier patenté, avait un laissez-passer parfaitement en règle, Mariette n'eut donc même pas besoin de montrer le sien.

La pauvre enfant n'avait jamais vu une si grande ville. Ces portes fermées, ces herses suspendues, ces canons sur les remparts, ces sentinelles se promenant l'arme au bras, tout cela l'avait fort effrayée à la première vue, et, en songeant qu'elle aurait pu avoir à traverser de pareilles difficultés toute seule, elle était fort joyeuse d'avoir accepté l'offre de Martineau.

Le voiturier descendait à l'hôtel des Trois-Pucelles. On

savait l'heure de son arrivée, qui ne variait guère que de onze heures à onze heures et demie. Il trouva donc son déjeuner prêt.

Un vieux proverbe gastronomique, et qui cependant est renié par les vrais gastronomes, dit que, lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux.

Le voiturier était si bien traité à l'hôtel, que non-seulement son déjeuner était suffisant pour deux, mais même pour trois. Il montra la table toute servie à la jeune fille. Celle-ci, comme pour monter sur le siége, refusa d'abord, mais finit par céder, s'assit et mangea de bon appétit; ce que fit aussi Bernard, il faut le dire à sa louange.

Puis, quand le déjeuner fut fini :

— Restez-là, ma belle enfant, dit le voiturier à Mariette, je vais m'occuper de vous.

Et, lui faisant un petit signe de tête, il sortit.

En quoi allait-il s'occuper d'elle? C'est ce que Mariette ne savait pas elle-même.

Mais c'est ce qu'elle sut un quart d'heure après.

Martineau rentra tout joyeux.

— Allons, dit-il, la chose est arrangée, et nous verrons notre ami Conscience demain.

— Comment cela? demanda Mariette toute joyeuse.

— Oh! c'est bien simple, dit le voiturier. J'ai trouvé un bon garçon, une vieille connaissance à moi, un voiturier de Chavignon. Il est venu vendre ses légumes au marché de Soissons, il s'en retourne à vide. On mettra deux ou trois bottes de paille pour faire des banquettes, et il vous prendra avec lui. Ce soir, à trois heures, vous serez à Chavignon. Vous vous reposerez bien, dans un bon lit que

vous donnera sa femme, et, demain, fraîche et alerte, vous vous mettrez en route au point du jour. Ça fait que, sur quinze lieues, vous n'aurez été obligée d'en faire que quatre ou cinq à pied.

— Ah! monsieur Martineau, que de remercîments! dit Mariette, les larmes aux yeux.

— Bah! il n'y pas de quoi, dit le voiturier en faisant claquer ses doigts. Ma foi, s'il n'y avait pas un bon Dieu pour les braves gens, pour qui donc y en aurait-il un?

— Et quand partons-nous? demanda Mariette.

— Allons, dit Martineau.

Tous deux sortirent précédés de Bernard, qui, bien repu et bien reposé, paraissait tout prêt à se remettre en chemin.

L'ami de Martineau était un bon gros marchand d'artichauts, l'été; de choux et de carottes, l'hiver.

Il reçut Mariette en homme prévenu, et aussi pressé d'arriver chez lui que pouvait l'être la jeune fille elle-même de faire quatre ou cinq lieues de plus.

Voiturier et maraîcher échangèrent quelques paroles. Puis, le maraîcher, qu'on appelait gros Charles, qualification qu'il devait probablement à la rotondité de son corps et à la rondeur de ses joues, invita sans façon Mariette à monter dans la charrette, attendu, disait-il, que Javotte l'attendait, et qu'il ne ferait pas attendre Javotte, même pour la plus belle fille de la terre.

Mariette ne se fit pas prier. Elle tendit la main à Martineau, et monta légèrement dans la charrette, tandis que Bernard se dressait contre la voiture, et regardait à tra-

vers les ridelles, comme pour s'assurer si sa maîtresse serait bien.

Il paraît qu'il fut satisfait de l'inspection, car il retomba sur ses quatre pattes, et se mit à hurler joyeusement.

— Jarni! dit gros Charles, vous avez là un camarade de route qui ne serait pas facile à manier, je crois, si l'on vous disait un mot plus haut que l'autre?

— Bah! dit Mariette, et qui voulez-vous qui insulte une pauvre fille comme moi, monsieur Charles?

— Hum! hum! fit le voiturier en la regardant, faudrait pas trop se fier sur les grandes routes, le soir, pleines comme elles sont d'un tas de gueux de tous les pays.

— Croyez-vous donc que nous ayons quelque chose à craindre, monsieur Charles?

— Oh! non; d'ailleurs nous arriverons de bonne heure. Mais, je vous le répète, le soir, à la nuit, ou le matin, de trop bon matin, je ne m'y fierais pas.

— Mais, dit Mariette, j'ai un laissez-passer, en trois langues, du général russe qui est à Villers-Cotterets chez monsieur l'inspecteur.

— Bon! dit gros Charles en riant, un laissez-passer, c'est pour ceux qui savent lire; mais pour ceux qui ne le savent pas?

— En effet, dit Mariette. Vraiment vous me faites peur, monsieur Charles.

— Ah bah! c'est pour rire, dit celui-ci. Allons, adieu, Martineau. Merci de la bonne compagnie que tu me donnes... Êtes-vous bien, la belle enfant?

— Oui, monsieur Charles.

— Eh bien, hu Blücher! hu!

Blücher était le nom de baptême du cheval de gros Charles.

C'était une profession de foi politique tout entière que le bonhomme faisait là, une espèce de manifestation, de protestation même, contre les événements qui venaient de s'accomplir.

Ces mots de : ***Hu, Blücher!*** furent accompagnés de deux vigoureux coups de fouet, que le robuste et patriotique gros Charles eût été capable d'adresser au vrai Blücher lui-même, s'il l'eût trouvé seul et en tête-à-tête dans quelque endroit écarté où l'affaire n'eût eu d'autres témoins que les bois, les champs ou les nuages.

A la porte, on fit, pour laisser sortir gros Charles, les mêmes difficultés que l'on avait faites pour laisser entrer Martineau. Mais le voiturier tira de son portefeuille un papier légèrement altéré dans sa couleur primitive, sur lequel étaient écrites quelques lignes et apposé un cachet qui eurent le pouvoir d'aplanir tous les obstacles; de sorte que, dix minutes après son départ de la Boule-Rouge, et comme une heure sonnait à la cathédrale, Mariette se retrouva de l'autre côté de Soissons, et trottant d'un pas qui faisait honneur, à la fois, aux jambes de Blücher et à l'amour de gros Charles pour Javotte.

IV

GROS CHARLES ET SA FEMME.

Pendant toute la route, gros Charles n'entretint Mariette que de son bonheur conjugal.

Avant d'arriver à Crouy, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de Soissons, Mariette savait que gros Charles était marié depuis deux ans avec Javotte, qu'il en avait trois enfants, ce qui prouvait qu'il n'avait pas perdu de temps, et que ces trois enfants étaient deux garçons et une fille.

Intérieurement, Mariette ne comprenait pas trop comment on pouvait avoir trois enfants en deux ans; mais son instinct de jeune fille lui disait tout bas qu'il ne fallait pas trop faire de questions là-dessus.

A vrai dire, elle savait que Javotte était courte, grasse, blonde et jalouse; qu'elle avait la main légère, et que, dans ses moments de mauvaise humeur, elle n'y regardait pas plus à frapper sur gros Charles que celui-ci, dans ses moments de gaieté, ne regardait à frapper sur Blücher.

A la distance d'une demi-lieue de Chavignon, gros Charles essayait de faire distinguer à Mariette le toit et la fumée de sa maison, entre toutes les fumées et tous les toits des maisons du village.

Mariette écoutait avec complaisance les indications de

gros Charles; mais, au fond, elle pensait à une chose, c'est que Chavignon n'est éloigné de Laon que de quatre lieues, et que, dans la même journée, elle allait avoir fait, presque sans fatigue et sans aucune dépense, un peu plus de douze lieues, ou près de deux étapes.

Elle se disait même tout bas que, comme Blücher, secondant l'impatience de gros Charles, avait fait la route en moins de deux heures, peut-être serait-il possible que, dans cette même journée, elle fît encore deux ou trois lieues, de sorte que, le lendemain, vers sept ou huit heures du matin, elle pourrait être à Laon.

Il faut même l'avouer, cette pensée avait fait de tels progrès dans son esprit, qu'elle s'en était emparée tout entière au moment où gros Charles, après avoir annoncé son arrivée par un concert de coups de fouet, arrêtait Blücher à la porte de sa maison.

Au bruit de ces coups de fouet, Javotte parut sur le seuil, portant un premier marmot dans ses bras, et suivie d'un second accroché au pan de sa jupe. Quant au troisième, il dormait dans son berceau.

De toutes les réputations que le gros Charles avait faites à Javotte pendant la route, sa réputation de jalousie fut d'abord celle qui, aux yeux d'un observateur impartial, eût paru la plus méritée.

— Oh! oh! dit-elle en apercevant Mariette, où avons-nous pêché cette jeunesse-là, s'il vous plaît?

Le début n'était pas gracieux; aussi Mariette sentit-elle la rougeur de la honte lui monter au visage; mais gros Charles lui donna un coup de genou, et lui fit, du coin de l'œil, signe de ne pas faire attention.

— Où on l'a pêchée? On va vous dire cela en deux mots et entre quatre yeux madame Javotte; laissez-moi seulement le temps de descendre et de vous embrasser.

— Oh! m'embrasser, dit Javotte, nous avons pardi bien le temps!

— Jamais, dit gros Charles, jamais!

Et, sautant à bas de la charrette, il s'avança les bras ouverts du côté de Javotte, qu'il repoussa tout doucement dans l'intérieur de la maison, tandis que Mariette, restée dans la charrette, caressait le bon gros museau que Bernard, debout contre la roue, passait entre deux ridelles de la charrette.

Il paraît que les raisons données par gros Charles à Javotte parurent bonnes à celle-ci, car, dix minutes après être rentrée dans la maison, elle reparut sur le seuil de la porte en disant :

— Allons, belle fille, descendez, et soyez la bienvenue.

Or, comme il n'y avait pas à se tromper à l'accent de bienveillance de Javotte, Mariette ne se fit pas prier, et descendit en souriant.

— Ah! dit gros Charles paraissant à son tour, et clignant de l'œil à Mariette, comme pour lui dire : « Vous voyez bien qu'il n'y a que la façon de s'y prendre et que j'en fais tout ce que veux; » ah! nous allons donc réintégrer le général en chef à l'écurie, et dîner un peu crânement, car, moi, j'enrage la faim. Allons, Blücher! allons, mon bonhomme! allons!

Et, faisant crier la grande porte sur ses gonds, il rentra dans la cour cheval et charrette, laissant Mariette achever sur Javotte la séduction qu'il avait commencée.

La chose ne fut pas difficile : la ménagère était bonne femme, et surtout femme au fond; en deux mots elle comprit tout ce qu'il y avait de dévouement et d'élévation dans le cœur de la jeune fille; et, comme l'action que celle-ci accomplissait était en l'honneur du sexe en général, Javotte se félicita d'y concourir en quelque chose.

Il est vrai que Mariette, dans sa douce bienveillance, s'était déjà emparée d'un des deux enfants, qu'elle caressait et embrassait, tandis que Bernard, couché aux pieds de l'autre, se laissait retourner les oreilles et fourrer la main dans la gueule, comme un bon et brave animal qu'il était.

Javotte profita de ce moment de répit pour descendre à la cave, d'où elle remonta avec une bouteille à chaque main, spectacle dont parut s'extasier gros Charles, qui reparaissait par la porte de la cour, tandis qu'elle reparaissait par celle du caveau.

Cinq minutes après, on était à table, et gros Charles prouvait qu'il n'était tombé dans aucune exagération quand il avait parlé de la faim enragée dont il était atteint.

La maladie était sérieuse, et la convalescence fut longue.

Quant à Mariette, qui avait dîné à midi avec Martineau, elle mangea peu, songeant beaucoup à la façon dont elle aborderait la question de continuer son chemin le même jour.

Mais on eût dit véritablement qu'un bon ange était avec elle, et donnait l'inspiration à tous ceux qui l'entouraient.

Vers la fin du dîner, gros Charles cligna de l'œil Ma-

riette, comme pour lui faire comprendre que ce qu'il allait dire n'était pas tout à fait indigne d'attention.

Javotte surprit le coup d'œil.

— Eh bien, après, dit-elle?

— Après? fit gros Charles. Eh bien, la mère, je voulais te demander un peu ce que c'est que l'âne que j'ai trouvé dans l'écurie, et qui se léchait les babines en mangeant dans le râtelier les restes du général en chef.

— Comment! tu ne l'as pas reconnu, imbécile?

— Si fait, dit gros Charles; c'est justement parce que je l'ai reconnu que je te demande des explications sur lui: c'est l'âne de la mère Sabot?

— En personne.

— Ne faites pas attention au nom, la belle enfant, dit gros Charles; nous l'appelons la mère Sabot, parce qu'elle est la femme de Guillaume le sabotier; seulement, pour le moment, il n'est question ni de la mère Sabot, ni de Guillaume; il est question de leur âne. Comment leur âne se trouve-t-il ici, Javotte?

— Dame! parce qu'on l'a prêté à la nourrice, qui est de Pargny, afin qu'elle n'échauffe pas son lait en marchant trop. Elle a passé aujourd'hui avec l'enfant, laissant l'âne ici, et disant qu'il était convenu avec la mère Sabot qu'on le renverrait par la première occasion qui se présenterait.

— Allons donc! dit gros Charles d'un air fin, je savais bien, moi!

— Eh bien, que savais-tu, grosse bête?

— Je savais que cette belle enfant-là trouverait encore un moyen de faire sa route sans fatiguer ses petits pieds...

As-tu vu ses petits pieds, Javotte? Et dire qu'elle s'était mise en route pour faire treize lieues avec cela, hein? faut-il être brave!

— C'est bon, c'est bon, dit Javotte, qui n'aimait pas que son mari s'étendît ainsi sur les perfections des autres femmes. Après?

— Eh bien, après, c'est que l'occasion est toute trouvée : demain matin, on mettra cette belle enfant sur l'âne de la mère Sabot, on tournera au baudet la tête du côté de Chivy, on lui dira : « Hu! » et il ira tout droit, sans s'arrêter, jusqu'à la porte de son écurie.

— Tiens, en effet, c'est une idée, ça, dit Javotte, tu n'es pas encore si bête que tu en as l'air, notre homme.

Et un coup d'œil de Javotte disait en même temps à gros Charles qu'il y avait des moments où elle ne le trouvait pas bête du tout.

Pendant ce dialogue parlé et muet, l'imagination de la pauvre Mariette, toujours tendue vers le but de son voyage, venait de faire du chemin.

— Mon Dieu, madame Charles, dit-elle avec timidité, je pense à une chose.

— Et à laquelle, mon enfant?

Gros Charles continuait à cligner de l'œil.

— Je pense qu'il est quatre heures de l'après-midi à peine, que nous avons encore trois heures et demie de jour, et que si le baudet de la mère Sabot n'était pas trop fatigué, au lieu de le reconduire demain, je pourrais le reconduire ce soir.

— Oh! oh! ce soir, dit gros Charles, vous êtes bien pressée de nous quitter, mon enfant.

— Vous vous trompez, monsieur Charles, je ne suis pas pressée de vous quitter, au contraire; Dieu merci, vous m'avez trop bien reçue pour cela; mais je suis pressée de revoir mon pauvre Conscience.

— Dame! c'est bien naturel, cette jeunesse, fit Javotte.

— C'est qu'il y a du risque, fit gros Charles.

— Du risque?

— Oui, pour une fille seule.

— Lequel?

— Celui de traverser le petit bois d'Etouvelles : il y a garnison russe à Etouvelles, et l'on a bientôt fait une mauvaise rencontre.

— Oh! il n'y a pas de danger, dit Mariette en souriant : qui voudrait du mal à une pauvre fille?

— Eh! fit gros Charles en riant de son rire jovial, je ne dis pas précisément que ce serait du mal que l'on vous voudrait.

— Veux-tu te taire? dit Javotte.

— Je me tais, la femme, je me tais... mais avoue que je n'ai pas déjà si grand tort.

— Le fait est, dit Javotte, que ce serait plus prudent d'attendre à demain.

— Oui, dit Mariette, c'est possible, mais ce serait deux heures perdues, et, s'il n'y avait pas d'inconvénient à partir ce soir...

— Eh! puisque je vous dis justement qu'il y en a, dit gros Charles.

— Oh! madame Charles, dit Mariette en joignant les mains, pensez donc au pauvre aveugle abandonné; pensez donc que les heures sont des siècles pour lui, et qu'en

partant ce soir, je serai demain près de lui deux heures plus tôt.

— Dame ! mon enfant, dit Javotte, si vous prenez cette résolution-là, il faut la prendre plus tôt que plus tard.

— Avec votre permission, madame Charles, dit Mariette en se levant, elle est toute prise, et s'il ne dépend que de moi...

— Allons, dit Javotte, va mettre la bâtière à Margot; tu vois bien que la pauvre enfant dessèche d'être arrivée à Laon.

— Il n'en est pas moins vrai, insista gros Charles, que j'aimerais autant qu'elle ne traversât que demain au jour le bois d'Étouvelles.

— Eh bien, quoi, dit Javotte, tu l'accompagneras jusqu'à Chivy, cette enfant !. Ne seras-tu pas bien malade de faire quatre lieues à pied, fainéant?

— Eh ! non, dit gros Charles en prenant Javotte entre ses bras; eh ! non, je ne serai pas malade, et la prenve, c'est que je reviendrai tout courant pour être plus tôt auprès de toi. Oh ! tu es une bonne femme, sans que tu en aies l'air, comme tu dis.

Et gros Charles, pressant Javotte dans ses bras, appliqua deux bruyants baisers sur ses joues roses, et se lança dans la cour.

— Ah ! dit Mariette, vous me paraissez bien heureuse, madame Charles.

— Oui, dit la bonne femme, en rajustant l'économie de sa toilette, un peu dérangée par l'expression de la tendresse de gros Charles, Dieu nous a fait la grâce que nous nous aimions.

— Et, répondit Mariette en levant les yeux au ciel, je crois que c'est la plus douce grâce qu'il puisse faire.

Deux larmes coulèrent de ses beaux yeux, car elle songeait à Conscience, et pensait que leur amour, à eux, serait peut-être aussi tendre que celui de ces braves gens, mais ne serait jamais aussi joyeux.

Madame Charles devina ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille, et, avec une délicatesse de cœur dont on ne l'eût pas crue capable, elle vint à elle, et l'embrassa.

— Bah! mon enfant, dit-elle, Dieu est bien grand; allez, espérez en Dieu.

Puis, tout bas à l'oreille :

— Écoutez, mon enfant, dit-elle, une fois à Laon, vous ne serez plus qu'à quelques lieues de Notre-Dame de Liesse; c'est une bonne sainte Vierge bien miraculeuse; tous les jours, nous voyons revenir bon nombre de malheureux guéris par son intercession. Si vous alliez jusque-là.

— Oh ! dit Mariette j'y ai déjà pensé, madame, et d'ailleurs, en y allant, j'aurai tout simplement accompli ma promesse, car j'en ai fait le vœu.

— Bon ! bon ! alors, dit madame Charles, tout ira bien, en ce cas.

Comme son mari apparaissait au seuil de la porte, tirant Margot par la longe, elle embrassa une dernière fois la jeune fille en lui souhaitant un bon voyage.

Sur quoi, Mariette se mit non pas en selle mais en bâtière; Bernard partit devant; gros Charles emboîta le pas de Margot, et la caravane, en faisant des signes d'adieu et

d'amitié à Javotte, restée sur le seuil de sa maison, s'éloigna peu à peu, et disparut à l'extrémité du village, continuant son chemin vers Chivy, et, par conséquent, vers Laon.

V

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE QUINZE PAS SONT QUELQUEFOIS PLUS DIFFICILES A FAIRE QUE QUINZE LIEUES.

Margot ne marchait ni comme le cheval de gros Charles ni même comme celui de Martineau ; on mit donc deux heures et demie pour gagner ce fameux bois d'Étouvelles, qui inquiétait tant gros Charles.

Hâtons-nous de dire que cette inquiétude avait été fort exagérée par l'honnête maraîcher ; il voulait compléter sa bonne action en accompagnant Mariette le plus loin possible, mais il n'osait le faire sans la permission de Javotte; et, pour obtenir cette permission, il avait créé un danger qui n'existait pas, ou qui n'était pas aussi redoutable qu'il voulait le faire croire.

Et, comme Mariette avait ce doux privilége d'attirer les cœurs à elle, Javotte avait d'elle-même été au devant des désirs de son mari.

Cependant le bois d'Étouvelles eût bien pu donner quelques inquiétudes à Mariette, si elle l'eût traversé seule. Elle y rencontra d'abord une espèce de patrouille de Co-

saques composée de sept ou huit hommes qui l'effrayèrent fort avec leurs barbes rousses, leurs longues lances, leurs étriers de cordes; puis, des soldats isolés ou en groupes; trois de ceux-là même, au moment où la petite caravane allait sortir du bois, s'arrêtèrent comme pour lui barrer le passage. Sans doute l'intention n'était pas bonne, car Bernard s'arrêta aussi, et gronda en montrant des dents de lion. Ce grondement fut secondé d'un moulinet supérieur que gros Charles exécuta avec un noueux bâton d'épine qu'il portait à la main, et ces deux démonstrations, soutenues par la présence d'un jeune officier qui sortit tout à coup du bois, ayant tout vu, clouèrent les malintentionnés à leur place.

En effet, à la vue de leur supérieur, les trois grenadiers russes étaient restés debout, immobiles comme des termes antiques, le petit doigt de la main gauche à la couture de leur pantalon, la main droite à la hauteur de leur bonnet doré.

Non-seulement cet officier était jeune, mais encore c'était presque un enfant; car cet autre empereur, celui du Nord, qui était venu peser sur nous, avait lui aussi été forcé d'épuiser d'hommes sa terre stérile et glacée. Pourtant si jeune que fût l'officier, si blonds que fussent ses cheveux, si rose que fût son teint, il y avait sur cette physionomie juvénile quelque chose comme un vernis de barbarie, qui la rendait plus terrible que telle figure dure et virile que Mariette avait rencontrée dans son chemin.

Il fit, de la main, un signe à la jeune fille, qui voyant que ce jeune homme avait l'intention de lui parler, arrêta Margot.

Gros Charles n'était pas sans inquiétude ; mais Mariette lui montra en souriant Bernard, qui, d'un air caressant, allait au devant du jeune homme.

Celui-ci s'avança, et, d'un ton moitié familier, moitié poli :

— Eh ! ma belle enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il donc ?

— Rien, monsieur l'officier, répondit Mariette un peu tremblante, seulement j'ai eu peur.

— Peur de quoi ?

— Mais de ces trois soldats qui paraissaient disposés à me barrer le passage.

— Eux ? dit l'officier avec un accent de mépris et de menace impossible à rendre.

— Oh ! mais, dit gros Charles en exécutant son dixième ou douzième moulinet, nous étions là, nous !

— Vous ? dit l'officier avec un accent à peu près semblable dans sa double expression.

— D'autant plus, se hâta de dire la jeune fille, que j'avais un laissez-passer du général en chef.

— Ah !...

Et elle tendit vivement le papier au jeune russe.

Celui-ci le déplia lentement, un œil fixé sur les trois hommes, qui demeuraient aussi immobiles que s'ils eussent été de pierre, et, avec un certain étonnement, lut dans les trois langues la triple injonction du général en chef.

Puis, le laissez-passer dans la main gauche, il alla en faire lecture aux trois grenadiers, leur donna à chacun, de la main droite, un vigoureux soufflet sous lequel ne sour-

cillèrent point ces faces esclaves. Après quoi, revenant à Mariette :

— Mademoiselle, dit-il avec un certain respect, où allez-vous !

— Aujourd'hui, monsieur l'officier, je vais jusqu'au village de Chivy, qui est à une lieue d'ici à peu près.

— Bien, dit l'officier en lui remettant le laissez-passer ; non-seulement vous pouvez continuer votre chemin, mais encore vous le continuerez avec une escorte.

Et, se retournant vers les soldats, il leur donna, en russe, d'une voix claire et impérative, un ordre dont Mariette et gros Charles ne comprirent pas la teneur, mais dont ils virent l'exécution.

Après avoir répondu au salut de l'officier, et avoir remis Margot au pas pour profiter de la permission, Mariette et gros Charles virent les trois soldats russes pivoter sur eux-mêmes ; et, se mettant en marche, les suivre à vingt pas comme trois automates, la main gauche à la couture de la culotte, la main droite à la hauteur de l'espèce de casque pointu qui couvrait leur tête.

Ils devaient faire la lieue ainsi, aller et retour, et se retrouver, dans la même position, devant la porte du jeune officier, à quelque heure qu'il rentrât, et, cela, sous peine de vingt coups de verge chacun.

Le jeune officier reprit tranquillement son chemin vers Étouvelles, en faisant un dernier signe de la main à Mariette.

Il était bien sûr que son ordre serait exécuté à la lettre.

Mariette fut attristée dans son bon cœur de ces soufflets donnés et de cette punition infligée à ces trois hommes ;

mais nous devons dire que, tout au contraire, gros Charles non-seulement ne partagea pas sa pitié, mais encore qu'il donna l'essor à son hilarité, chaque fois qu'en se retournant, il voyait, toujours à la même distance, les trois Russes marchant au pas, et ayant, comme les ailes d'un moulin à vent, un bras en bas et l'autre en l'air.

On arriva ainsi à Chivy : les trois Russes, c'était leur consigne probablement, s'arrêtèrent à l'entrée du village, pivotèrent sur leurs talons, comme ils avaient déjà fait, mais en sens contraire, et reprirent, toujours avec la même raideur et la même attitude, la route d'Étouvelles.

Chivy est un petit village de soixante à soixante et dix maisons à peine : celle de la mère Sabot était située presque à l'extrémité, du côté de Laon.

Plusieurs fois elle était déjà venue sur le seuil de sa porte, interrogeant la route, pour voir si on ne lui ramenait pas Margot. Une course que son mari avait à faire le lendemain au point du jour, en transportant une partie de marchandises, lui rendait ce retour urgent.

Mariette se ressentit donc du bon accueil que l'on fit à sa monture ; d'ailleurs accompagnée et recommandée comme elle l'était par gros Charles, tout devait aller de soi-même.

Gros Charles raconta l'histoire de Mariette, histoire qui faisait toujours son impression sur les femmes, et le souper et le gîte furent offerts cordialement à la jeune voyageuse par le père et la mère Sabot.

Quant à gros Charles, heureux de sa bonne action, les jambes alertes et le cœur satisfait il reprit tout courant,

comme il l'avait promis à Javotte, la route de Chavignon, où il arriva sans accident.

Seulement, en passant à Étouvelles, il vit, devant une porte qui sans doute était celle du jeune officier, les trois grenadiers russes redevenus immobiles, et tenant toujours la main gauche à la couture de leur pantalon, et la droite à la hauteur de leur bonnet.

Le jeune officier, selon toute probabilité, n'était pas encore rentré.

Mariette dormit peu. Comment eût-elle dormi, se sentant si près de Conscience? Le premier rayon du jour la trouva debout, et, quand le père Sabot, prêt à partir pour sa course, vint frapper à sa porte, croyant la trouver couchée encore, elle accourut lui ouvrir tout habillée.

Le père Sabot faisait route avec Mariette jusqu'à la hauteur de Chivy, c'est-à-dire jusqu'à une demi-lieue de Laon ; là, il quittait la grande route, et prenait un chemin de traverse.

Mariette continua son voyage seule, elle n'avait plus à se tromper ni à craindre : Laon était devant elle s'élevant sur la hauteur, couronnant ces plateaux qu'avait voulu, dans un dernier élan de désespoir, escalader le Titan, et sur lesquels il avait laissé inutilement quatre mille morts et trois mille blessés.

La jeune fille trouva la porte de la ville gardée par un poste russe; mais, à cette belle et gracieuse enfant, on ne demanda pas même son laissez-passer ; elle entra donc, et pénétra jusqu'à la place où s'élevait autrefois la tour mérovingienne de Louis d'outre-mer.

Elle dut demander son chemin, ne connaissant pas la

ville; elle s'approcha d'un factionnaire qui se promenait de long en large devant une maison où sans doute logeait quelque officier supérieur, et lui demanda où était l'hôpital.

Le factionnaire fit signe de la tête qu'il ne comprenait pas.

Alors Mariette tira son laissez-passer de sa poche, et le montra au soldat.

Celui-ci ne savait pas lire, mais, en voyant le grand cachet imprimé au bas du laissez-passer, il jugea bien que ce devait être un ordre ou une permission, et fit signe à un sous-officier de s'approcher.

Mariette salua le sous-officier plus poliment encore qu'elle n'avait fait pour le soldat, et lui montra son laissez-passer.

Le sous-officier trouva sans doute la chose assez grave pour avoir besoin d'en référer à un supérieur, car il remit respectueusement le papier à la jeune fille, et alla chercher un officier.

L'officier parut, frisant sa moustache; la vue de Mariette produisit son effet ordinaire : il s'avança vers elle en souriant.

Puis, avec un français fortement accentué d'allemand :

— Ponchour, la pelle envant, dit-il, à guoy beud-on fous èdre acréaple?

— Monsieur, dit la jeune fille, pourriez-vous m'enseigner le chemin de l'hôpital?

— Il y en a teux, tes hobidals; auguel foulez-vous aller?

— A celui où est Conscience, monsieur.

— Gu'est-ze gue Gonzience, matemoiselle?

— Conscience, monsieur, c'est un pauvre Français qui a eu les yeux brûlés à la bataille de Laon.

— Édaid-il gafalier ou vandassin, ce Gonzience?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, répondit Mariette.

— Che fous temande s'il édait à chival ou à bied?

— Il était dans l'artillerie, monsieur; il conduisait un caisson.

— Ah! foui, che gombrends, c'édaid un houzard à guadre roues, comme nous tissons, nous autres. Eh pien, alors, c'est l'hobidal de la gafalerie.

Et, se retournant vers un soldat, il lui dit, en allemand, quelques paroles que celui-ci écouta respectueusement, la main à son shako.

Puis, à Mariette :

— Suiffez ce garzon, dit-il, et il vous gontuira.

Mariette fit une révérence de remercîment à l'officier, lequel, en échange, lui envoya un baiser du bout des doigts en murmurant :

— *Der Teufel! sehr schoen! sehr schoen!*

Paroles qui n'eussent pas manqué de faire rougir Mariette, si elle eût pu comprendre ce que disait le complaisant officier.

Mais elle était déjà loin; légère comme une gazelle, elle s'était élancée sur les pas du soldat, qui, à son avis, allait bien doucement.

Au bout de cinq minutes, le soldat prussien s'arrêta, lui montra une grande porte surmontée d'une croix de pierre sculptée, devant laquelle se promenait, le bras gauche en écharpe et le sabre à la main droite, un factionnaire qu'à

son reste d'uniforme, on pouvait reconnaître pour avoir appartenu au corps des cuirassiers.

Le factionnaire regarda le Prussien do travers.

— *Ihr*. dit le Prussien.

— *Ihr?* répéta la jeune fille.

— *Ia ihr*, dit le Prussien.

Mariette comprit.

— Ah! dit-elle, cela veut dire que c'est ici, et que nous sommes arrivés.

— *Ia*, dit le Prussien.

— Merci, merci, dit la jeune fille.

Et elle s'élança vers la grande porte surmontée d'une croix.

Mais le cuirassier lui barra le passage.

— On ne passe pas, dit-il d'une voix rude et en fronçant le sourcil.

— Comment, on ne passe pas? dit la jeune fille, reculant effrayée.

— Non! est-ce que vous n'entendez pas le français par hasard?

— Si fait, mais c'est justement parce que j'entends le français, c'est justement parce qu'il me semble que je parle à un compatriote, que j'espérais pouvoir entrer.

— Vous avez tort, puisqu'on n'entre pas.

— Mon Dieu! mais qui défend donc cela?

— La consigne.

— Monsieur le soldat, en grâce! je vous prie!

— Allons, arrière! dit le cuirassier.

— Si vous saviez, je viens de si loin...

— Allons, arrière, on vous dit!

— Et il fit brutalement un pas de menace vers la jeune fille.

— Mais, monsieur, dit Mariette toute tremblante, j'ai un laissez-passer.

— De qui?

— Du général en chef.

— De quel général en chef?

— Du général en chef russe.

— Connais pas le général en chef russe, dit le soldat, de plus en plus irrité.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! que faire, et que vais-je devenir? s'écria Mariette en levant les bras au ciel, et en éclatant en sanglots.

— Faites ce que vous voudrez et devenez ce que vous pourrez, cela ne me regarde pas, pourvu que vous décampiez d'ici et lestement.

— Dites donc, dites donc, camarade, s'écria une voix derrière Mariette, il me semble que vous traitez bien rudement une pauvre fille,..

— Je ne connais pas les pauvres filles qui viennent conduites par des soldats prussiens, avec des laissez-passer russes.

— Le fait est, la belle enfant, dit le troisième interlocuteur, que la recommandation peut être bonne, vous comprenez, pour des Russes et pour des Prussiens; mais, pour des Français, mieux vaut venir sans guide ni recommandation, et dire : « Camarade, j'ai affaire ici, » ou : « J'ai besoin là, laissez-moi passer. »

Mais, pendant ce temps, Mariette s'était retournée et avait d'abord reconnu un uniforme qui ne lui était pas

étranger; puis, à travers les bandes qui emmaillotaient le front du soldat, et lui cachaient un œil et une partie de la joue, elle avait deviné une figure de connaissance.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, est-ce que je ne me trompe pas? est-ce que je serais assez heureuse pour vous avoir retrouvé?... est-ce que...

— Mariette! s'écria le hussard.

— Bastien! s'écria Mariette; ah! mon ami, à mon aide, à mon secours! je suis venue d'Haramont pour voir Conscience, qui ne peut plus me voir, lui, et je meurs, entendez-vous, Bastien? je meurs si je ne le revois pas!

Et elle se laissa tomber à genoux, les bras étendus vers le hussard.

— Oh! soyez tranquille, Mariette, dit Bastien, vous le reverrez, c'est moi qui vous le promets, ou j'y perdrai mon nom.

Puis, s'approchant du cuirassier :

— Camarade, dit-il, vous voyez, c'est une compatriote, une payse, une amie à moi, qui vient pour voir son amoureux, le pauvre Conscience, vous savez bien celui qui a eu les yeux brûlés.

— Oui, dit le cuirassier, je sais cela.

— Eh bien?

— Eh bien, la consigne défend qu'on passe, et votre payse ne passera pas.

— Oh! si, oh! si, s'écria Mariette, il ne sera pas dit que je serai partie de la maison pour voir Conscience, que j'aurai promis à Madeleine de voir son fils, que je serai venue ici à travers tant de dangers pour m'en retourner comme je suis venue... Oh! quand je devrais forcer les portes

comme une voleuse, je passerai ! quand le sabre de ce méchant soldat devrait me percer le cœur, je passerai !

Elle fit un mouvement en avant; mais Bastien l'arrêta.

Puis, la tirant en arrière, il se mit entre elle et le cuirassier.

— Vous avez entendu ? dit-il à ce dernier.

— Quoi ?

— Ce qu'elle a dit, la pauvre fille, qu'elle passerait, quand votre sabre devrait lui percer le cœur.

— Oh ! connu toutes ces farces-là, dit le cuirassier, connu !

— Ce ne sont point des farces, dit Bastien, qui, dans son impatience, commençait à se mordre les monstaches, ce qui était mauvais signe chez lui; c'est de la vraie douleur, au contraire, des larmes véritables, et un brave soldat, voyez-vous, camarade, ça peut voir couler le sang des hommes, mais ça ne peut pas voir couler les larmes des femmes.

Le cuirassier, sentant le léger accent de menace qui se glissait dans les paroles du hussard, cligna de l'œil. C'était sa manière à lui de faire comprendre qu'il n'était pas complètement satisfait.

— Et tu crois, comme cela, dit-il, que, pour les pleurnicheries de ta payse, je vas manquer à la consigne, et risquer vingt-quatre heures de salle de police ? Bien obligé !

— Et depuis quand ne risque-t-on pas, entre militaires, de faire vingt-quatre heures de salle de police pour rendre service à un camarade ?

— Ce serait volontiers pour une autre, et encore cela

dépendrait de la manière dont le camarade le demanderait.

— Pourquoi cela, volontiers pour une autre, et pas pour celle-ci?

— Parce que celle-ci connaît trop de Russes et de Prussiens pour être bonne Française.

— Cuirassier, mon ami, dit Bastien, tu sauras que c'est une bonne Française, du moment où c'est la promise de Conscience et l'amie de Bastien!

— N'importe! je n'en suis pas assez sûr pour risquer vingt-quatre heures de salle de police.

La lèvre supérieure de Bastien disparut presque entièrement sous sa lèvre inférieure.

— Cuirassier, mon ami, dit-il, quand c'est moi qui l'affirme, tu dois en être sûr!

Le cuirassier cligna si fort de l'œil, qu'il eut l'air d'être borgne.

— Et si ta caution ne suffisait, pas, hussard de mon cœur, répondit le cuirassier, que s'ensuivrait-il?

— Il s'en suivrait que, comme j'ai dit que Mariette entrerait à l'hôpital, ou que j'y perdrais mon nom, il faudra bien qu'elle y entre, de gré ou de force, attendu que je ne veux pas perdre mon nom, voilà!

— Ton nom !... veux-tu me le dire, afin que, ce soir, à cinq heures, j'aille le crier assez haut derrière le rempart, pour que tu l'entendes de quelque lieu que tu sois?

— C'est bon, dit Bastien, à cinq heures, du côté de Saint-Marcel... Tu n'auras pas besoin de crier bien haut, attendu qu'on y sera, et plutôt le premier que le second, quoique

tu aies des jambes plus longues que les miennes, et un sabre plus long que le mien.

— Oh! mon Dieu! s'écria Mariette toute tremblante; Bastien! Bastien! si je comprends, vous allez vous battre à cause de moi?

— Eh bien, quand ça serait, ma petite Mariette, dit Bastien en regardant la jeune fille de côté, on s'est battu quelquefois pour de plus villains minois que le vôtre...

— Je ne veux pas... je ne veux pas, Bastien! Je vais aller demander pardon à ce méchant cuirassier, et je prierai tant, qu'il me laissera passer.

— Oh! pas de ça, Lisette, ça gâte les manchettes, comme nous disons nous autres hussards. L'affaire est emmanchée, il faut qu'elle se vide.

— Mais s'il allait vous arriver malheur par ma faute, Bastien, je ne m'en consolerais de ma vie!

— Oh! ne vous inquiétez pas, Mariette, histoire de rire! Bah! les gros talons ne sont pas si méchants qu'ils en ont l'air, et cela pourra bien finir par une bouteille bue à la santé du père à tous, de celui qui est là-bas, de Nicolas, comme ils l'appellent, les imbéciles! Ainsi, laissez faire à Jean Chaudron sa marche et sa contre-marche devant la porte de l'hôpital, et venez avec moi.

— Comment, que je m'en aille avec vous! dit Mariette; mais il faut donc que je m'en aille

— Momentanément, dit Bastien, c'est indubitable.

— Mais, Bastien! s'écria Mariette, je ne puis pas m'en aller sans voir Conscience! Vous avez cependant dit que je le verrais, Bastien?

— Je l'ai dit, et je ne m'en dédis pas.

Il regarda l'horloge de l'église.

— Eh bien? demanda Mariette.

— Eh bien, répondit Bastien, ce sera avant une demi-heure.

— Que je le verrai ?

— Oui.

— Oh! Bastien, mon cher Bastien

— Seulement, il faut s'éloigner, s'asseoir sur ce banc de pierre, et causer un petit quart d'heure raisonnablement.

— Oh! tant que vous voudrez, dit Mariette en s'asseyant près de Bastien; mais, dans une demi-heure, je verrai Conscience ?

— C'est-à-dire, maintenant, que vous le verrez dans vingt-cinq minutes, attendu qu'il y a cinq minutes qui sont déjà passées depuis que je vous ai fait cette promesse.

— Et je le verrai malgré ce méchant cuirassier ?

— Malgré lui.

— Expliquez-moi cela, Bastien.

— C'est bien simple, Mariette; il ne sera pas toujours de garde à la porte de l'hôpital.

— Ah! je comprends : à neuf heures, dans vingt miminutes, un autre le remplace?

— Justement, Mariette. Et, comme son successeur ne sera probablement pas aussi chien que lui, il nous accordera ce que celui-ci nous a refusé.

— Mais s'il nous refuse également?

— J'ai trouvé un moyen pour qu'il ne nous refuse pas, Mariette.

— Lequel ?

— Vous verrez cela.

— Bientôt ?

— Dans un quart d'heure, dit Bastien regardant à l'horloge.

— Mon Dieu! mon Dieu! que c'est long un quart d'heure.

— Ça, c'est vrai! quand on ne fume pas et qu'on ne boit pas, cela dure quinze minutes.

— Bastien, vous m'y faites songer, mon ami, vous n'avez peut-être encore rien pris ?...

— Deux ou trois petits verres, voilà tout.

— Si je vous offrais quelque chose ?

— Ma foi, comme je vais peut-être rester là deux heures à croquer le marmot, ça n'est pas de refus, Mariette.

— Eh bien, venez vite, dit Mariette en l'entraînant vers un cabaret qui faisait l'angle de la rue; venez, Bastien, car nous n'avons plus que dix minutes.

— Bah! dix minutes, dit Bastien ; en dix minutes, on fait bien des choses.

Et Bastien entra dans le cabaret en criant :

— Garçon! une bouteille de vin, un morceau de pain et deux verres.

Oh! monsieur Bastien dit Mariette, moi, je ne boirai pas.

— Laissez donc, je sais un moyen de vous faire boire.

— Vous êtes bien malin, alors, monsieur Bastien.

— C'est ce que nous allons voir.

Et prenant la bouteille, il versa quelques gouttes de vin dans le verre de Mariette, et remplit le sien bord à bord.

— Même ces quelques gouttes de vin ? dit-il en prenant le verre plein.

— Même ces quelques gouttes. Vous savez bien que je ne bois que de l'eau, monsieur Bastien ?

Bastien leva son verre.

— A la santé de Conscience ! dit-il, et à l'espoir que vous le verrez dans cinq minutes !

— Oh ! s'il en est ainsi, dit Mariette, je ne refuse pas, je craindrais que cela ne me portât malheur !

Et elle répéta, la pauvre fille, en levant son verre comme celui de Bastien :

— A la santé de Conscience ! et à l'espoir de le voir dans cinq minutes !

— Ah ! je savais bien que vous boiriez, moi ! dit le hussard en attaquant bravement le morceau de pain, qui, au bout de cinq minutes, avait à peu près disparu, et la bouteille, qui, au bout de cinq minutes également, se trouva tout à fait vide.

Neuf heures sonnèrent.

VI

COMMENT MARIETTE FIT ENFIN CES QUINZE DERNIERS PAS SI DIFFICILES A FAIRE.

Mariette écouta chacune des vibrations de l'horloge, comme si le marteau du timbre eût frappé sur son cœur ; puis, quand le bruit du dernier coup se fut éteint :

Ah! s'écria-t-elle, les cinq minutes sont expirées!

— Venez, dit Bastien,

Il conduisit Mariette à la porte du cabaret, et là tous deux s'arrêtèrent un instant, les yeux tournés vers l'entrée de l'hôpital.

Un dragon, escorté d'un autre dragon et d'un hussard relevait le cuirassier, recevait la consigne, et s'apprêtait à faire les deux heures de garde à son tour.

Les blessés n'avaient pas voulu avoir à leur porte de sentinelles étrangères, et avaient obtenu de se garder eux-mêmes ou plutôt d'être gardés par les plus avancés d'entre eux en convalescence : de là venait la succession des armes et la variété des uniformes dans les factionnaires.

Le cuirassier et Bastien échangèrent chacun un regard qui, de la part du cuirassier, voulait dire :

— A cinq heures, toujours?

Et qui, de la part de Bastien, correspondait à cette réponse :

— Pardieu! c'est fait.

Puis le cuirassier s'éloigna, et disparut à l'angle d'une rue.

— Là! maintenant, dit Bastien à Mariette impatiente, restez là, mon enfant, et quand le dragon m'aura cédé sa place, et se sera éloigné à son tour, venez.

— Vous espérez donc toujours? demanda Mariette, le cœur palpitant et serré à la fois.

— Plus que jamais, dit Bastien. Mais, attention au commandement.

Et il s'avança vers le dragon avec ce dandinement mili-

taire qui est familier aux hussards en général, et qui était une des grâces de Bastien en particulier.

Sans être lié avec le dragon, Bastien le connaissait; d'ailleurs, il y avait entre tous ces pauvres débris de la gloire napoléonienne une grande communion religieuse : c'était la fraternité du malheur.

Le cuirassier n'avait été si rude et si tenace à l'endroit de Mariette, que parce qu'elle s'était présentée à lui conduite par un soldat prussien, et protégée par un laissez-passer russe.

C'était de l'opposition nationale pure et simple qu'il avait faite à la jeune fille; sans toutes ces circonstances, son cœur, tout habitué qu'il était à être couvert d'une enveloppe de fer, eût bien certainement cédé aux prières de Mariette et aux instances de Bastien.

Bastien n'avait rien de semblable à craindre de la part du dragon; mais il n'en résolut pas moins de ne point s'exposer à un refus.

Il adopta donc vis-à-vis du nouveau factionnaire une autre manœuvre, et, s'approchant de lui en se dandinant, comme nous l'avons dit :

— Bonjour, dragon, fit-il.

— Bonjour, hussard, répondit le factionnaire.

Il y eut une pause d'un instant.

— Dis donc, dragon, continua Bastien, serais-tu, par hasard, disposé à rendre service à un camarade?

Toujours, répondit celui-ci, pourvu qu'il n'y ait pas d'affront pour le régiment, et pas d'infraction à la consigne.

— Eh bien, voici, dit le hussard. Tu as bien vu le grand gaillard qui montait la garde et que tu viens de relever?

— Le cuirassier?

— Oui, lui-même.

— Eh bien?

— Eh bien, nous venons d'avoir des mots ensemble.

— Bah!

— Oui.

— Et à propos de quoi?

— A propos d'une payse à moi, qui est là-bas à la porte du cabaret au coin de la place, avec un chien couché à ses pieds.

Le dragon regarda du côté indiqué par Bastien, et passa sa langue sur ses moustaches.

— Oh! oh! dit-il, belle fille, ma foi! et beau chien aussi!

— Oui, reprit Bastien. Nous avons donc eu des mots, si bien qu'à cinq heures, nous devons aller, derrière le rempart Saint-Marcel, nous tailler un ou deux abreuvoirs à mouche.

— Et tu as besoin de moi pour te servir de témoin, hussard?

— Non pas, attendu que, si tu me rends le service que je vais te demander, tu seras ici, tandis que nous serons là-bas.

— Comment, je serai ici?... Crois-tu donc qu'on m'a planté là pour vingt-quatre heures?

— Attends que je t'explique.

— J'écoute, dit gravement le dragon.

— Eh bien, le cuirassier avait un tic dont je n'ai pas pu le faire démordre.

— Ah! un tic?...

— Oui.

— Lequel?

— C'est de se battre aujourd'hui à cinq heures, pas avant, pas après.

Drôle de tic! fit le dragon, qui ne comprenait point qu'on ne se battît pas toujours.

— Or, continua le hussard, j'ai été obligé d'en passer par où il a voulu, attendu que c'est moi qui l'avais provoqué.

— Eh bien?

— Eh bien, il n'y a qu'un petit inconvénient à cela, c'est que justement, moi, je monte à mon tour ma garde de cinq à sept.

— Il fallait le lui dire.

— Je le lui ai dit, mais il n'a pas écouté.

— Oh! oh! il tenait donc bien à ses cinq heures?

— Mais puisque je te dis que c'est une tocade! C'est au point qu'il m'a offert d'exécuter quatre heures de faction, deux pour lui, deux pour moi, afin de se pouvoir battre à cinq heures. Que veux-tu, il paraît qu'il n'est brave qu'à cette heure-là.

— Le soldat français est brave à toute heure, répondit sentencieusement le dragon.

— C'est juste, reprit le hussard, qui ne voulait pas contrarier celui auquel il venait demander un service; mais, tu comprends bien, dragon, j'ai refusé l'offre.

— Tu as eu tort, hussard.

— Non, parce que je me suis dit : « Que diable, d'ici à cinq heures, je trouverai bien un camarade dont je ferai la faction, à la condition qu'à son tour il fera la mienne. »

Alors, quand je t'ai vu te mettre en place pour la contre-danse, je me suis dit : « Bon! voilà mon homme tout trouvé. » Comprends-tu?

— Je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas que tu vas me rendre le service de me repasser la consigne, que je connais de reste, et de me céder ta place, moyennant une bouteille de vin de Clamecy qu'on payera au relevé de la faction, et une poignée de main qui voudra dire : Dragon, à la vie, à la mort! »

— Oui, dit le dragon, et, alors, c'est moi qui la monterai à cinq heures, tandis que vous vous allongerez sur le pré. Bon!

— Justement.

— Ça va, dit le dragon. Seulement, ajouta-t-il en regardant l'horloge, tu me redevras dix minutes, hussard.

— Bon! fit Bastien, on acquittera cela sur la seconde bouteille.

— C'est dit. Voici la consigne : « Porter les armes aux supérieurs, les présenter aux grosses épaulettes, russes, prussiennes ou françaises, du moment où ce sont de grosses épaulettes, quoi! Ne pas laisser entrer à l'hôpital d'autres femmes que les sœurs grises, à moins qu'elles n'aient une permission. Ne point laisser sortir de l'hôpital les malades, à moins qu'ils n'aient leur *exeat* du chirurgien-major. »

— Connu, dit Bastien, toujours la même pour changer.

— Toujours la même.

— Merci. Alors, à cinq heures, n'est-ce pas?

— Fidèle au poste.

— Et maintenant, dragon, comme toute peine demande salaire, passe du côté du cabaret, et dis à la jeune fille qui nous regarde, aussi poliment que tu pourras : « Mademoiselle Mariette, Bastien le hussard voudrait vous dire deux mots, à vous et à votre chien. » Elle répondra : « Merci, monsieur le dragon. » Et ce sera la récompense de ta peine.

— Sois tranquille, les dragons ont toujours été connus pour la galanterie, et ils savent comment on parle au sexe.

— En ce cas, dit Bastien, comme les dragons entendent la manœuvre de l'infanterie aussi bien que celle de la cavalerie, demi-tour à gauche, en avant, marche !

Le dragon obéit au commandement, et s'avança vers Mareitte, à laquelle il dit deux mots en portant la main à son bonnet de police.

Aussitôt Mariette se détacha de la muraille à laquelle elle était adossée, et accourut.

— Eh bien ! mon cher Bastien, dit-elle, verrai-je Conscience ?

— Certainement, dit Bastien.

— Vous avez donc obtenu la permission ?

— Non, mais je vous la donne.

— Comment ! vous me la donnez ?

— Sans doute, puisque je suis de garde.

— Mais la consigne, Bastien ?

— Il n'y a pas de consigne pour vous, Mariette.

— Alors, je puis entrer.

— Vous pouvez entrer. Seulement, si l'on vous demande votre laissez-passer, vous direz que vous l'avez remis en-

tre les mains du factionnaire, qui vous le rendra en sortant.

— Bien. Oh ! merci, merci, Bastien... Bastien, mon ami, que ferai-je pour vous à mon tour?...

Bastien prit la jeune fille par le bras, et l'attirant à lui

— Mariette, fit-il, vous me direz un petit mot de Catherine, pour m'occuper l'esprit pendant les deux heures de faction que j'ai à faire...

Et il ajouta tout bas :

— Et pendant les vingt-quatre heures de salle de police que je ferai probablement.

— Oh ! s'écria Mariette, qui n'avait entendu que la première partie de la phrase, est-ce Dieu possible que l'amour rende si égoïste?...

— Égoïste ! fit Bastien.

— Je parle pour moi, Bastien, et non pour vous... Si égoïste, que je n'ai pas pensé à vous parler de Catherine.

Eh bien? fit le hussard, comme préparé d'avance aux plus grandes catastrophes.

— Eh bien, Catherine vous aime toujours, mon cher Bastien. Seulement, elle vous pleure depuis le matin jusqu'au soir, parce qu'elle vous croit mort.

— Ah ! dit Bastien fort ému, elle me croit mort !... et elle me pleure, pauvre Catherine !... Que va-t-elle dire quand elle me reverra avec la tape que j'ai sur l'œil ?

— Elle vous dira que vous êtes le bienvenu, Bastien, et que le jour où elle vous revoit ainsi est le plus beau de ses jours.

— Vous croyez donc que je puis lui écrire sans crainte qu'un autre décachète la lettre ?

— Vous pouvez lui écrire, et n'avoir qu'une crainte en lui écrivant : c'est que les larmes de joie qu'elle versera ne l'empêchent de lire votre lettre.

— Ah ! bonne Catherine, fit le hussard en essuyant lui-même une larme qui perlait au coin de sa paupière, bonne Catherine !

— Eh bien, dit Mariette, êtes-vous content ?

— Nom d'un nom ! je serais bien difficile si je ne l'étais pas ; mais à votre tour d'être contente, la belle enfant, et allez.

— Par où faut-il aller ? demanda Mariette toute joyeuse.

— Droit devant vous ; pas plus malin que cela.

— Mais par laquelle de toutes ces portes faudra-t-il que j'entre ?

— Parbleu ! dit Bastien, voyez !... Par celle devant laquelle Bernard est couché.

— Ah ! pauvre Bernard, dit Mariette, je l'avais oublié ?

Et, faisant un dernier signe de remercîment à Bastien, elle s'élança dans la cour, légère comme une de ces biches qu'elle faisait parfois lever en traversant la forêt de Villers-Cotterets.

Bastien la regarda s'éloigner en murmurant :

— Je gagnerai probablement au service que je viens de lui rendre un coup de sabre et vingt-quatre heures de salle de police... Mais, bah ! je ne m'en dédis point ; elle vaut bien cela.

Et il ajouta en manière de péroraison :

— Ah ! nom d'un nom ! au rrrégiment c'était le plaisir !

VII

LA CHAMBRE DES AVEUGLES.

L'hôpital de Laon avait une chambre tout entière consacrée, non-seulement aux aveugles militaires, mais encore aux ophtalmiques de la ville, dont le chirurgien-major directeur de l'hôpital, fort savant dans ces sortes de cures, surveillait le traitement.

Cette chambre, destinée aux pauvres malades privés de la vue, ou menacés de la perdre, ou près de la recouvrer, avait un étrange aspect, dont le principal et même l'unique caractère était une profonde tristesse ; cette tristesse provenait surtout de ce que les vitres étaient recouvertes d'un papier vert qui, brisant à l'extérieur tous les rayons du soleil, empêchait aucune clarté d'y pénétrer. Pour les étrangers admis avec autorisation dans cette partie de l'hospice, c'était un lieu lugubre, éclairé d'une lueur plus triste que l'obscurité elle-même ; des espèces de limbes qui n'étaient pas la nuit, qui n'étaient pas le jour, et où s'agitaient des espèces de fantômes marchant silencieux et les bras étendus, ou qui, des heures entières, demeuraient assis, appuyés à la muraille, sans prononcer une seule parole.

En entrant dans ce sombre royaume de la cécité, le cœur était pris d'une anxiété secrète. On eût dit que, descendu vers les régions inférieures du monde mystérieux, on fai-

sait une halte à moitié chemin de la vie à la tombe, dans une station funèbre qui, n'étant déjà plus l'existence, n'était pas encore le sépulcre. Avant de rien saisir distinctement, les yeux devaient s'habituer à cette teinte verte du papier qui recouvrait les vitres, et qui faisait que ceux des pauvres aveugles dont la vue commençait à revenir étaient presque aussi tristes de ce jour factice qui leur était rendu, que de l'obscurité de laquelle ils sortaient. Tous, à quelque degré qu'ils fussent de la maladie ou de la convalescence, portaient une visière verte, abaissée sur les yeux, de sorte que le chirurgien qui les traitait était obligé lui-même d'appeler ces spectres par leurs noms pour les distinguer les uns des autres, et pour appliquer à chacun le traitement que réclamait le degré d'intensité ou d'amélioration auquel était arrivée la maladie.

Au moment où nous sommes parvenus, la chambre des aveugles, immense salle de trente pieds carrés à peu près, était peuplée de huit ou dix malades seulement.

Conscience était un de ces huit ou dix malades.

Malgré le malheur qui lui était arrivé, le jeune homme n'avait perdu ni sa foi ni sa sérénité. Cette espèce de monde invisible dans lequel Conscience avait d'ailleurs toujours vécu ne lui avait point fait défaut : depuis que son regard était privé de la vue du monde extérieur il avait, si l'on peut dire ainsi, plongé plus avant encore dans le monde intérieur où s'agitent les rêves des fous et des extatiques, deux classes de malades que les médecins, matérialistes pour la plupart, rangent dans la même catégorie.

Mais il n'en était point ainsi des pauvres aveugles, com-

pagnons de prison et d'obscurité de Conscience. Pour eux, le jeune inspiré était un puissant consolateur qui, à défaut du monde réel dont ils étaient exilés, leur révélait un autre monde, celui-là peut-être qui est visible aux yeux seuls de la mort, monde que par un étrange privilége, Conscience avait toujours entrevu avec les yeux de l'âme, et qu'il voyait, nous l'avons dit, plus distinctement encore depuis que les yeux du corps étaient éteints.

Ils se tenaient donc d'habitude groupés autour de Conscience, qui, sentant que la consolation émanait de ses lèvres, laissait parfois déborder de son cerveau toutes ces merveilleuses visions qui l'illuminaient. Tant que Conscience parlait d'un autre monde à la douce lumière, lumière éternelle, bonne pour le jour, bonne pour la nuit, dont Dieu était le soleil et les anges les étoiles, où tous les bons cœurs, où toutes les saintes âmes se trouvaient réunis pour recevoir la récompense éternelle du bien momentané qu'ils avaient fait pendant cette vie périssable : tant qu'il décrivait ce monde, fait à l'instar du nôtre, car telle est la faiblesse de l'homme qu'il ne peut inventer, même dans le rêve, tant qu'il décrivait ce monde fait à l'instar du nôtre, mais cependant embelli de tous les prestiges d'une imagination juvénile, ce monde de la foi, avec ses belles forêts ombreuses, ses vastes jardins bordés de fleurs, ses grands lacs paisibles, ses rivières murmurantes, ses oiseaux aux mille couleurs parlant la langue des hommes, tous l'écoutaient, et, en l'écoutant, tous voyaient si bien, que, pendant un instant, les pauvres aveugles ne regrettaient plus rien ; car Conscience leur rendait par le rêve plus qu'ils n'avaient perdu dans la réalité, et tous soupiraient, non

plus pour ce monde du passé qu'ils avaient perdu, mais pour ce monde de l'avenir qui leur était révélé.

Seulement, il arrivait un moment où la parole tarissait aux lèvres du jeune homme, ainsi que dans les grandes ardeurs d'août tarit une source où l'on a trop puisé ; alors, cette lumière allumée dans les imaginations par le brûlant discours du révélateur s'éteignait peu à peu, comme après le divin service, s'éteignent un à un les cierges qui éclairaient une église, et faisaient resplendir la blanche nappe et les ornements d'or de l'autel, alors, les pauvres aveugles se retrouvaient, non plus dans leur simple nuit, mais dans la double obscurité physique et morale où les replongeaient l'absence de la lumière et l'absence de la parole ; alors, chacun allait, silencieusement et à tâtons, s'asseoir à sa place accoutumée ; car telle est la force de l'habitude, que les aveugles eux-mêmes ont une place de préférence ; chacun, disons-nous, allait, silencieusement et à tâtons, s'asseoir à sa place accoutumée, emportant un lambeau de cette flamme, lueur du jour, dernière lumière allumée à la lampe du tabernacle, et qu'il entretenait dans son esprit avec un culte pareil à celui qu'avait la vestale antique pour le feu sacré, dont la vie était sa vie, et dont la mort entraînait sa mort.

Quant à Conscience, au contraire, tandis que ses compagnons suivaient les lueurs éparses de ses rêves, comme des voyageurs perdus suivent des feux follets bondissant sur la prairie, lui retombait dans la réalité, lui revoyait les deux chaumières, s'élevant aux deux côtés du chemin : celle de gauche avec sa couronne de pampres, celle de droite avec sa robe de lierre ; et, dans ces deux chaumières,

vivant d'une vie commune, attristés par son absence et par son malheur, le vieux père Cadet, gisant sur son lit de douleur, Madeleine pleurant, dame Marie et Mariette priant, tandis que l'enfant, insoucieux comme son âge, courait, par ce beau soleil de mai que Conscience ne pouvait plus voir, après les belles mouches d'émeraude et les beaux papillons d'or et d'azur.

Il était assis dans l'angle le plus éloigné de la porte, plongé dans ces sombres réflexions, lorsque tout à coup il tressaillit. Il lui avait semblé qu'un bruit imperceptible, mais inaccoutumé, avait fait craquer les marches de l'escalier ; il avait cru entendre son nom prononcé par une voix de femme ; il avait perçu cette douce plainte que jette d'avance un chien qui va revoir son maître après une longue absence ; il sentait par son cœur, si accessible à ce genre d'intuition, que quelque chose de doux, de chaste, de consolateur, comme la venue d'un ange, s'approchait de lui... Instinctivement, il se leva, marcha vers la porte, haletant et les bras tendus, dans une direction aussi juste que s'il eût retrouvé la vue... La porte s'ouvrit. En ce moment, quelque chose comme une effluve magnétique s'établit entre lui et la personne qui apparaissait sur le seuil. Un seul cri s'échappa des deux poitrines : « Mariette ! Conscience ! » et avant que ce cri fût achevé, les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre,

Mais, à ce cri de joie, succéda chez Mariette un cri de douleur. En détachant sa tête de la poitrine de Conscience, Mariette avait rouvert ses yeux, un instant fermés, et alanguis sous le poids de son émotion. Ses regards étaient tombés sur cette sombre salle ; elle avait vu ces spectres

assis le long des murailles se soulever avec lenteur et s'approcher en trébuchant, et, alors, se rejetant d'effroi dans les bras du jeune homme, elle s'écria avec ce pénible accent qui contient à la fois de l'amour, de la pitié et de la douleur:

— Oh ! Conscience ! mon pauvre Conscience !...

Et ses bras tombèrent inertes près d'elle, comme si les forces lui manquaient, et elle ne se soutint debout que grâce au point d'appui que donnaient à sa tête languissante la poitrine et l'épaule de son ami.

Conscience comprenait si bien tout ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, qu'il n'essaya pas même de la consoler; il la prit, la pressa dans ses bras, se contentant de murmurer son nom, de le répéter vingt fois, comme eût fait un écho venu du cœur, tandis que Bernard, qui semblait comprendre que son tour n'était pas arrivé, se tenait à deux pas, attendant que cette joie douloureuse eût épuisé ses élans et ses angoisses.

L'humble animal sentait son infériorité dans la chaîne des êtres, et attendait que la main de Conscience vînt le trouver en se baissant jusqu'au degré où l'avait placé la nature.

Et cependant la joie l'emporta bientôt sur la douleur. Un soupir moins pénible s'échappa de la bouche de Mariette; son regard s'éleva moins douloureux vers le jeune homme, et ce fut avec un accent plein de reconnaissance déjà, sinon encore plein de bonheur, qu'elle répéta une seconde fois :

— Conscience ! mon pauvre Conscience !...

Pendant ce temps, les pauvres aveugles que Mariette avait vus se mouvoir à son apparition s'étaient doucement rapprochés d'elle et avaient formé nn cercle autour de leur amis. Il touchaient des mains la jeune fille, comme s'ils

eussent voulu connaître cette bonne Mariette, dont Conscience leur avait si souvent parlé, et qui pénétrait dans leur enfer, comme Jésus crucifié, sinon pour les racheter tous, du moins pour racheter l'un d'eux. Le toucher de toutes ces mains bienveillantes, mais curieuses, effraya Mariette et la tira de l'espèce de torpeur dans laquelle elle était plongée.

Elle serra Conscience plus étroitement encore dans ses bras, et, reculant en l'attirant à elle :

— Oh ! mon ami, dit la jeune fille, prie-les donc de ne pas me toucher ainsi.... ils me font peur ; car je ne sais pas quelle est leur intention et ce qu'ils veulent de moi !

— Ne crains rien, chère Mariette, répondit Conscience, tous ces gens sont mes amis, et tous ces gens-là t'aiment, par conséquent.... Hélas ! tu ne sais pas une chose : c'est que les pauvres aveugles voient avec les doigts. Ils touchent tes habits pour te connaître un peu ; s'ils osaient, ils toucheraient ton visage pour te connaître tout à fait. Laisse-les faire, Mariette : car il n'y a pas en eux la moindre intention mauvaise.

— Oh ! les pauvres amis ! dit Mariette, s'il en est ainsi, je leur pardonne de grand cœur ; mais, enfin, Conscience, comme il me semble que cela ne doit point se faire, viens t'asseoir avec moi sur un banc et dis-leur de nous laisser causer un peu.... J'ai tant de choses, tant de choses à te dire, si tu savais !...

Et elle conduisit, en effet, Conscience sur un banc où elle s'assit à côté de lui en serrant ses mains dans les siennes.

Nous n'essaierons pas de suivre les deux enfants dans ce

premier épanchement du cœur, qui, après une si longue absence, jaillissait du choc de leur réunion.

Seulement, un être doué de la vue, perdu parmi les pauvres aveugles, eût pu voir le visage de la jeune fille exprimer tous les sentiments de son âme et passer tour à tour de la joie à la douleur et de l'enthousiasme aux larmes.

Par intervalles, elle pressait plus énergiquement les mains de Conscience : c'est qu'alors elle versait avec amour le baume de l'espérance dans le cœur du jeune homme ; les sons à peine perceptibles de sa voix, tant elle parlait pour son bien-aimé seul, étaient, en ces moments-là, pénétrants et suaves, comme les notes d'un chant d'amour.

De son côté Conscience avait enlevé la visière qui couvrait ses yeux, comme si, en enlevant cette visière, il eût eu une chance de plus de revoir Mariette. Sa prunelle sans regard et recouverte d'une taie blanchâtre était levée vers le ciel, et sa tête légèrement renversée en arrière et appuyée à la muraille, laissait voir tout son visage mélancolique empreint d'une rêveuse attention.

Tout autour d'eux, les aveugles se tenaient en cercle et à distance, écoutant, comme s'ils pouvaient entendre ce que les deux amants disaient tout bas, et regardant, comme s'ils pouvaient les voir, ce jeune homme et cette jeune fille aux bras entrelacés, aux têtes réunies, aux cœurs inséparables, avec leur chien couché à leurs pieds comme un symbole, groupe charmant, posant sous l'œil miséricordieux du Seigneur !

VIII

L'INFIRMIER EN CHEF.

Au milieu de cette douce et tendre causerie des deux jeunes gens, la porte d'entrée s'ouvrit tout à coup, et l'infirmier en chef entra dans la chambre.

Mariette et Conscience étaient si bien masqués par les aveugles, qu'il ne les aperçut point au premier abord.

Cependant au bruit qu'il avait fait en ouvrant la porte, tout le monde s'était retourné, et si les aveugles ne pouvaient voir sa colère, ils la devinaient.

— Où est, demanda l'infirmier, la jeune fille qui s'est introduite ici sans permission ?

Mariette frissonna de tout son corps et se dressa debout contre la muraille, mais sans oser répondre.

— Eh bien ! voyons, est-on muet en même temps qu'aveugle ici ? continua l'infirmier, bousculant deux ou trois malades et faisant invasion dans le cercle.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur l'infirmier ! demanda Conscience.

— Il y a que cette jeune fille, reprit celui-ci, a pénétré dans cette chambre en disant qu'elle avait remis sa permission au factionnaire, que je suis moi-même allé demander cette permission au susdit factionnaire, que celui-

ci a cherché inutilement pendant dix minutes dans ses poches et a fini par dire qu'il l'avait perdue. Mais mon rapport est fait, et le hussard, en descendant de garde, en aura pour ses quarante-huit heures de salle de police.

— Oh ! Monsieur, dit Mariette de sa voix douce et en joignant les mains, ayez pitié, je vous prie ! ce hussard, c'est notre pays, Bastien.... il sait combien j'aime Conscience, combien j'avais désir de le voir.... il avait vu ma tristesse et mes larmes, quand le cuirassier m'a repoussée, et il s'est dévoué pour moi. Oh ! monsieur, ne lui faites pas de peine, parce qu'il a été compatissant.

— Ainsi donc, fit l'infirmier, c'est vrai, ce dont je me doutais ?

— Pardon, monsieur, demanda Mariette, mais de quoi vous doutiez-vous ?

— Que vous n'aviez pas de permission.

— Non, monsieur, dit Mariette.

— Comment, non !

— Je dis que non, que je n'ai point de permission ; j'ai seulement ce laissez-passer.

Et elle tira timidement de sa poitrine son laissez-passer russe.

L'infirmier en chef jeta les yeux sur le papier.

— Qu'est-ce que ce cachet ? qu'est-ce que ce laissez-passer ? dit-il ; je ne connais pas cela ; c'est valable pour circuler sur les routes, et non pas pour se glisser dans les chambres des malades. Allons, allons, dehors, la belle fille, et plus vite que cela !

— Oh ! monsieur, s'il vous plaît, dit Mariette.

— Hein ! fit l'infirmier, étonné qu'on lui résistât, même par une prière.

— Une petite demi-heure encore, monsieur, rien qu'une petite demi-heure.... Je prierai le bon Dieu pour vous, et, de reconnaissance, je vous baiserai les mains.

— Trêve d'enfantillages, jeune fille, dit l'infirmier en homme qui a sa résolution prise de ne pas céder.

— Eh bien ! non, reprit Mariette, je comprends.... une demi-heure, c'était trop ; un quart d'heure, seulement !

— Pas un instant, pas une minute, pas une seconde ! Dehors ! dehors !

— Au nom du ciel ! monsieur, dit Mariette au désespoir, j'arrive de l'autre bout du département.... j'ai fait quinze lieues en un jour, grâce aux âmes charitables que j'ai rencontrées sur mon chemin, pour revoir Conscience. Je suis déjà cause qu'il y a un duel entre deux hommes et que le pauvre Bastien va être puni de sa pitié pour moi. Enfin, je revois Conscience, qui ne peut me revoir, lui, et à peine ai-je commencé à lui dire quelques mots de consolation que vous me chassez. Ah ! si vous saviez tout ce qui nous reste à nous dire, ah ! j'en suis bien sûre, vous auriez pitié de nous !

— Sortiras-tu, oui ou non? s'écria l'infirmier en frappant du pied, ou faudra-t-il que je te pousse à la porte par les épaules?

— Monsieur ! monsieur ! ne me faites pas mourir ! s'écria la jeune fille.—Tais-toi, Bernard, ne gronde pas ainsi ; monsieur est bon, monsieur permettra que je reste quelques minutes encore ; il aura pitié d'un pauvre aveugle, il ne voudra pas lui déchirer le cœur.—Monsieur, vous êtes

homme aussi, vous, et un pareil malheur peut vous arriver! Eh bien! si vous étiez privé de la vue à votre tour, et que votre mère, votre sœur ou votre amie vînt pour vous voir, est-ce que vous ne seriez pas au désespoir, dites, qu'on voulût la renvoyer?... Aussi, vous ne me renverrez point, n'est-ce pas, mon bon monsieur! Vous me laisserez ici pour soigner Conscience, non pas pendant un quart d'heure, non pas pendant quelques minutes, mais jusqu'au moment où il aura obtenu de quitter l'hôpital et de revenir à Haramont. Oh! mon bon monsieur pour l'amour de Dieu, je vous en prie, je vous en supplie!...

Et la pauvre Mariette tomba à genoux, maîtrisant de sa petite main Bernard, qui, les yeux sanglants, l'haleine haletante, et battant, comme un lion, ses flancs de sa queue, était prêt à s'élancer sur l'infirmier.

De leur côté, les aveugles murmuraient. Cette cruauté semblait les atteindre tous dans la personne de leur ami Conscience.

Conscience se tenait debout, silencieux, mais les bras crispés; on sentait que le pieux jeune homme appelait à son secours toute la patiente bonté dont l'avait doué la nature.

L'infirmier saisit Mariette par le bras.

— Taisez-vous! dit-il aux aveugles, qui murmuraient. Tais-toi! dit-il à Bernard grondant. Que tout le monde se taise et obéisse, ou je fais tuer le chien, et j'envoie la fille à l'hôpital!

Il n'avait point achevé cette double manace, que, tandis que Mariette, toujours à genoux, retenait Bernard, prêt à étrangler cet homme, il sentit se serrer autour de sa gorge

une espèce d'anneau de fer qui n'était rien autre chose que les deux mains réunies de Conscience, lequel, pour la première fois de sa vie, réunissait ensemble la menace et l'action.

— Ah! dit le jeune homme pâlissant, et fixant sur lui ses yeux, auxquels l'absence de la vie donnait une expression terrible; ah! malheureux! méchant homme! faux chrétien! tu tueras Bernard, et tu enverras Mariette à l'hôpital!... Tu es bien heureux que cette chambre soit si sombre et si sourde, que Dieu, sans doute, ne t'a ni vu ni entendu!

L'infirmier poussa un cri étouffé; la respiration lui manquait. L'indignation des pauvres malades grondait autour de lui comme un orage prêt à le submerger.

— Conscience! s'écria Mariette, retenant Bernard d'une main, et saisissant de l'autre un des bras du jeune homme, Conscience, au nom du ciel, lâche cet homme, et bien certainement de lui-même il se repentira du mal qu'il nous a fait.

— Tu as raison, Mariette, dit Conscience en laissant retomber ses deux mains à ses côtés; tu as raison; ne nous faisons pas plus malheureux que nous ne sommes. Viens, Mariette, viens, que je t'embrasse encore une fois!

Puis, sentant les efforts que faisait Mariette pour retenir le chien :

— Ici, Bernard! ici!... à moi! dit-il; pauvre ami, j'étais si heureux que je n'avais pas encore pensé à toi!

Bernard, joyeux de ces mots, les premiers que son maître lui eût adressés, oublia l'infirmier à l'instant, et, se dressant tout debout contre son maître, il passa, avec un

grognement plaintif et joyeux à la fois, sa langue caressante sur ses yeux éteints.

Mais Mariette avait compris qu'un homme était là, qu'il fallait désarmer.

Elle lâcha Conscience, et, avec une dignité plus calme qu'on n'eût pu l'attendre de son état et de son âge, elle s'avança vers l'infirmier, calme en apparence, mais ne pouvant retenir deux grosses larmes qui roulaient silencieusement sur ses joues.

— Monsieur, dit-elle, je m'en vais ; mais pardonnez-moi, pardonnez à Conscience, pardonnez à Bastien ; je vous promets que Dieu, qui nous donne à tous l'exemple de la miséricorde, vous en récompensera, car ce sera une bonne action. Vous aussi, vous avez un cœur, et c'est à ce cœur que j'en appelle ; oui, n'est-ce pas, vous serez assez bon pour oublier, et, moi, je parlerai de vous à Dieu dans mes prières?

Soit que l'infirmier ne voulût pas s'exposer à lutter une seconde fois contre les mains de Conscience et contre les dents de Bernard, soit qu'il fût désarmé par cette soumission :

— C'est bien, dit-il, retirez-vous, et si la contravention reste secrète, si le silence est gardé, par pitié pour vous, la jolie fille, je ne dirai rien.

Mariette lui prit la main et la baisa.

— Oh ! vous êtes un brave homme, dit-elle, je le savais bien ; oui, monsieur, oui, je m'en vais, et sur-le-champ, rien qu'un simple adieu encore...

Et, une dernière fois, elle jeta ses bras au cou du pau-

vre aveugle, lui donnant un long et tendre baiser, et lui murmurant tout bas à l'oreille ces paroles magiques :

— Sois tranquille, Conscience, la journée ne se passera point que je n'aie obtenu la permission de te revoir.

Puis, cette fois, ne sachant plus contenir sa douleur, elle se dirigea en sanglotant vers la porte de la chambre. Arrivée là, elle se retourna encore une fois, jeta un cri perçant, revint sur ses pas pour rentrer dans la salle; mais elle rencontra l'infirmier, qui lui barra le chemin, et force lui fut de sortir, laissant Conscience assis sur son banc, immobile, affaissé sur lui-même, et n'ayant de force que pour retenir Bernard, prêt à porter de nouveau secours à la jeune fille.

Mariette descendit l'escalier en se débattant, et arriva folle de douleur dans la cour, au seuil de laquelle Bastien continuait de monter sa garde.

Là, épuisée, chancelante, déchirée de cœur et d'âme comme une martyre, elle jeta un dernier regard autour d'elle, cherchant, avant de quitter cet asile de douleur, une créature quelconque à qui elle pût demander protection pour tenir la parole qu'elle avait donnée à Conscience, ou plutôt qu'elle s'était donnée à elle-même.

Une femme assez élégamment vêtue était à la fenêtre d'un appartement du premier étage, qui paraissait servir de demeure aux employés supérieurs de l'hospice civil, devenu en même temps, depuis l'invasion, l'hôpital militaire.

Mariette vit cette femme à travers le nuage de ses larmes; elle pensa que l'espoir pouvait lui venir de là : elle essuya ses pleurs pour la mieux voir, et, croyant lire sur

son visage une expression de pitié, elle s'élança du côté de cette fenêtre les bras tendus, comme vers une madone, en s'écriant :

— Madame! au nom du Seigneur, au nom de votre mari, au nom de votre mère, au nom de tout ce que vous aimez dans ce monde, pitié!... pitié pour un pauvre aveugle!...

La dame regarda Mariette en femme qui ne comprend rien à ce qu'elle voit, et qui hésite entre la miséricorde dont son cœur commence à être ému, et la crainte d'une scène ridicule et peut-être inconvenante.

Elle se retira à moitié comme pour fuir.

Mais, en devinant ce mouvement, dont elle comprit la cause, Mariette jeta un cri de douleur si poignant, si profond, si douloureux, que la dame s'arrêta tout émue, et regarda avec étonnement cette jeune paysanne qui levait vers elle ses yeux bleus, pleins de larmes et d'espérance, et dans lesquels on pouvait lire à la fois, et la crainte d'être repoussée, et la reconnaissance anticipée d'un bienfait reçu.

Alors, la pitié l'emporta chez elle sur la crainte.

— Montez, mon enfant, lui dit-elle, et apprenez-moi quel genre de service je puis vous rendre.

Puis, elle ajouta avec un sourire charmant dont les femmes accompagnent leurs bonnes actions :

— Et, s'il est en mon pouvoir de faire ce que vous désirez, eh bien, je m'y emploierai de toute mon âme.

Mariette n'en demanda point davantage, et, haletante de joie, s'élança par les degrés.

IX

LA FEMME DU CHIRURGIEN-MAJOR.

La dame attendait Mariette sur le seuil de sa porte ouverte.

Elle prit la jeune fille par les deux mains, et, l'attirant dans l'intérieur de l'appartement :

— Pauvre enfant, dit-elle, venez et racontez-moi la cause de cette grande désolation.

Puis elle força Mariette de s'asseoir sur une chaise.

Mariette obéit, mais, avant de parler, toute tremblante, elle montra à la dame un officier assis, dans la chambre même où elles étaient, devant un bureau sur lequel il écrivait, et dont le collet brodé d'or comme celui d'un général, l'intimidait fort.

La dame la comprit avec cette certitude d'intuition que possèdent les femmes.

— Oh ! ne vous inquiétez point de ce monsieur qui travaille, dit-elle ; il est tout à ce qu'il fait, et ne s'occupe pas de nous le moins du monde.

— Ainsi vous permettez donc que je vous dise tout, madame ?

— Je vous en prie, ma chère enfant.

Et il y avait, dans la voix qui pressait Mariette, un tel accent d'intérêt tendre et de douce pitié, que la jeune fille n'hésita plus.

Eh bien, madame, voici toute l'histoire, dit-elle. Nous sommes de pauvres paysans du petit village d'Haramont, siuté à l'autre bout du département, à quatorze ou quinze lieues d'ici; nous vivions, ma mère, moi et mon jeune frère, le père Cadet, Madeleine et Conscience, dans deux chaumières, situées en face l'une de l'autre; nous ne nous étions jamais quittés, jamais perdus de vue un seul instant; nous nous aimions comme si nous eussions été d'une même famille, à l'exception que j'aimais Conscience peut-être encore plus que mon frère... Mais la conscription vint, et nous emporta Conscience; nous nous quittâmes, ou plutôt il nous quitta... Nous reçûmes plusieurs lettres de lui, pleines d'espérance d'abord, et qui nous soutinrent dans la voie de la résignation. Enfin, il en vint une dernière, oh! madame... une dernière dans laquelle Conscience écrivait à sa mère qu'il avait les yeux malades, et qu'il craignait de perdre la vue; mais dans celle-là en était enfermée une pour moi où il me disait tout : c'est-à-dire qu'il était aveugle pour la vie... Oh! madame, madame! à cette nouvelle, j'ai failli mourir... je suis tombée évanouie sur la route, sous les arbres, ne voyant plus ni le jour, ni le soleil, ni rien de ce qui m'entourait... Heureusement, Dieu m'a vue, lui; Dieu a eu pitié de moi; il m'a rendue à l'existence, et, en me rendant à l'existence, m'a inspiré l'idée de venir rejoindre Conscience... de venir soigner le pauvre enfant, qui, depuis vingt ans, avait auprès de lui deux mères et une amie, et qui, maintenant, n'a plus personne... Alors, j'ai été toucher le prix d'un veau que nous avions vendu, et je suis partie, décidée à faire la route à pied en trois jours; mais de bonnes âmes

ont eu pitié de moi, m'ont recueillie sur le chemin; de sorte que, tantôt en voiture, tantôt à âne, sans avoir rien eu à dépenser, je suis arrivée en un seul jour. Ce matin, j'ai voulu entrer à l'hôpital, mais on m'a dit que personne n'y entrait, et surtout chez les aveugles, sans une permission. A qui m'adresser? Je ne connaissais personne, et ne vous avais pas vue encore. J'implorai un pauvre garçon de mon pays, Bastien, un hussard, qui pour moi va se battre probablement aujourd'hui, ce qui ajoute encore à mon désespoir! Bastien prit la garde d'un de ses camarades, et me laissa passer malgré la consigne, disant que pour moi, son amie, il pouvait bien risquer deux jours de salle de police. Alors, je suis entrée, madame; je me suis glissée dans la salle des aveugles... Y êtes vous entrée jamais? Oh! c'est bien triste! J'y ai vu Conscience, et j'étais bien heureuse et bien malheureuse à la fois, près de lui... quand l'infirmier en chef est arrivé, a voulu me faire sortir de force, et comme je résistais, il m'a insultée, presque battue...

L'homme au collet brodé d'or fit un mouvement,

— Oh! s'écria Mariette, qui vit que, sans le vouloir, elle venait de porter une dénonciation contre un homme, il a bien dit que ce n'était point sa faute, qu'il était forcé d'agir ainsi, que sa consigne était là, de sorte que je lui pardonne... Oh! bien sincèrement, oui, de tout mon cœur... surtout depuis que je vous ai trouvée... Alors je suis sortie comme une folle, promettant à Conscience que je trouverais quelqu'un pour nous protéger, pour nous réunir, pour empêcher que nous ne fussions séparés désormais... Et, en sortant, les mains et les yeux levés au

ciel, je vous ai vue, madame... et il m'a semblé, je ne sais pourquoi, que c'était vous qui alliez être cet ange protecteur que je cherchais... Voilà pourquoi je suis venue! voilà pourquoi je suis à vos pieds.

Et Mariette, en effet, était tombée aux pieds de la dame, dont le visage, pendant qu'elle parlait, s'était tout doucement couvert de larmes, et, sans que celle-ci pût l'en empêcher, elle baisait ses genoux avec autant de dévotion qu'elle eût pu faire de ceux d'une madone.

Cependant la dame ne répondit rien. Seulement, ses yeux interrogèrent l'officier au collet brodé d'or, qui se retourna, et, rencontrant le regard de la dame, fit un léger signe d'entente.

Puis, s'adressant à la jeune fille :

— Mon enfant, dit-il, je n'ai pas bien entendu le commencement de cette histoire, attendu que j'écrivais. Vous dites que ce jeune homme, ce malade, cet aveugle... s'appelle Conscience?

— Oui monsieur le supérieur, dit Mariette, qui, aux premières paroles de l'officier, s'était relevée.

— N'est-ce pas un soldat d'artillerie qui a eu les yeux brûlés par l'explosion d'un caisson?

— Oui, monsieur le supérieur, c'est cela même.

— Et que vous est ce soldat ma belle enfant? est-ce votre frère?

— J'ai déjà raconté à madame, dit Mariette en baissant le front.

— Oui; mais je vous ai dit aussi, moi, que je n'avais pas entendu.

Mariette releva doucement ses yeux chastes et limpides, et, les fixant sur l'officier :

— Non, monsieur, dit-elle, je ne suis point sa sœur ; mais depuis notre enfance, nous demeurons l'un près de l'autre, presque sous le même toit. Une seule de nos deux mères, la mienne, nous a nourris du même lait ; ses parents sont les miens ; enfin, depuis que nous savons ce que c'est que le travail, la joie ou la douleur, douleur, joie et travail nous sont communs ; si bien que j'ai cru longtemps qu'il était mon frère.

— Et vous ne le croyez plus maintenant ?

— Depuis qu'il est malheureux, monsieur, j'ai compris que je n'étais point sa sœur.

L'officier se leva à son tour, quitta sa table, et s'avança vers Mariette.

La jeune fille tremblait bien fort ; mais la dame lui prit la main, ce qui la rassura un peu.

— Pauvre enfant ! dit la dame.

— Alors, vous l'aimez ? demanda l'officier.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria Mariette avec expansion, et de toute mon âme !

— Mais, cependant, à moins que vous ne soyez riche...

L'officier s'interrompit avant de finir sa phrase :

— Avez-vous quelque bien ?

— Monsieur, le grand-père de Conscience avait des terres qu'il labourait lui-même avec un âne et un bœuf ; mais il est tombé en paralysie, et il ne peut plus les labourer. En outre, il doit encore quelque chose sur ses terres ; peut-être, ce qu'il reste devoir, ne pourra-t-il pas le payer, car les Cosaques ont bivouaqué dans nos plaines, et leurs che-

vaux ont tout foulé aux pieds; de sorte que, j'en ai bien peur, le pauvre Conscience ne sera pas plus riche que moi.

— Eh bien, mais, ma chère enfant, s'il n'est pas plus riche que vous, vous ne seriez pas raisonnable de devenir la femme d'un pauvre aveugle.

— Plaît-il, monsieur? demanda Mariette, qui n'avait pas bien compris.

— Je dis qu'il faut vous consoler du malheur arrivé à Conscience, mon enfant, et en aimer un autre.

Mariette frissonna par tout son corps.

— Moi, monsieur! s'écria-t-elle, moi oublier Conscience, parce que, pauvre cher ami, il ne peut plus se conduire et ne sait plus marcher? moi cesser d'aimer mon frère, mon fiancé, parce qu'il est malheureux? Oh! monsieur, ne me dites plus de ces choses-là, car elles me traversent le cœur comme la lame d'un couteau, et me font froid par tout le corps!

Et la jeune fille, se renversant en arrière, sembla près de défaillir, comme si, en effet, elle eût été frappée au cœur.

La dame se leva vivement, et la soutint dans ses bras.

— Oh! mon ami... mon ami, murmura-t-elle, vous avez fait bien du mal à la pauvre enfant.

— Ce n'est point à mauvaise intention, dit l'officier, e je vais lui en donner la preuve.

Alors, se tournant vers Mariette :

— Ma belle fille, dit-il, tu serais donc contente si ton ami pouvait retourner avec toi dans son village?

Mariette releva la tête, interrogeant l'officier du regard, comme quelqu'un qui croirait avoir mal entendu.

— Pardon, monsieur, fit-elle.

— Je demande, mon enfant, si tu serais contente de retourner au village avec ton ami?

Mariette jeta un cri; une expression de joie, d'étonnement, de doute, expression impossible à décrire, passa sur son visage; ses grands yeux bleus, limpides comme l'azur du ciel, ouverts et interrogateurs, restèrent fixés sur l'officier, dont ils semblaient provoquer les paroles.

— Contente?... heureuse?... balbutia-t-elle. Oh! monsieur, une pareille question est tout près de m'ôter le sentiment. Je vous en prie, monsieur, ne me trompez pas... après tout ce que j'ai souffert ce serait me tuer! Est-ce qu'un pareil bonheur est probable? est-ce qu'il est possible? est-ce que je puis l'espérer?

Et elle tendit ses mains suppliantes vers l'officier.

— Il faut toujours espérer, mon enfant, dit l'officier. Seulement, si les gens qui vous ont donné l'espoir ne réussissent pas, il ne faut point leur en vouloir pour cela.

— Oh! dit Mariette, vous allez donc essayer?

L'officier fit en souriant un signe de tête.

— Je vais faire de mon mieux, dit-il.

— Oh! madame, dit Mariette, que pourrais-je donc bien faire pour prouver à monsieur votre mari toute ma reconnaissance?

— Embrassez-moi, mon enfant, dit la dame.

— Ah! ce sont vos genoux que je dois embrasser.

La dame la prit dans ses bras et approcha son front de ses lèvres.

Quant à l'officier, qui n'était autre que le chirurgien-major, il ceignit son épée, qui était sur une chaise, prit son chapeau, fit un signe de tête à sa femme, un sourire à Mariette, et sortit.

Mariette n'avait plus la force de remercier l'officier : quelques mots inintelligibles s'échappèrent de sa bouche et semblèrent suivre son protecteur à travers les degrés, qu'il descendait rapidement.

— Et maintenant, dit la dame, restée seule avec Mariette, maintenant que vous êtes un peu tranquillisée, occupons-nous des soins plus matériels de cette vie. Il est près de midi, et je suis sûre que vous n'avez encore rien pris?

— C'est vrai, madame, dit Mariette, excepté quelques gouttes de vin, ce matin, à la santé de Conscience.

— Oui, mais vous n'avez point mangé?

— Oh! est-ce que je pouvais manger, madame? C'était une chose impossible, j'avais le cœur trop serré!

— Eh bien, dit la dame, à présent que l'espoir vous a un peu desserré le cœur, il s'agit de déjeuner.

— Oh! mon Dieu, madame, dit Mariette confuse de tant de bonté.

— Qui sait, si Conscience vous est rendu...

— Eh bien, madame?

— Eh bien, vous partirez probablement de suite...

— Oh! sans perdre un instant.

— Alors, vous comprenez bien que, pour ce voyage, il vous faut reprendre des forces.

Elle sonna; la servante parut.

— Vous allez servir à déjeuner à mademoiselle, dit la

dame; surtout un bon bouillon, c'est ce dont elle a le plus besoin.

Ah! dit Mariette, il n'y a que Dieu, madame, qui puisse vous récompenser de tant de bontés.

— Et j'espère qu'il me récompensera, dit la dame, en vous donnant le bonheur.

Le cœur de Mariette débordait; elle ne savait plus dire sa reconnaissance; à peine pouvait-elle parler; elle serrait et baisait tour à tour les mains de sa bienfaitrice, et voilà tout.

Au bout de cinq minutes, la servante rentra et annonça que le déjeuner était servi.

La femme du chirurgien-major prit Mariette par dessous le bras et la conduisit à la salle à manger.

Mariette, un peu gênée d'abord, s'enhardit bientôt. Cette nature, saine et vigoureuse, sous son apparence de faiblesse, avait besoin d'être soutenue; d'ailleurs, sa bonne et charmante hôtesse était là, qui la servait et qui la pressait de manger.

A la fin du déjeuner, on entendit dans l'escalier un bruit pareil à celui que feraient plusieurs personnes montant cet escalier.

Parmi ces différentes personnes, Mariette, qui, dans son inquiétude, prêtait l'oreille à tout bruit, crut remarquer qu'il y en avait une dont le pas trébuchait aux degrés.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle.

Et elle se retourna vers la porte, saisie d'un grand tremblement.

La porte s'ouvrit, et Conscience, poussé par le chirur-

gien-major, parut au seuil, le sac sur le dos, et tenant un bâton à la main.

— Mariette! Mariette! dit-il, tu es ici, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai mon congé, Mariette! j'ai ma feuille de route! je ne suis plus soldat, et il m'est permis de retourner à Haramont avec toi.

— Est-ce vrai, est-ce vrai, monsieur? dit Mariette, qui n'osait encore croire aux paroles de son ami.

— Mais puisque je te le dis! s'écria Conscience, puisque c'est le bon chirurgien-major qui a fait tout cela.

Et il entra dans la chambre, les mains étendues en avant pour chercher Mariette.

Mais celle-ci n'eut pas la force ou plutôt l'ingratitude de marcher au devant de lui : elle se retourna vers la femme du chirurgien-major, et, tombant à ses genoux :

— O madame! ô ma bienfaitrice! s'écria-t-elle, si vous n'êtes pas sauvée, si le ciel ne vous est pas ouvert, qui donc sera bienheureux?

Et, sans force, l'entourant de ses deux bras, autant pour ne pas tomber elle-même la face contre terre que pour l'adorer et lui rendre grâces :

— Merci, merci, dit-elle; mon cœur se brise... je meurs de joie... merci!...

X

LE PÈLERINAGE.

Mariette avait dit vrai : le Seigneur venait de laisser tomber sur elle dans toute son étendue le fardeau de joie qu'elle pouvait porter ; ses bras se desserrèrent, ses yeux s'éteignirent ; elle poussa un soupir et s'évanouit.

Mais les évanouissements causés par un excès de bonheur ne sont ni longs ni dangereux. Mariette revint bientôt à elle et se retrouva dans les mains de Conscience.

Il y eut dans cette réunion des deux amants, qui s'étaient crus séparés, un moment de joie suprême à laquelle participèrent les spectateurs de cette joie, qui, au reste, avaient pris une part si active à cette réunion.

Une fois revenue à elle, une fois le digne chirurgien-major et sa femme remerciés du fond du cœur, Mariette n'avait plus qu'un désir, celui de s'éloigner le plus promptement possible du lieu où elle avait tant souffert.

Ce désir était si naturel, qu'il n'eut pas besoin d'être exprimé pour être compris. Le chirurgien-major fit au pauvre malade la recommandation de se bassiner les yeux avec des émollients, tant qu'il aurait des émollients à sa portée, et avec de l'eau froide, quand il n'aurait pas autre chose.

Il était important surtout que les yeux restassent tou-

jours couverts, sinon d'un bandeau qui interceptât complétement le jour, du moins d'un voile vert.

Quant au reste du traitement à suivre, partout où il y aurait un médecin, ce médecin l'ordonnerait.

Le chirurgien-major voulait absolument que Mariette et Conscience prissent la voiture de Paris, qui les eût, en passant, déposés à Villers-Cotterets; mais, sans doute, tous deux étaient préoccupés, car tous deux refusèrent résolûment, disant qu'ils aimaient mieux revenir à pied et seuls, que d'être séparés encore, sinon par l'éloignement, du moins par la présence d'étrangers.

Le chirurgien-major et sa femme voulurent accompagner Mariette et Conscience jusqu'à la porte de la rue, où les attendait Bastien.

La joie de Bastien fut vive lorsque la vue du chirurgien-major et de sa femme lui eut appris tout ce qui s'était passé. Mariette, de son côté, n'était pas sans inquiétude sur cette querelle que Bastien avait prise à cause d'elle, et qui devait se vider à cinq heures.

Mais Bastien la rassura; il avait préparé un coup de tête infaillible, avec lequel il devait couper la figure du cuirassier.

Mariette ne put voir cette conviction de Bastien sans la partager; elle prit donc congé du brave hussard le cœur assez tranquille.

Bastien avait bonne envie d'accompagner ses deux amis jusqu'en dehors la ville; mais, comme il supposait qu'ils allaient sortir par la porte de Soissons, et que lui avait affaire à la porte de Saint-Quentin, c'est-à-dire du côté tout à fait opposé, il n'insista pas trop pour les reconduire.

Bastien les embrassa donc, et prit congé d'eux en leur promettant d'aller les rejoindre aussitôt que possible à Haramont.

Mariette se mit en route, conduisant Conscience; mais au détour de la première rue elle s'arrêta.

— Conscience, dit-elle au jeune homme, n'avais-tu pas, pour vouloir revenir à pied au village, une autre raison que celle que tu as donnée à monsieur le major?

— Et toi, Mariette? dit Conscience, qui comprenait que son cœur et celui de son amie venaient de se rencontrer.

— Moi, mon ami, dit Mariette, j'ai pensé que j'avais fait un vœu...

— A Notre-Dame de Liesse, n'est-ce pas?

— Justement. Et comme dans ton avant-dernière lettre, cher Conscience, dans ta lettre datée de Châlons, tu annonçais un désir d'accord avec ce vœu, j'ai voulu te demander si tu consentais à ce que nous l'accomplissions ensemble.

— C'est étrange, dit Conscience, j'allais te le demander.

— Eh bien, mon ami, dit Mariette, tu le vois, nos cœurs sont d'accord, comme ils l'ont toujours été et comme ils le seront toujours... Partons pour Notre-Dame de Liesse.

Restait seulement à s'informer où était Notre-Dame de Liesse, et quel était le chemin qu'il fallait prendre.

Le premier passant venu fit l'affaire, et Conscience et Mariette, suffisamment renseignés, se mirent en chemin pour gagner la chapelle miraculeuse.

Seulement, il fallait traverser à peu près toute la ville.

C'était un spectacle singulier pour les habitants, attirés sur le seuil de leur porte par leur passage, que la vue de

cette belle et jeune fille de la campagne, avec son costume des dimanches, conduisant le pauvre soldat aveugle à travers les rues ; d'ailleurs, Laon n'est point une grande capitale, et l'histoire du dévouement de Mariette avait déjà transpiré. Chacun était donc ému, passant ou spectateur stationnaire, à l'aspect de Conscience marchant côte à côte avec la jeune fille, son porte manteau militaire roulé sur le dos, son voile vert étendu sur les yeux, et plus encore à la vue de l'orgueil et de la joie qui brillaient sur le visage triomphant de Mariette, et répandaient sur la physionomie et la démarche de cette jeune fille quelque chose d'éminemment noble et admirablement beau.

Il n'y avait pas jusqu'au chien lui-même, le modeste Bernard, qui n'eût sa part du triomphe de ses maîtres.

Et, pour son compte, Mariette était si fière de ce triomphe, qu'elle passait la tête haute et le visage rayonnant, pressant le pas, mais sans baisser les yeux sous les regards, curieux jusqu'à l'indiscrétion, qui la suivaient sur son passage.

C'est que, d'un autre côté, Mariette avait grande hâte de quitter la ville. La victoire remportée par elle avait été si chaudement disputée, qu'elle en était encore surprise, presque émerveillée. Il résultait de ce sentiment de doute qu'elle y croyait à peine, qu'elle tremblait à chaque instant d'être victime de quelque retour du sort, et que des frissons mortels couraient par toutes ses veines à l'idée qu'une circonstance inattendue pouvait, par un caprice du hasard ou des hommes, lui enlever ce pauvre ami qu'elle venait de reconquérir, à force de persistance, de larmes et d'amour.

Enfin, elle atteignit la porte de la ville, dépassa le faubourg, vit devant elle la longue file d'arbres bordant la route, la vaste campagne, l'horizon lointain, et respira enfin librement, et, pour la première fois, à pleine poitrine.

Alors seulement un cri de joie, franc et sincère, sortit de sa poitrine; car seulement alors elle se crut réellement sauvée.

— Ah! dit-elle, les yeux au ciel et en faisant le signe de la croix, ah! viens, viens, Conscience! nous sommes libres maintenant... il n'y a plus rien entre nous et le regard du Seigneur!

Conscience n'avait pas besoin d'être stimulé. Tant qu'il avait été dans la ville, il avait, sinon vu, du moins deviné autour de lui tout ce monde d'importuns et de curieux. Une fois dans la campagne, lui aussi, à son tour, se sentait libre, satisfait, heureux, aussi heureux que peut l'être une pauvre créature aveugle qui presse sur son cœur la femme bien-aimée de ce cœur, mais qui est condamnée à ne plus la voir désormais qu'avec les yeux du souvenir.

Mais ce que voyait Conscience, presque aussi distinctement peut-être qu'avec la vue réelle, c'étaient les plaines verdissantes et fleuries; c'étaient les beaux bois touffus et pleins de chants d'oiseaux; c'était ce beau ciel de mai tout azuré, avec un rare nuage blanc voyageant si lentement dans les plaines de l'air, qu'il semblait une tache de lait au bleu firmament.

Cependant, si bien et si vite que marchassent les pèlerins, ils ne purent faire que cinq lieues ce jour-là, étant sortis de Laon à plus de trois heures de l'après-midi. Ils

couchèrent donc à Gizy, dans l'auberge habituelle des pèlerins.

Là, Mariette commença d'entrer dans son rôle presque maternel. Elle veilla à ce que rien ne manquât à Conscience; elle bassina elle-même, avec de l'eau puisée à la source, ses yeux ternis et sans transparence; car la pellicule externe de la cornée, atteinte par l'action de la flamme, était en train de s'exfolier. Puis, après un repas qui, si modeste qu'il fût, surpassait encore de beaucoup en luxe et en délicatesse celui que le pauvre garçon faisait, depuis deux mois, à l'hôpital, elle le conduisit dans la chambre qui lui était réservée et se retira toute joyeuse dans la sienne.

Et cependant, c'était le quitter! Mais la conviction était dans son cœur que cette absence était momentanée, que rien au monde ne les séparait plus l'un de l'autre, et que le lendemain, au point du jour, elle le retrouverait là où elle le quittait le soir.

Le lendemain, en effet, comme le soleil levant pénétrait à travers les vitres étroites de l'auberge, brillant et chaud déjà, quoique encore enveloppé de vapeurs matinales; comme les oiseaux joyeux chantaient, sautillant aux branches des arbres du jardin et faisant la toilette de leurs plumes, Mariette frappa doucement à la porte de Conscience, qu'elle trouva tout habillé et prêt à partir.

Une douzaine de pèlerins avaient passé la nuit dans la même auberge que Mariette et Conscience, et, disposés à se mettre en route, stationnaient dans la cour de l'auberge.

Il y avait des malheureux qui faisaient le voyage pour

eux-mêmes et dans l'espérance de guérir, par l'intercession divine, de maladies incurables dont les médecins avaient abandonné la guérison. Il y en avait d'autres qui étaient partis par simple dévouement, mandataires religieux de quelque pauvre infirme que son infirmité même condamnait à l'inaction. Chacun de ces pèlerins, qu'il opérât pour lui ou pour un autre, par égoïsme ou par dévouement, semblait avoir pour premier besoin celui de raconter sa douleur ou de confier son mal à son voisin, et, comme en ce triste monde le doute est au fond de toute chose, d'appuyer sa foi chancelante à une foi plus robuste que la sienne.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Conscience et Mariette furent donc au courant de toutes les tristesses et de toutes les espérances dont ils étaient entourés. Il leur fallut alors à leur tour, sous peine de paraître manquer à cette confiance mutuelle des malheureux dans les malheureux, raconter leur propre histoire. On sut ainsi, non-seulement que Conscience était aveugle, mais encore à quelles circonstances il devait sa cécité.

Ce récit de Mariette, car c'était Mariette qui parlait, tandis que Conscience, heureux de se sentir caresser par le doux son de la voix de la jeune fille, souriait et écoutait, ce récit de Mariette éveilla toutes les sympathies, qui se traduisirent aussitôt par des espérances et des consolations.

Chacun avait son histoire d'aveugle à raconter. Tous avaient connu des aveugles guéris par la miraculeuse intercession de Notre-Dame de Liesse. Quelques-uns de ces privilégiés de la bonne Vierge étaient même des aveugles de naissance : les chances, on le comprend, étaient donc

bien autrement favorables encore à un aveugle par accident.

D'ailleurs, ce qui faisait toutes ces chances bien plus réelles, ce qui les changeait en certitude, c'était la foi ardente des deux beaux enfants, accomplissant le pèlerinage pieux.

Cependant on avançait toujours. Tout à coup, en arrivant au sommet d'une montée, on aperçut le village de Notre-dame de Liesse, adossé à son petit bois, et, au milieu des maisons, le clocher de l'église miraculeuse.

Aussitôt chacun tomba à genoux, et l'un des pèlerins entonna une espèce de cantique, que chacun suivit, soit de l'intention, soit de la voix.

Puis le cantique achevé, on fit le signe de la croix, on se releva, et la petite troupe, oubliant, à la vue de l'oasis sainte, la fatigue, non pas du jour où l'on venait d'entrer, mais des jours précédents, doubla le pas pour arriver au but du voyage.

Ce fut avec une émotion profonde que les deux enfants entrèrent dans l'église, toute parfumée de l'encens, toute resplissante de la lumière des cierges. A toutes les murailles étaient suspendus les *ex voto* des pèlerins reconnaissants, et un grand cercle de fidèles, à genoux et priant, entouraient l'autel principal, où dans une espèce de niche, se tient debout, avec son fils entre ses bras, la Madone sainte, la Notre-Dame vénérée.

Mariette et Conscience tombèrent à genoux le plus près qu'ils purent de l'autel, et le premier sentiment fut de se plonger, chacun de son côté, dans une prière silencieuse et profonde, qui, les séparant en apparence, les réunissait

en réalité, attendu que chacun d'eux, priant l'un pour l'autre, semblait animé d'une seconde âme, plus dévouée, plus exaltée, plus vibrante que la première.

Sans doute, le Sauveur, du haut du ciel, vit ces deux jeunes cœurs qui s'épanchaient aux pieds de sa Mère, et, avec un regard céleste, sourit à cet épanchement.

Lorsque les deux prières furent achevées, et elles finirent presque en même temps, les mains des deux enfants se retrouvèrent et se pressèrent de nouveau; car l'un et l'autre étaient bien persuadés, tant leur amour était chaste, que cet amour était une continuation de leur prière.

— Et maintenant, dit Conscience avec un léger serrement de main et un doux sourire, car il avait peur que ses paroles n'attristassent son amie, maintenant, Mariette, que je dois m'habituer à voir par tes yeux, dis-moi comment est la Notre-Dame aux pieds de laquelle nous sommes agenouillés, afin que je puisse la voir briller et resplendir, comme une étoile, dans la nuit qui est faite autour de moi.

— Oh! répondit Mariette tout bas et avec une crainte respectueuse, elle est bien belle va! et c'est à peine si j'ose la regarder, tant elle brille!... D'abord, elle est au-dessus d'un autel tout couvert de fines dentelles, dans une belle niche de marbre; elle a une couronne de diamants, un gros collier de perles et une robe toute d'or, avec des lis d'argent et des roses qui semblent naturelles, tant elles sont fraîches; Notre-Seigneur est dans son bras, tout chargé de bracelets d'or; il est vêtu d'une robe pareille à la sienne, et nous sourit en nous tendant les bras. Tout cela est éclairé par une si grande quantité de cierges, que je ne veux pas même essayer de les compter...

Oh! si tu pouvais voir... si tu pouvais voir, mon pauvre Conscience!

Conscience ferma un instant les yeux, croisa les mains sur sa poitrine, et, faisant une espèce de faisceau lumineux de tout ce que venait de dire Mariette :

— Merci! fit-il en souriant, je la vois avec les yeux de l'âme...

— Sainte Notre-Dame de Liesse, murmura Mariette, faites que mon bien-aimé Conscience, qui est agenouillé devant vous, et pour lequel je donnerais ma vie, après vous avoir vue avec les yeux de l'âme, comme il dit, puisse vous revoir un jour avec les yeux du corps!

Et, comme frappée d'une inspiration subite, elle se leva, s'avança vers l'un des deux bénitiers scellés à chaque côté de l'autel, y trempa le coin de son mouchoir, et revint imbiber de l'eau sainte les paupières arides de Conscience.

— Oh! mon Dieu, Mariette! s'écria celui-ci, qui devinait ce que venait de faire la jeune fille, n'est-ce point un sacrilége que tu commets là?

— Ami, répondit Mariette, le sacrilége est dans l'intention, et Dieu, qui voit mon intention, la jugera.

— Oh! Mariette! Mariette! murmura Conscience, je crois que tu as raison, car il me semble que cette eau est plus fraîche que l'eau de la plus pure source... Oh! Mariette! je crois qu'elle me fera du bien!

Mariette leva les mains et les yeux au ciel avec une indéfinissable expression de foi, de bonheur et d'amour :

— Ainsi soit-il! murmura-t-elle.

XI

LE RÊVE DE CONSCIENCE.

Il était deux heures de l'après-midi. Quoique l'on fût dans les premiers jours de mai, il faisait une de ces chaleurs de printemps qui, parfois, dépassent en intensité celle des jours les plus chauds de l'année. Une vapeur ardente qui s'était, le matin, élevée de la terre sous la forme d'un léger brouillard, semblait y redescendre en nuages de flammes. Aucun vent n'agitait les branches des arbres; les oiseaux se taisaient dans les buissons; seuls, les lézards, ces joyeux adorateurs du feu pour lesquels le soleil ne répand jamais assez de rayons, glissaient au milieu des herbes par mouvements rapides et saccadés, tandis que les mouches à miel, laborieuses ménagères, bourdonnaient en sillonnant l'air, portant à leurs ruches civilisées ou à leurs troncs d'arbres sauvages la récolte de miel et de cire que l'homme a trouvé moyen de leur faire faire à son profit.

A part ces deux bruits, qui d'ailleurs étaient plutôt des frissonnements que des bruits, toutes les voix de la nature gardaient le silence. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait pas une seule âme vivante : la création tout entière, deshabituée depuis longtemps de la chaleur, semblait assoupie.

A cent pas de l'étang de Salmoucy, sur la lisière du pe-

tit bois qui porte le même nom, Conscience dormait, la tête appuyée sur son porte manteau; les branches rapprochées de deux chênes lui faisaient, au-dessus de la tête, une voûte de feuillage, tandis qu'à genoux, près de lui, Mariette le regardait avec une compassion pleine d'amour, en écartant, à l'aide d'une branche de bruyère aux fleurs roses, les mouches qui tendaient incessamment, dans leur importune ténacité, à se reposer sur son visage.

Et tout autour de lui, non pas à la brise de l'air, car, nous l'avons dit, toute brise était morte, mais au vent que faisait Mariette en agitant sa branche fleurie, la gentiane azurée inclinait ses calices, et la campanelle frissonnait en secouant ses mille clochettes.

C'était le lendemain du jour où les deux enfants avaient fait leur station et leur prière dans l'église de Notre-Dame de Liesse.

Après cette station et cette prière, ils étaient rentrés à l'auberge des pèlerins, pauvre auberge habituée à recevoir de pauvres hôtes, car, en général, ce ne sont point les riches de ce monde qui ont assez de foi pour voter des pèlerinages, et assez de courage pour les accomplir à pied.

Ils y étaient rentrés, les pieux enfants, portant ces beaux bouquets d'or et d'argent que les pèlerins achètent à la porte de l'église, et dont, au retour, ils ornent leurs cheminées et le chevet de leur lit, pour prouver plus tard à leurs descendants qu'ils ont accompli le saint pèlerinage.

Le lendemain, ils étaient partis après avoir entendu la messe; ce qui fait qu'ils n'avaient pu se mettre en route que sur les neuf heures du matin.

Puis comme ils avaient abandonné la grande route sur la promesse qui leur avait été faite qu'ils gagneraient deux lieues, et suivraient un charmant sentier plein de fraîcheur en prenant la traverse, ils étaient arrivés vers midi à la lisière du bois de Salmoucy, où ils s'étaient assis pour se reposer, et où, après un instant de repos, Conscience, encore faible du régime de l'infirmerie, encore fatigué des émotions de la veille et de la surveille, s'était tout doucement laissé aller de la causerie au sommeil.

Il y avait donc déjà deux heures que Conscience dormait ainsi, et Mariette, qui ne voulait pas cependant le réveiller, commençait, en mesurant le reste de l'étape à faire pour aller coucher à Presles, village que, d'après les renseignements pris, ils s'étaient donné comme le terme de la course du jour, Mariette, disons-nous, commençait à s'inquiéter de la prolongation de ce sommeil.

Puis, autre chose l'inquiétait encore, l'attentive jeune fille : c'est que le soleil, en tournant, (pour Mariette, c'était le soleil qui tournait et non la terre), c'est que le soleil, en tournant, allait atteindre de ses brûlants rayons les yeux du soldat endormi.

Alors, déposant sa branche de bruyère [illegible] de Conscience, Mariette entra dans le bois, coupa deux branches de bouleau, revint, les planta en terre entre Conscience et le soleil, et, y suspendant son tablier, elle en fit une sorte de tente, dont l'ombre s'étendit sur le front du dormeur.

Puis, elle reprit sa branche de bruyère et [illegible]genouilla

de nouveau près de son ami, se plaçant de manière à être abritée en même temps que lui sous le même parasol.

Là, pendant plus d'une demi-heure encore, elle épia le sommeil de Conscience, écoutant sa respiration, comptant, pour ainsi dire, les battements de son cœur.

De temps en temps, Bernard, couché aux pieds du jeune homme, rouvrait les yeux, levait la tête, regardait son maître, et, voyant qu'il dormait toujours, allongeait le cou sur l'herbe et se rendormait de son côté.

Cependant Mariette, dont le regard ne quittait pas le visage de Conscience, crut s'apercevoir, à quelques contractions nerveuses des muscles de ses joues et à la précipitation de plus en plus grande de sa respiration, que quelque songe douloureux l'agitait. Elle allait, en conséquence, le réveiller, lorsque tout à coup il rouvrit ses yeux sans regards, jeta vivement ses mains en avant et s'écria :

— Mariette! où es-tu, Mariette?

La jeune fille saisit ses deux mains.

— Ah! fit Conscience avec un soupir.

Et il laissa retomber sa tête inerte sur son porte manteau.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! demanda Mariette, qu'as-tu donc, mon ami?

Et elle passa une de ses mains sous son cou pour le soulever.

— Rien, rien, murmura Conscience.

— Mais tu trembles de tout ton corps... tu pâlis... tu vas te trouver mal!

— J'ai rêvé une chose terrible, dit-il, j'ai rêvé que, pen-

dant mon sommeil, tu t'étais éloignée de moi et qu'à mon réveil, chose étrange! je voyais dans mon rêve, et qu'à mon réveil, je te cherchais vainement.

Puis, laissant tomber sa tête dans ses deux mains :

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il, je ne sais si jamais j'ai tant souffert!

— Pauvre fou! dit Mariette, qui se laisse aller à de pareilles pensées, qui me soupçonne de pouvoir l'abandonner, même en rêve... pauvre fou, ou plutôt méchant et ingrat!

Et, d'une voix douce et enjouée :

— Dieu te punira, Conscience, dit-elle, si tu as encore de pareilles pensées.

— Mariette, dit Conscience, les rêves viennent de Dieu, et quand ils ne sont pas un présage, ils sont quelquefois un avis.

— Un avis... Que veux-tu dire, Conscience?

— Rien, bonne et chère Mariette, répondit tristement le jeune homme; je me parle à moi-même, comme cela m'arrive souvent. Aide-moi à me relever, Mariette; il doit être tard. Je ne sais, en vérité, comment je me suis laissé aller à ce lourd sommeil.

Puis, avec un soupir :

— Il faut, ajouta-t-il, que ce soit par la permission de Dieu.

Mariette le regarda étonnée.

— Mais, mon Dieu! Conscience, demanda-t-elle avec inquiétude, que murmures-tu donc là? Faut-il donc que ce soit un rêve qui te jette dans un tel accablement?... Tu as rêvé que je te quittais, Conscience? Eh bien! tu

sais qu'il faut toujours prendre l'envers des rêves pour arriver à la réalité. Tu as rêvé que je te quittais ? Eh bien ! c'est la preuve que je suis liée à toi pour la vie.

Conscience chercha les mains de Mariette.

Il les eut bientôt trouvées, car la jeune fille les mit dans les siennes.

Alors, les serrant avec force, il fixa sur la jeune fille son œil terne, comme s'il eût voulu lui dire le douloureux secret qui oppressait son cœur. Mais tout à coup ses muscles se détendirent, il secoua la tête, et d'une voix brisée :

— Mariette, dit-il, donne-moi mon porte manteau, et remettons-nous en route.

— Remettons-nous en route, soit, dit Mariette ; mais quant au porte manteau, c'est moi qui m'en chargerai.

— Mariette, toi, une femme ? impossible !

— Assez, Conscience, tu sais bien que je suis forte ; d'ailleurs, quand je serai fatiguée, je le bouclerai sur le dos de Bernard ; il est bien de taille à le porter lui, j'espère, ajouta-t-elle en riant, dans l'espoir que son rire dériderait le visage de Conscience.

Mais, tout au contraire, en voyant ce que la jeune fille faisait pour le distraire et le consoler, le visage de l'aveugle se couvrit d'une nouvelle teinte de tristesse.

— Eh bien, dit-il, soit ! Conduis-moi au milieu du chemin, Mariette, donne-moi mon bâton, et marchons.

Mariette le conduisit en effet, au milieu de la route, lui mit son bâton dans la main, et lui donna le bras.

— Écoute, Conscience, dit Mariette, maintenant si je marche trop vite, arrête-moi ; c'est à moi de régler mon

pas sur le tien; et, cependant, Conscience, je te l'avoue, continua-t-elle en voyant que le jeune homme laissait tristement tomber sa tête sur sa poitrine, je voudrais, non pas que nous eussions des pieds, mais des ailes comme ces hirondelles, qui peuvent voler si vite et qui, dit-on, viennent de si loin... Oh! comme nous irions d'un seul trait jusqu'à la maison!

Conscience poussa un soupir.

— Mais, sois tranquille, continua Mariette avec un enjouement qu'elle n'affectait que dans l'espoir qu'il passerait au cœur de Conscience; à défaut d'ailes, nous avons notre volonté et notre courage; avec bonne volonté et bon courage nous serons arrivés demain au soir ou après-demain dans la matinée, au plus tard. Oh! pense à ce retour, Conscience, pense à la joie de ta mère, à la joie de la mienne, à la satisfaction du père Cadet, aux cris de petit Pierre... Oh! comme ma mère Madeleine t'embrassera avec bonheur, comprends-tu, Conscience? elle qui te croit dans un pauvre hôpital, sur un méchant grabat, entre quatre murs sombres, et qui ne se doute pas que tu viens de dormir sous le grand dais bleu du ciel, couché sur la bruyère et le serpolet, en toute liberté, comme cette alouette, qui s'élève en chantant... Entends-tu, entends-tu l'alouette, Conscience?... Oh! si tu savais comme elle est haut, comme elle monte au ciel, c'est à peine si je la vois.

— Oui, je l'entends, dit Conscience; mais, hélas! comme tu dis, Mariette, je ne la vois pas... je ne la verrai plus, Mariette... Mariette, je suis aveugle!

— Eh bien, mon ami, est-ce que je ne vois pas pour toi? est-ce que je ne suis pas là pour te conduire, pour te

guider, pour te dire la forme et la couleur des choses? N'as tu pas vu hier la bonne Vierge, quand je te l'ai montrée? Eh bien, Conscience, je serai toujours ainsi là, devant toi, près de toi ou derrière toi... N'est-ce donc pas bien doux un malheur qui nous dit sans cesse : « Conscience ne peut plus être séparé de Mariette; Mariette ne peut plus être séparée de Conscience. »

— Oui, je sais, Mariette, dit Conscience; oui, il y a une suprême douceur dans cette idée; oui, je vois par tes yeux, mieux que je ne vois par mes propres mains; oui, quand tu me parles, ta voix me fait trembler d'émotion; oui, quand je t'écoute, je vois... Tiens, dans ce moment où tu marches devant moi et où je te suis, il me semble qu'une lueur céleste pénètre dans mes yeux éteints; j'éprouve ce qu'éprouverait un homme qui, les yeux fermés, suivrait un ange de lumière. Il y a des instants, Mariette, où je crois que Dieu me rend la vue, pour te montrer à moi, dans ce monde, telle qu'il te montrera à moi dans l'autre, quand tu auras reçu de ses mains la récompense éternelle que tu as si bien méritée... Mais...

Conscience poussa un soupir et secoua la tête avec découragement.

— Mais quoi?... demanda Mariette en s'arrêtant.

L'aveugle devina que Mariette s'arrêtait : il étendit le bras gauche et le passa sous le bras droit de Mariette.

— Mais, reprit-il, ma chère, ma bien-aimée Mariette, mon rêve de tout à l'heure m'a donné à penser.

— Que dis-tu donc là, Conscience?

— Je dis, Mariette, que Dieu, qui a fait de toi quelque chose de tendre et de resplendissant à la fois, a mis tout

naturellement le dévouement au nombre de toutes tes vertus; ce dévouement, Mariette, tu me l'offres, oh! de tout ton cœur, de toute ton âme, je le sais; mais, de même que tu dois me l'offrir, Mariette, moi, je ne dois pas l'accepter.

— Oh! mon Dieu, Conscience, s'écria Mariette, tu ne m'aimes donc plus? Jésus! qu'ai-je fait pour cela?

Et la jeune fille joignit les mains, les yeux fixés sur Conscience, et prête à éclater en sanglots.

— Tu n'as rien fait, Mariette, et, tout au contraire de ne plus t'aimer, je t'adore; mais mon adoration, à moi pauvre aveugle, ne saurait payer ton dévouement.

— Payer! s'écria Mariette; que parles-tu de payer?

Conscience sourit tristement.

— Laisse-moi dire, Mariette, continua-t-il, et parlons avec calme... Tu es jeune, tu es belle, Mariette; tu as le cœur fort, l'âme grande; tu es habituée au travail, et, au lieu que l'inaction soit pour toi un repos, elle est une fatigue. Eh bien, je ne puis, moi, comprends bien cela, je ne puis, moi pauvre aveugle, te prendre ta jeunesse, te prendre ta beauté, te prendre ta vie, et tout cela parce que tu m'aimes, parce que tu as pitié de moi!... Que deviendras-tu quand le temps t'aura faite vieille et que je t'aurai faite pauvre? que deviendras-tu quand nos parents dormiront sous l'herbe du cimetière? Tu seras dans l'abandon, dans la misère, dans la tristesse, et pourquoi? parce que tu te seras obstinée à m'aimer!

— Oh! mon Dieu Seigneur, s'écria Mariette, vous l'entendez! voilà comme il me récompense, le méchant!

— Sois tranquille, Mariette. Oh! de ce que tu as voulu faire, je t'aurai, dans ce monde et dans l'autre, la même

reconnaissance que si tu l'avais fait; car tu t'offrais, pauvre enfant, et c'est moi qui te refuse... Si le bon Dieu permettait, vois-tu, non pas que mes pauvres yeux me fussent rendus, ce serait trop demander à sa bonté, mais que je visse assez pour travailler un peu, pour conduire l'âne et le bœuf du père Cadet dans un sillon, ou pour aller chercher du bois dans la forêt; si je pouvais, en travaillant le double de ce que travaille un autre homme, gagner la moitié de ce qu'il gagne; si j'étais sûr seulement de te donner ce pain quotidien que nous demandons à Dieu... oh! je tomberais ici, à l'instant même, sans faire un pas de plus, à genoux devant toi, pour te dire : « Merci, merci, Mariette, d'être si belle, d'être si bonne, d'être si miséricordieuse, et, avec tout cela, de vouloir bien être à moi! » Mais, hélas! continua Conscience en secouant la tête, non, non, non... cela ne se peut pas!

— Au nom du ciel, Conscience, s'écria Mariette, tais-toi, tais-toi donc! Ne vois-tu pas que tu me brises le cœur, que je pleure à chaudes larmes, que je me tords les bras de désespoir?

— Je ne vois plus rien, dit Consciene, rien que la nuit...

Et il ajouta si bas, qu'il fallut que Mariette lui prêtât toute son attention pour l'entendre :

— Rien que la mort!

— La mort! s'écria Mariette pâlissant, tu penses à mourir? et c'est pour cela que tu veux m'écarter de toi?... Tu as raison, car tu sais bien que, si je reste à tes côtés, je ne te laisserai pas mourir... Voyons, Conscience, ce n'est pas tout cela : tu me rends tellement triste, que je ne puis plus marcher... Non, je ne continuerai pas mon chemin;

non, je ne ferai pas un pas de plus vers le village, si nous ne nous expliquons pas ici. Viens, viens, Conscience, asseyons-nous encore sur le bord du chemin, car les jambes me manquent, et je ne puis plus me tenir debout.

Et elle conduisit l'aveugle, qui se laissa faire, jusqu'au talus du sentier, où il s'assit.

— Maintenant, dit-elle, voyons, explique-toi, mon ami, et dis une bonne fois tout ce que tu as dans le cœur.

— Ce que j'ai dans le cœur, le voici, Mariette : c'est qu'il faut me promettre que tu ne négligeras plus ta belle jeunesse pour moi; que tu ne me sacrifieras plus ton existence; que tu ne seras pour moi, à l'avenir, qu'une sœur! Mariette, Mariette, tu as dix-neuf ans... Crois-moi, il y a encore de belles fêtes à Longpré, à Taille-Fontaine et à Vivières, et de beaux garçons pour t'y mener.

— Ah! voilà donc où tu en voulais venir, méchant! répondit en sanglotant Mariette; voilà donc comme tu me remercies pour ma bonté! non, je me trompe, pour mon amour!... Mais tu ne sens donc pas que tu me martyrises, que tu me tortures plus que ne ferait le bourreau? « Il y a de belles fêtes... il y a de beaux garçons... » Il a dit cela, mon Dieu, mon Dieu! il a dit qu'il y avait encore pour moi, pour sa pauvre Mariette, de belles fêtes et de beaux garçons!... Comment ai-je mérité cela? Mon Dieu, répondez-moi, car vous seul le savez.

Et, cette fois, si Conscience ne put voir ses larmes, il put au moins entendre ses sanglots.

— Oh! Mariette, Mariette! s'écria-t-il en lui saisissant la main, comprends donc ma pensée, lis donc dans mon cœur... Si j'avais dix yeux, et qu'il fallût me les laisser

brûler les uns après les autres, je le ferais pour toi; je le ferais pour avoir le droit de t'aimer, et surtout pour avoir le droit de t'empêcher d'en aimer un autre... Mais je suis aveugle... aveugle par accident, pour toute ma vie!... Vois-tu, Mariette, être aveugle, c'est une souffrance que ne peut comprendre aucune créature humaine ayant ses deux yeux... Aussi, Dieu me punirait, vois-tu, si je t'associais à un pareil malheur.

— Et alors, dit Mariette, un peu consolée par cette douleur que venait d'exprimer Conscience, alors, si je suivais le conseil que tu me donnes, si j'allais aux belles fêtes avec les beaux garçons, tu oublierais Mariette comme Mariette t'oublierait?

— T'oublier! s'écria Conscience, toi qui es la seule chose humaine demeurée visible pour moi?... comment pourrais-je t'oublier, moi dont la vie doit se passer désormais à penser et à rêver? Mais à quoi rêverais-je, à quoi penserais-je, si ce n'est à toi?

— Ainsi, quand même je cesserais de t'aimer, demanda Mariette, tu m'aimerais toujours, toi?

— Oh! Mariette... moi?... moi?... jusqu'à la mort!

— Eh bien, alors, tout est dit!... Puisque je t'aime, et que tu m'aimes, il n'y a plus de question... Conscience, aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, aussi vrai que ce Dieu a fait le soleil qui nous éclaire, Conscience, avant la Saint-Martin de l'année prochaine, je serai ta femme!... Et, si tu ne veux pas de moi, si tu me refuses, eh bien, je te le dis, Conscience, je me ferai sœur grise à l'hôpital de Villers-Cotterets, et je soignerai de pauvres aveugles qui ne

me seront rien, puisque l'aveugle qui est tout pour moi aura refusé mes soins !

— Oh ! s'écria Conscience, tu te marierais avec moi, avec moi, Mariette ?

— Oui, je me marierai avec l'homme qui se serait fait brûler dix yeux, s'il les avait eus, pour avoir le droit de m'aimer, et surtout d'empêcher qu'un autre m'aimât.

— Mariette, c'est beau, c'est grand, c'est sublime ce que tu fais là ! Mais...

— Allons, tais-toi, dit Mariette en posant sa main sur la bouche de Conscience. Tout à l'heure je t'ai écouté jusqu'au bout, n'est-ce pas, sans te contrarier, sans t'interrompre, quoique chacune de tes paroles me fît saigner le cœur ? Eh bien, moi je veux parler à mon tour, sans que tu m'interrompes.

— Parle, Mariette, parle ; c'est si bon de t'entendre... Va...

— Eh bien, si Mariette était devenue aveugle, l'aurais-tu abandonnée, toi ? Aurais-tu repoussé la pauvre fille, marchant au hasard, les bras tendus vers toi ? Dis, aurais-tu fait cela ? Et si, dans sa misère, elle s'était obstinée à t'aimer, lui aurais-tu broyé le cœur en allant, avec une belle fille, danser et te réjouir à quelque belle fête ? Voyons, voyons, Conscience, il faut me répondre... Réponds-moi donc !

— Oh ! Mariette, je n'ose...

— Je crois bien que tu n'oses. Eh bien, moi, je vais répondre pour toi : Si tu avais fait cela, tu eusses été un misérable ! Conscience, plus de discussion, plus de lutte,

plus de refus... Conscience, voici ma main, en attendant que Dieu nous bénisse !

Puis, posant ses deux lèvres sur celles du jeune soldat, avant que celui-ci pût réfléchir, pût penser, pût se défendre même :

— Conscience, dit-elle, je suis ta femme !

Conscience jeta un cri de joie et de douleur tout à la fois ; mais, dans ce cri, s'exhalèrent les derniers restes de sa force.

— Oh ! Mariette, Mariette ! dit-il, c'est toi qui le veux...

— Oui, c'est moi qui le veux, dit Mariette, oui, c'est moi qui te conduirai à l'église, la tête haute et fière, pour te répéter devant Dieu le serment que je te fais ici !... Oui, c'est moi qui te dirai : «Dieu est là-haut, Conscience ; il sait ce qui est bien, il sait ce qui est mal... Laisse-moi faire, car j'ai confiance en Dieu, et Dieu, qui sait que j'ai la foi, me soutiendra... Vois-tu, tout est possible quand la conscience est tranquille, cela rend les bras et le cœur forts. Tu crains la misère pour nous ? Va, rassure-toi, au contraire, sur l'avenir ; rien ne nous manquera, je resterai toujours près de toi... tu as le cœur triste, je serai ta joie... tu n'y vois plus, je serai tou jonr... et c'est ainsi que nous vivrons dans la paix et dans le bonheur, avec nos bons et vieux parents, qui nous quitteront selon leur âge, et que nous irons rejoindre à notre tour, et probablement ensemble, Conscience, puisque nous avons tous les deux vingt ans ; car Dieu, bon jusqu'à la fin, nous accordera cette grâce, ne nous étant pas quitté un instant pendant notre vie, de ne pas nous quitter, même au moment de notre mort... » Est-ce bien arrangé ainsi, dis, Conscience,

et cela ne vaut-il pas mieux que de courir les belles fêtes, au bras des beaux garçons, en laissant son pauvre bien-aimé blotti, avec Bernard à ses pieds, dans un angle de la cheminée ou dans un coin de la chaumière?

Conscience ne pouvait répondre; il baisait les mains de Mariette en pleurant et en sanglotant.

— Allons, viens, dit-elle, il faut partir, car nous avons perdu bien du temps : toi, à dire des sottises, et moi, à les écouter... Lève-toi, et marchons, Conscience.

— Oh! murmura Conscience, s'il restait au moins quelque espoir...

Mariette parut près de répondre : sa bouche s'ouvrit, mais un souffle brûlant s'en échappa seul, et, passant sa main sur son front comme pour se soustraire à une espèce de vertige :

— Non, non, murmura-t-elle, si le bon chirurgien major s'était trompé, ce serait trop cruel!

— Que dis-tu ainsi tout bas, Mariette? demanda Conscience.

— Je prie Dieu, répondit Mariette, pour un beau garçon avec lequel j'espère encore aller aux belles fêtes du village.

Et tous deux se mirent en chemin : Conscience secouant la tête avec un reste de mélancolie; Mariette tenant ses beaux yeux fixés au ciel, comme si elle y eût cherché l'étoile d'espérance qui conduisit les bergers à la crèche sainte de Bethléem.

XII

LE RÊVE DE MARIETTE.

Le lendemain, au point du jour, après avoir couché à Presles, petit village de cinq cents âmes, situé sur la traverse à trois lieues de Laon, et à cinq lieues de Soissons, les deux jeunes gens s'étaient remis en route, toujours à travers plaines et bois, suivant que leur indiquaient les paysans allant d'un village à l'autre ou travaillant dans les champs.

L'aspect du ciel n'avait pas changé ; il faisait toujours un beau et vivifiant soleil, tempéré seulement par une douce brise matinale ; peut-être cette brise devait-elle être dévorée plus tard par la chaleur croissante du jour, comme ces belles et fraîches gouttes d'eau, diamants liquides et transparents qui tremblaient aux branches des arbres et aux tiges des blés. Le chant des oiseaux, silencieux la veille, s'était réveillé, et semblait, comme une rosée d'harmonie, égrener dans l'air ses notes sonores. Les grillons chantaient, les papillons voletaient, les abeilles bourdonnaient ; chacun apportait son cri au concert universel que la terre, à son réveil, envoyait comme une hymne de reconnaissance à son Créateur.

Et Mariette, toute ranimée, toute consolée, toute humide et toute rafraîchie de sa toilette du matin, comme les plan-

tes, les arbres et les fleurs de leur rosée, Mariette semblait avoir des ailes comme les papillons, avoir un chant comme les oiseaux, et semait ce chant sur le chemin du pauvre aveugle, pour le lui rendre plus facile et plus court.

Conscience souriait : ce doux chant, cette joie continue de Mariette lui desserraient le cœur. Il marcha longtemps en silence ; puis, enfin, s'arrêtant :

— Mariette, lui dit-il, comme tu es gaie ce matin !

— C'est que, ce matin, je suis heureuse, dit Mariette.

— Heureuse de voir ce beau soleil, n'est-ce pas ? d'entendre ces gentils oiseaux qui chantent sa bienvenue, ces laborieuses abeilles qui bourdonnent en travaillant ? Voilà ce qui te rend heureuse !

— Oui, Conscience, cela, et autre chose encore.

— Bonne et chère Mariette, tu ne te repens donc pas de ta promesse d'hier !

— Non, car Dieu m'en a déjà envoyé la récompense.

— La récompense ?

— Oui... Moi aussi, j'ai fait un rêve, non pas triste et maussade comme le tien, mais joyeux et étincelant. Oh ! Conscience, le beau rêve !

— Dis-moi cela ?

— Prends mon bras, marchons doucement, et je te le dirai.

— Ah ! oui, marchons doucement ; nous avons bien le temps d'arriver, n'est-ce pas ? La route est si douce avec toi, Mariette. Voyons ton rêve.

— Écoute. Hier au soir, après que je t'eus lavé les yeux avec cette bonne eau fraîche que j'ai été puiser moi-même à la source, et qui t'a fait tant de bien, je t'ai laissé dans

ta chambre, et j'ai prié notre hôtesse de me conduire dans la mienne. Il y a, en vérité, une bénédiction du bon Dieu sur toi, Conscience; tous les gens qui te voient semblent, à l'instant même, te plaindre et m'aimer. Tout en te plaignant, tout en me caressant, tout en me demandant si je n'avais besoin de rien, notre hôtesse me conduisit à une petite chambre bien blanche, bien propre, telle qu'il nous en faudrait une pour nous deux, Conscience... Dans cette chambre, il y avait un petit lit blanc comme un lit de jeune communiante; seulement, la bonne femme s'excusa de ce qu'il n'y avait pas de rideaux à la fenêtre. « Mais bah! dit-elle, c'est tout profit; cette nuit la lune vous éclairera comme une lampe, et, demain matin, puisque vous voulez partir au point du jour, son premier rayon vous réveillera. » Je remerciai la bonne femme; elle m'embrassa encore, me dit qu'elle avait une fille de mon âge en service à Fismes, et qu'elle allait, en se couchant, prier pour sa fille et pour moi. Sur quoi, elle me laissa seule. Une demi-heure après, j'étais couchée, ma chandelle était éteinte, j'avais fait ma prière devant mon beau bouquet de Notre-Dame de Liesse suspendu au chevet de mon lit. Mais j'avais beau être couchée, ma chandelle avait beau être éteinte, je ne sais pourquoi, je n'avais pas envie de dormir; c'était le bonheur, sans doute, qui me tenait éveillée; car je suis si heureuse, Conscience, depuis que nous nous sommes expliqués, si tu savais!

Et elle embrassa fraternellement le jeune homme au front.

— Chère Mariette! murmura Conscience.

— Mais ce qui m'enpêchait surtout de dormir, continua la jeune fille, c'était cette belle lune toute brillante, qui

semblait me regarder doucement à travers les carreaux de ma fenêtre, si bien que, moi et mon lit, nous étions tout entiers illuminés de ses rayons.

— Oh! Mariette, Mariette, comme tu dis bien, s'écria Conscience, et comme je vois ce que tu dis! Tu avais raison, Mariette, avec toi, je pourrai me passer de mes yeux.

— Je ne sais quand je m'endormis, continua Mariette, tant fut doux pour moi le passage de la veille au sommeil. En tout cas, il me sembla qu'ouverts ou fermés, mes yeux ne cessaient pas de voir cette belle lune, qui, de son côté, toute lumineuse, me regardait. Peu à peu, ces taches qui lui composaient une espèce de visage avec lequel elle me souriait se régularisèrent, et elle continua de me sourire, tandis que, non-seulement elle semblait prendre une tête, mais même un corps. Bientôt cette tête et ce corps me rappelèrent des traits et une forme connus. C'était Notre-Dame de Liesse avec son petit Jésus entre ses bras; elle avait sa belle couronne de diamants, sa belle robe d'or toute parsemée de fleurs naturelles et de lys d'argent; seulement, outre sa couronne de diamants, elle avait autour du front ce doux rayonnement de lumière céleste qui éclairait la lune. A cette vue, et comprenant que, celle-là, c'était la vraie madone, puisqu'elle m'apparaissait au ciel, je me laissai couler de mon lit, et je tombai sur les genoux en murmurant : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous. » Alors, je vis un rayon d'or s'étendre de ses pieds jusqu'à la fenêtre de ma chambre; elle glissa légèrement sur une pente inclinée, venant à moi sans secousse, et, tout à coup, elle se trouva remplir le cadre de la croisée comme, dans l'é-

glise, elle remplissait sa niche au-dessus de l'autel. Je me retournai te cherchant, car je me sentais si heureuse de la divine apparition, que je voulais que tu fusses de moitié dans mon bonheur ; et, en effet, je vis avec joie que tu étais là près de moi à genoux. Comment et quand étais-tu entré ? je n'en sais rien ; mais tu étais là, et de tes yeux aveugles, tu regardais comme moi la Vierge miséricordieuse, vers laquelle nous tendions nos mains, soulevées par une seule et unique prière. Alors, elle descendit de cette espèce de châsse dans la chambre, tenant toujours son petit Jésus entre ses bras ; elle s'approcha de mon chevet, y prit le bouquet de fleurs bénites, le mit à la main du petit Jésus, et, lui ayant dit quelques mots tout bas, elle passa devant moi en répondant à mon signe de croix par un sourire, et se dirigea vers toi... Le petit Jésus souriait aussi comme elle, et, souriant, il étendit le bras, te toucha les yeux avec la fleur d'or du bouquet bénit, et, toi, aussitôt tu t'écrias avec un accent de joie si profond, qu'il semblait être un accent de douleur : « Oh ! je vois ! je vois ! Merci, bonne Vierge, je vois. » Pour moi, à ce cri, je fus tellement saisie, que je rouvris les yeux toute palpitante... Hélas ! c'était un rêve : tout avait disparu ! seule, la lune brillait toujours au ciel, et, légèrement pâlissante, commençait à descendre à l'horizon. Mais, ce qui restait de tout cela en réalité, vois-tu, Conscience, c'était la foi, la sérénité, le bonheur presque, et voilà pourquoi je suis si joyeuse ce matin ; car, avoue-le, n'est-ce pas, ce rêve est un rêve heureux ?... Eh bien, eh bien ! demanda Mariette après avoir attendu un instant, tu ne me réponds pas, Conscience ?

— Non, je ne te réponds pas, chère bien-aimée, car j'écoute encore. Oh ! pendant que tu parlais, Mariette, mon cœur débordait de joie, car, je te le répète, je voyais tout : cette belle lune resplendissante et tranquille, devenant peu à peu la Vierge sainte avec sa couronne de diamants, son auréole de flammes, sa robe d'or aux roses de pourpre et aux lys d'argent, et tout cela était si vivant, si réel, que, lorsque tu m'as dit que le petit Jésus me touchait les yeux avec le bouquet bénit, j'ai senti le frôlement des fleurs, et il m'a semblé voir des milliers d'étincelles.

— Oh ! tu as vu, oh ! tu as senti cela, s'écria Mariette. Bonheur ! bonheur ! bonheur !

— Chère Mariette, dit Conscience avec mélancolie, il ne faut pas te bercer d'un fol espoir : ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, c'est l'effet de mon imagination excitée par ta parole. Remercions Dieu de cette consolation qu'il nous envoie pendant notre voyage, mais ne lui demandons pas plus, je ne dirai pas qu'il ne veut, mais qu'il ne peut accorder

— Oh ! n'importe ! n'importe ! s'écria Mariette, il y a quelque bon présage là-dessous, crois-moi, Conscience ; et j'aime et je vénère la mère de Dieu, depuis notre pèlerinage à sa chapelle, encore plus que par le passé. Maintenant, remettons-nous en route, et marchons un peu vite avant que le soleil monte au haut du ciel. A midi, nous nous asseoirons à l'ombre de quelque bouquet d'arbres, et nous nous reposerons ; ou bien, si nous trouvons quelque village, nous y ferons une halte pour laisser passer la chaleur.

Et tous deux continuèrent leur route silencieusement, car chacun, de son côté, pensait : Mariette, au beau rêve, qu'elle avait fait, et Conscience, au beau rêve qu'elle lui avait raconté.

Il résulta de cette préoccupation que Mariette, qui servait de guide, cessa de donner au chemin toute l'attention nécessaire dans un pays inconnu, et sur une route de traverse.

Le sentier que suivaient les deux jeunes gens devint de plus en plus étroit, de moins en moins tracé, et finit par se perdre dans une prairie parseméo de petits bois d'aulnes.

Mariette regarda devant elle, autour d'elle et à ses pieds ; mais, ne voyant plus aucune trace de chemin, elle s'arrêta tout à coup.

— Eh bien ! Mariette, demanda Conscience, sentant qu'elle s'arrêtait, qu'as-tu donc ?

— Oh ! mon pauvre Conscience, dit la jeune fille, voilà que j'ai fait un beau coup, moi !

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai marché, marché, marché en pensant à autre chose, et je me suis écartée du droit chemin, au point que nous voici arrivés sur le bord d'une petite rivière qu coupe la prairie dans toute sa longueur, sans que je voie ni pont ni pierre pour la traverser...

— C'est fâcheux, répondit Conscience ; tu n'as pas idée, Mariette, combien il est fatiguant de marcher sans voi clair, et de se heurter à chaque caillou du chemin, si bien que l'on soit conduit par un excellent guide comme toi. L'eau de cette rivière est-elle bien profonde ?

— Oh ! non, le ruisseau est large, mais on en voit le fond ; et tiens, voici Bernard qui vient de le traverser, et qui nous attend déjà sur l'autre bord, sans avoir eu besoin de se mettre à la nage.

— Alors, demanda Conscience, qui empêche que nous le traversions nous-mêmes ?

— Rien. Seulement, nous nous mouillerons, selon toute probabilité, jusqu'aux genoux.

— Eh bien ! risquons cela, Mariette, ce n'est pas un grand malheur par la chaleur qu'il fait.

— D'autant plus, répondit Mariette, que, de cette manière, nous éviterons un grand détour qui nous éloignerait peut-être encore davantage de notre chemin.

— Allons, dit Conscience.

— Allons, dit Mariette, et tiens-toi bien à mon cou.

— Pourquoi cela ?

— Parce que le talus est rapide pour descendre, et rapide pour remonter. Heureusement, de l'autre côté, il y a des branches de saule qui pendent presque dans l'eau ; tu t'accrocheras à ces branches, et tu t'en aideras ; viens !

Conscience se laissa glisser du talus jusque dans la petite rivière, la traversa à gué, soutenu par Mariette, gagna l'autre bord, et comme l'avait dit la jeune fille, en se faisant un appui des branches pendantes, il gravit le second talus avec facilité.

Arrivé là, il s'assit.

— Ah ! que tu as bien fait de te tromper de chemin, dit-il ; comme cette eau est douce et comme elle rafraîchit !... Sommes-nous bien ici pour faire une petite halte, Mariette ?

— Parfaitement, mon ami, et, si tu veux même, nous déjeûnerons ?

— Volontiers, dit Conscience ; j'ai faim. Il y a longtemps que cela ne m'est arrivé, Mariette, d'avoir faim. C'est ce bon air qui me donne de l'appétit.

Mariette tira un pain et un morceau de veau froid du double papier où ils étaient enveloppés, coupa le pain en deux, et la viande en une foule de petits morceaux, fit à Conscience sa part, comme elle l'eût faite à un enfant, et le repas commença.

— Mariette, murmura Conscience, tu es le dévouement et la bonté en personne, et je ne sais comment il me sera possible de te récompenser jamais de tant d'amour et de tant de pitié.

— Bon ! dit gaiement Mariette, parlons-en ! avec cela que ça en vaut la peine. Parce que je t'ai aidé à traverser un ruisseau ; parce que je me suis mouillé les jambes jusqu'aux genoux, et parce que je te coupe ton pain, tu ne sais comment me récompenser jamais de tant d'amour et de pitié !... En vérité, Conscience, tu mets un trop haut prix à tous ces petits services, dont je compte bien faire le bonheur de ma vie.

— Bonne et chère Mariette ! dit Conscience.

Puis, après un instant :

— L'eau du petit ruisseau que nous venons de traverser est-elle pure ? demanda-t-il.

— Comme un cristal, mon ami.

— Donne moi à boire, alors.

Mariette avait acheté une gamelle de bois qui servait à boire d'abord, et ensuite à transporter de l'eau pour

mouiller de temps en temps les yeux du pauvre aveugle. Mariette descendit vivement avec sa gamelle vide, jusqu'à la rivière, et remonta lentement avec la gamelle pleine.

Conscience prit la gamelle à deux mains, et, après l'avoir vidée :

— Oh ! la bonne eau, Mariette !

— Mais, dit celle-ci avec cette gaieté qui ne la quittait plus depuis l'explication de la veille, et surtout le songe de la nuit, mais c'est de l'eau comme une autre cependant.

— En effet, et peut-être est-ce seulement parce que c'est toi qui me la donnes....

— Ah ! voilà qui est gentil ! dit Mariette en faisant une révérence que le pauvre aveugle ne put voir, merci, Conscience....

— Mais mange donc, mais bois donc à ton tour, Mariette.

— Dame ! j'aurais bien bu, mais tu n'as rien laissé dans la gamelle.

— C'est vrai ! l'eau était si bonne.... Écoute, lorsque nous allons avoir fini, tu me laveras les yeux avec cette eau, et il me semble qu'elle me fera aux yeux un plus grand bien qu'aucune autre ne m'a encore fait.

— Alors, pourquoi attendre ? dit Mariette. Si tu dois être soulagé, mon bien-aimé Conscience, autant que tu le sois tout de suite que plus tard.

— En effet, Mariette, les yeux me pleurent ; cela provient sans doute de l'ardeur du soleil.

Mais Mariette était déjà à la rivière ; elle remonta vers Conscience avec la sébile pleine d'eau fraîche et pure,

pure, et trempant son mouchoir dans cette eau, elle commença de laver les yeux du jeune homme.

— Ah ! fit celui-ci en respirant, quelle douce et bonne sensation !... On dirait un second baptême.... cette eau me fait revivre.... C'est qu'aussi ta main est si légère, Mariette !

— Mon Dieu ! quelle bonne récompense tu me donnes pour tout ce que je fais en me remerciant ainsi, Conscience ! mais en voilà assez, je me souviens de l'ordonnance du chirurgien-major.

— Où vas-tu donc, Mariette ?

— Où je vais ?

— Oui... Tu t'éloignes de moi, il me semble.

— Je vais étendre au soleil mon mouchoir qui est mouillé, et qui doit être sec pour rentrer dans ma poche, entendez-vous, monsieur le curieux ?

— Va ! Mariette, va !

Et, guidé par le bruit des pas de la jeune fille, et par chant dont elle accompagnait sa course, l'aveugle fixa ses yeux sans regards du côté où, sur une belle pelouse verte, parsemée de marguerites et de violettes, elle étendait son mouchoir humide.

Tout à coup, Conscience jeta un cri.

Mariette se retourna, et, le voyant le regard fixe, la bouche entr'ouverte, les mains étendues :

— Mon Dieu ! dit-elle en courant à lui, que t'est-il donc arrivé, mon cher Conscience ?

— Mariette ! Mariette !... dit celui-ci tout frissonnant et en la repoussant avec douceur.

— Eh bien ? eh bien !... demanda la jeune fille.

— Mariette, recule un peu, je t'en supplie.... retourne où tu étais.

— Pourquoi cela ?

— Par grâce.... par grâce, Mariette !

Et tout en disant ces mots, Conscience par un effort de ses muscles, se soulevait, et, sans l'aide de ses mains, toujours étendues vers Mariette, se retrouvait debout, suppliant toujours de la voix, et nous dirons presque du regard.

Et la jeune fille obéissait sans lui demander d'autre explication, et se replaçait sous ce rayon de soleil, qui semblait ruisseler autour d'elle comme un manteau de flammes.

— Oh ! Mariette ! Mariette ! s'écria Conscience, je te vois.... je te vois !... Mes yeux ne sont pas tout à fait morts !...

La jeune fille chancela, comme si elle eût été frappée de vertige ; puis, tremblant de tout son corps :

— Conscience ! dit-elle, mon bon.... mon cher Conscience !... oh ! ne me fais pas mourir de joie....

— Je te dis que je te vois, continua le jeune homme, comme une ombre vêtue de noir, c'est vrai.... mais, enfin, je te vois.... Oh ! je te le répète, Mariette ! mes pauvres yeux ne sont pas tout à fait morts, et c'est ton rêve qui s'accomplit....

Mariette tomba à genoux, remerciant la Vierge sainte par une fervente prière.

Conscience avait vu ce mouvement comme à travers un épais brouillard.

— Je vois, dit-il, et la preuve, c'est que tu es à genoux

maintenant... Tu vois bien que je vois, Mariette... tu vois bien que je vois !

— Sainte Mère de Dieu ! s'écria la jeune fille, c'est toi qui as opéré ce miracle ! Sainte Mère de Dieu, nous ne l'oublierons jamais, et nous te jurons qu'avant notre mort, nous ferons un nouveau pèlerinage à ta chapelle bénie, non plus pour t'invoquer, mais pour te remercier cette fois.

Et, après cette invocation, faisant un grand effort comme pour arracher ses genoux de la terre, elle s'élança dans les bras du jeune homme en s'écriant :

-- Ah ! Conscience ! est-ce bien vrai que tu m'as vue ?...

— Je t'ai vue... répondit le jeune homme.

— Ah ! murmurèrent ensemble les deux enfants aux bras l'un de l'autre, et les yeux levés vers le ciel : gloire à Dieu ! qui a laissé tomber jusqu'à nous son céleste regard !...

XIII

OU DIEU CONTINUE DE LES CONDUIRE PAR LA MAIN.

Ce cri de joie et de reconnaissance avait été profond comme celui qui sort de l'abîme, et qui monte au Seigneur, dans la prière des morts.

En effet, si Conscience revoyait la lumière du soleil et toute cette magnifique création qui resplendit à cette lu-

mière, Conscience, comme ces damnés qui crient à Dieu du fond de l'abîme, Conscience sortait de l'enfer de l'obscurité pour rentrer dans le paradis du jour.

Alors, tout un avenir de bonheur et d'amour se déroulait à ses yeux; alors, la vie revenait à lui, non plus supportable comme allait la lui faire le dévouement de Mariette, mais resplendissante et joyeuse comme l'a faite la bonté de Dieu.

Enfin, Mariette revint la première à elle, et elle y fut rappelée par une crainte.

Une des recommandations du chirurgien-major avait été de ne jamais laisser plus de cinq minutes les yeux du malade exposés à la lumière du jour, et il y avait déjà près d'un quart d'heure que la visière de Conscience était ôtée; aussi voyait-il maintenant comme si l'air eût roulé des vagues de flammes, et comme si tout l'horizon se fût changé en un océan de feu.

Il se garda bien de dire à Mariette ce qu'il éprouvait, mais il se prêta avec empressement à ce qu'elle lui replaçât sur les yeux la visière et le voile.

Mariette accomplissait toute joyeuse cette double opération.

— Oh! disait-elle en agrafant la visière et en nouant les cordons du voile, oh! comme je suis gaie, comme je suis heureuse, mon ami! non-seulement je ne sens plus la fatigue de mes pieds, mais encore il me semble que j'ai des ailes. Je ne sais quel changement s'est fait en moi, et quelle force m'est venue du ciel, mais je ferais maintenant, je crois, dix lieues, vingt lieues, sans être fatiguée.

— Chère Mariette!

— Oh ! mon ami, mon ami, si tes yeux pouvaient guérir ! quel bonheur ! quelle joie ! Lorsque j'y songe, j'étouffe ; car je ne puis y croire encore. Ainsi, tu vois, Conscience, tu vois ?

— C'est-à-dire que j'ai entrevu, Mariette, fit doucement observer Conscience.

Car, retombé dans la nuit la plus profonde, il ne voulait pas affermir au cœur de Mariette un espoir à peine entré dans le sien.

— Oh ! c'est bien cela, reprit Mariette, c'est bien ce que le bon chirurgien-major avait dit ; c'est ce que j'ai refusé de te répéter hier, tu sais, quand tu m'as demandé : « Mariette, mon amie, que murmures-tu tout bas ? » Ce que je murmurais, c'est ce que le chirurgien m'avait dit à l'oreille : « Mon enfant, je ne réponds de rien ; mais, cependant, il est possible que la vue de votre ami ne soit pas perdue tout à fait ; il est possible qu'un œil, les deux yeux peut-être retrouvent leur transparence, car le bon Dieu lui-même a mis le principal remède à l'infirmité dont votre ami est atteint dans le glissement perpétuel des paupières, qui finira peut-être par rendre à l'œil son poli primitif. » Voilà ses propres paroles, Conscience ; je les lui ai fait répéter trois fois, afin de les retenir, de les savoir par cœur, et de pouvoir les redire, si un jour l'occasion bienheureuse s'en présentait. L'occasion s'en présente, et je te les dis.

— Oh ! Mariette, Mariette, s'écria Conscience en serrant la main de la jeune fille, si les choses réussissaient ainsi, vois donc comme nous serions heureux ! Alors, j'accepterais de grande joie et de grand cœur ce que tu m'as pro-

posé ; nous nous marierions ; je travaillerais du matin au soir, car c'est à cette heure seulement que je m'aperçois que je ne faisais absolument rien là-bas, que penser ou plutôt que rêver, ce qui est une bonne chose aussi ; mais, alors, comme je te disais, je travaillerais depuis le matin jusqu'au soir, et c'est toi, au contraire, Mariette, qui ne ferais plus rien que penser et rêver, ou qui ne travaillerais que pour te distraire.

— Et nos parents, mon bien-aimé Conscience, reprit à son tour Mariette, comme ils seraient heureux, comme ils se réjouiraient jusqu'à leur dernier jour ! Quel paradis de joie et de bonheur que celui que Dieu nous promet là ! Il n'y a pas jusqu'aux animaux, j'en suis sûre, jusqu'à Pierrot, jusqu'à Tardif, jusqu'à la vache noire, qui ne s'en réjouissent, comme s'en réjouit le pauvre Bernard, qui te lèche les mains, et auquel tu ne fais pas attention. Ah ! quelle vie, quelle vie, Conscience, et que je suis heureuse ! Mais qu'as-tu donc ? Tu baisses la tête, tu pleures, il me semble ?

— Mariette, s'écria le jeune homme, au nom du ciel, tais-toi ; ne me parle pas de toute cette joie, qui peut nous échapper. Oh ! Mariette, ce serait à me rendre fou, vois-tu, si après avoir entrevu tout cela, même en rêve, tout cela nous échappait !

— Mon ami, mon cher Conscience, la Madone de Liesse est si miraculeuse, et Dieu est si grand !

— Allons, dit Conscience en secouant la tête, assez pour ujourd'hui, Mariette. Je ne suis pas encore bien fort ni de corps, ni d'esprit, et je ne puis supporter de pareilles émotions. Remettons-nous en route, et faisons le plus de

chemin possible, car il me semble que nous oublions un peu nos pauvres mères. Avance un peu, et, s'il y a quelque monticule, quelque point élevé, tâche de t'orienter, Mariette, et de retrouver notre chemin.

— Oui, dit la jeune fille en essuyant à son tour ses yeux avec son tablier, oui, attends, je vais voir.

Elle monta, en effet, sur un petit tertre et regarda autour d'elle.

— Eh bien? demanda Conscience, qui jugea que la jeune fille devait être en observation.

— Eh bien, mon ami, à trois quarts de lieue à peu près devant nous, je vois un clocher; nous allons marcher droit dessus, et, là, nous nous informerons.

Et, presque triste, elle revint prendre Conscience, qui, ayant soulevé sa visière, avait essayé de voir, et qui, triste lui-même, se remit en marche en soupirant et en murmurant tout bas :

— Mon Dieu, Seigneur, vous qui m'aviez donné la foi, ne permettez jamais que je doute ou que je désespère.

Tous deux marchèrent droit sur ce clocher entrevu par Mariette, et, au bout de trois quarts d'heure, ils entraient dans le village de Bray en Laonnois.

Là, ils s'informèrent et apprirent où ils étaient. Depuis leur départ de Notre-Dame de Liesse, ils n'avaient fait qu'une dizaine de lieues, soit que la traverse qui devait raccourcir leur chemin l'eût allongé, soit que l'on voyage lentement lorsqu'on voyage au milieu des préoccupations de douleur et de joie que nous avons racontées.

Quoi qu'il en soit, Conscience se sentait brisé, et il fut obligé de se reposer un instant dans une petite auberge.

Les deux jeunes gens y apprirent qu'ils avaient un peu trop appuyé sur la gauche, qu'ils étaient encore à cinq lieues de Soissons et à douze de Villers-Cotterets; que, pour se remettre dans leur chemin, il leur fallait gagner Vailly, traverser l'Aisne au bac de Celles et aller coucher à Sermoise.

De cette façon, ils n'auraient plus à faire que sept lieues le lendemain.

On gagna Sermoise à grand'peine, et l'on s'y arrêta.

Toutes ces émotions semblaient avoir épuisé le pauvre Conscience. De dix minutes en dix minutes, il levait sa visière, essayait de distinguer les objets, et, voyant l'inutilité de ses efforts, il la laissait retomber avec un soupir.

Mariette elle-même, ce cœur si plein d'espérance, n'osait plus lui parler de ce moment de bonheur que l'un et l'autre regardaient déjà comme un moment d'illusion.

Les deux jeunes gens couchèrent à Sermoise, n'ayant pas le courage d'aller plus loin; les pieds de Conscience, quoi qu'il les eût délassés en les trempant dans toutes les sources d'eau qu'il avait rencontrées, étaient brisés par le heurt continuel des cailloux, puis surtout, ce qui chez lui était fatigué, non pas de la longueur du chemin, mais de la lourdeur de la pensée, c'était l'esprit, l'esprit constamment arrêté sur une seule idée et se cramponnant à un seul espoir.

Chose étrange! comment donc une journée, témoin d'une joie si vive et d'un pareil élan de reconnaissance, s'éteignait-elle dans un semblable affaissement et dans un doute si profond?

Oh ! c'est que le cœur de l'homme est ainsi fait : rocher de granit pour la douleur, rocher de neige pour la joie.

Conscience et Mariette avaient décidé que, le lendemain, on marcherait toute la journée ; il s'agissait d'atteindre Haramont. Six ou sept lieues n'eussent rien été pour Conscience allant guidé par lui-même, voyant de ses propres yeux ; mais c'était une étape énorme pour Conscience aveugle, et faisant chaque pas avec hésitation.

Néanmoins, fidèles à leur résolution, ils traversèrent Acy, Rosières, Busancy, où ils firent, vers onze heures du matin, une halte d'un instant ; puis, si fatigué, si chancelant même qu'il fût, Conscience voulut repartir.

Depuis le matin, Mariette n'avait point passé près d'une rivière, près d'un ruisseau, près d'une source, qu'elle n'eût essayé de la vertu de l'eau en lavant les yeux de Conscience ; mais c'était jour néfaste apparamment : la nuit qui pesait sur les yeux du malheureux jeune homme, non-seulement n'avait point été éclairée d'une seule lueur, mais encore elle semblait devenue plus épaisse que jamais.

Il y avait pis. Sans doute, les efforts que Conscience faisait pour voir ; sans doute, ce jour ardent qui était venu brûler sa vue chaque fois qu'il avait levé sa visière, et, nous l'avons dit, il la levait à chaque instant, avaient redoublé l'intensité de l'inflammation, et ses yeux lui causaient d'atroces douleurs lorsque l'eau les touchait ou qu'il levait, soit par hasard, soit volontairement, la visière qui les abritait.

Tous deux marchèrent ainsi une heure ou une heure et demie encore sans prononcer une parole, tant ils étaient

abattus; seulement, en traversant le petit village de Vierzy, ils prirent quelques informations : ce grand rideau vert qui s'étendait devant eux, c'était la forêt de Villers-Cotterets : ils n'étaient plus qu'à trois lieues d'Haramont.

Cette nouvelle rendit le courage, sinon les forces, à Conscience.

— Allons, Mariette, dit-il, songeons que nos mères nous attendent et que, dans trois heures, nous pouvons être près d'elles.

— Oh ! je ne demande pas mieux que de continuer mon chemin, dit Mariette; je ne suis point fatiguée, moi. Viens, viens, Conscience, et appuie-toi sur mon bras.

— Non, Mariette, dit le jeune homme; en marchant ainsi, je te fatigue de tous mes faux pas; non, marche devant et donne-moi le bout de ton mouchoir : je te suivrai.

Mariette n'avait point d'objection à ce que désirait Conscience ; elle lui donna un bout de son mouchoir, prit l'autre et marcha la première.

Bernard, qui semblait partager leur tristesse, venait à côté d'eux et paraissait aussi fatigué que ses maîtres.

De temps à autre, Mariette se retournait tout en marchant. Silencieux et la tête sur la poitrine, Conscience la suivait son bâton à la main, ou plutôt se traînait derrière elle. On voyait que ce qui brisait ce corps, c'était un cœur brisé ; c'était la fuite et la disparition de tout espoir ; c'était la perte de ce doux et bel avenir, de cette joie ineffable, de ce bonheur inouï, entrevus dans le rayon de jour qui avait, par un incompréhensible accident, pénétré dans

les prunelles éteintes de Conscience, et qui avaient disparu avec lui.

Hélas ! le pauvre jeune homme en était arrivé à ce moment qu'il avait tant redouté : il en était aux limites du doute, il touchait à celles du désespoir.

Et Mariette, qui sentait tout ce que souffrait Conscience, parce qu'elle souffrait elle-même, non-seulement ne riait plus, non-seulement ne chantait plus, mais n'avait plus même le courage de lui adresser un mot, de peur qu'il ne comprît tout ce qu'il y avait de larmes dans sa voix.

Mais tout à coup force lui fut de parler à Conscience ; celui-ci s'était arrêté et chancelait.

— Mon Dieu ! mon ami, s'écria la jeune fille, qu'as-tu donc encore ?

— Mariette, dit Conscience, arrêtons-nous, je te prie... je ne puis aller plus loin... les forces me manquent.

— Du courage, du courage, mon ami, dit Mariette en soutenant le jeune homme dans ses bras ; nous sommes près d'une charmille qui fait l'enclos d'une jolie petite maison ; vingt pas encore, et tu pourras t'asseoir à son ombre, et, si cette maison est habitée par des chrétiens, tu y trouveras du secours.

— Oh ! je n'ai pas besoin d'autres secours que de repos, murmura Conscience ; ce n'est pas le chemin, c'est la douleur qui me tue. N'importe ! allons.

Et, se raidissant, Conscience franchit la distance qui le séparait de la charmille ; mais, en arrivant au talus qu'elle dominait, il se laissa aller, pâle et la tête affaissée, comme un homme à qui le cœur et les jambes manquent à la fois.

La jeune fille, en voyant Conscience ainsi abattu, poussa un faible cri et tomba à genoux à ses côtés.

Un léger bruit se fit entendre derrière la haie; mais Mariette n'y prit point garde.

Puis, comme Conscience fermait les yeux et laissait aller sa tête en arrière :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, après tout ce que nous avons souffert, n'aurez-vous pas enfin pitié de nous ?

XIV

UN TROISIÈME DOCTEUR.

Le bruit qui s'était fait de l'autre côté de la haie, et qui n'avait pu distraire Mariette de la douloureuse préoccupation que lui causait l'état de Conscience, était produit par l'attention que venait de prêter à la scène qui se passait sous ses yeux et à deux pas de lui, un de ces personnages épisodiques que les pérégrinations de Mariette et de Conscience nous forcent de semer sur la route de nos deux héros.

Celui-ci était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, aux cheveux blancs, à la figure grave et douce; il était vêtu d'un pantalon à pied de bazin blanc et d'une grande robe de chambre de molleton gris.

Son œil était noir et vif sous des sourcils grisonnants,

et une moustache grisonnante comme ses sourcils ombrageait sa lèvre supérieure.

Il y avait en lui une certaine allure militaire dénonçant l'homme des champs de bataille.

Au moment où Conscience et Mariette s'étaient arrêtés sous la charmille il était assis sous une tonnelle, ayant devant lui une tasse de moka fumant, et tenait à la main un journal qui, de temps en temps, lui faisait grincer les dents comme s'il eût mordu dans une pomme verte.

Ce journal était l'ancien *Journal de l'Empire*, et le nouveau *Journal des Débats*.

Il y a un proverbe belge qui dit que le macaron est l'emblème du mariage : doux et amer à la fois.

Le journal, apparemment, était, pour l'homme à la tournure militaire, doux et amer à la fois, comme le macaron et le mariage; car, après l'avoir, à diverses reprises, jeté sur la petite table devant laquelle il était assis, ou déposé sur le banc qui lui servait de siége, il l'avait toujours repris et y avait mordu de nouveau.

Aussi ne fallait-il rien de moins que ce bruit que fit Conscience en s'affaissant sur lui-même, que le cri poussé par Mariette, que la prière douloureuse qu'elle adressa au ciel, pour distraire l'attention du vieux brave, car il est à peu près convenu que c'en était un, et la faire passer de la feuille de papier à l'homme, du *Journal des Débats* à Conscience.

Il se pencha donc vers la haie, et, à travers la charmille d'épine, plus claire à sa base que vers son centre, il aperçut le touchant tableau que nous avons essayé d'esquisser.

— Oh! oh! murmura-t-il, qu'est-ce que ce jeune homme, cette jeune fille et ce chien?

Et il écouta.

— Conscience! Conscience! s'écriait Mariette les mains jointes, Conscience, réponds-moi donc, je t'en supplie, ou je croirai que tu vas mourir!

Mais, soit qu'il n'entendît pas, soit qu'il entendît et n'eût point la force de répondre, le jeune homme se contenta de secouer la tête en poussant un soupir.

— Conscience, mon ami! continua la jeune fille, mon Dieu! se peut-il donc que le courage te manque ainsi à l'extrémité du chemin?... Nous sommes à deux cents pas à peine de la forêt de Villers-Cotterets, c'est-à-dire bien près d'Haramont; nous pouvons y être ce soir, non pas à pied, je le sais bien, pauvre ami! tes pieds sont tout saignants... mais avec une petite carriole que nous louerons au prochain village; car, de mes trente francs, Conscience, il en reste encore dix-neuf, tant chacun a été bon pour nous! Eh bien! je te le répète, nous pouvons ce soir être près de nos mères, et, une fois arrivé, tu n'auras plus de fatigue, tu n'auras qu'à traverser d'une chaumière à l'autre, et je serai là pour te servir de guide.

— Oui, murmura Conscience, oui, je le sais bien, dans deux heures nous pouvons être arrivés; mais ces deux petites chaumières si chères, je ne les verrai plus; mais ma mère Madeleine et ma mère Marie, je ne les verrai plus... mais le père Cadet, mais petit Pierre, mais l'âne, mais le bœuf, mais la vache noire, je ne les verrai plus... Ah! Mariette, Mariette, si tu savais comme, à cette pensée, le cœur me bat douloureusement!...

Mariette reprit un peu de forces à cette plainte de son ami; elle sentit qu'il lui fallait lutter contre ce découragement mortel.

— Et cependant, dit-elle, mon cher Conscience, il est bien certain que tu m'as vue, n'est-ce pas? entrevue, peu importe! il n'en est pas moins vrai que pour un moment tes yeux avaient recouvré leur transparence? Eh bien! cette lueur, crois-moi, elle n'est pas éteinte; tes yeux se sont fatigués; cette douleur que tu y ressens, c'est de l'inflammation; mais aie patience, mon bien-aimé : le docteur Lécosse est bien savant; il entreprendra la cure de tes pauvres yeux et les guérira. Oh! mais voilà qu'au lieu de te consoler, ce que je te dis t'attriste; voilà que tu pleures, voilà que tu pâlis encore!

Mariette! Mariette! murmura Conscience, je ne sais ce que j'ai, mon cœur se brise de désespoir... Il me semble que je vais mourir.

Et, cette fois, les bras de Conscience s'affaissant sur le gazon, sa tête échappant à la main de Mariette, qui la soutenait, il retomba sur le talus, complétement évanoui.

— Hélas! hélas! s'écria Mariette, au secours! de l'eau! de l'eau!

Puis, se levant comme une folle et laissant le jeune homme à la garde de Bernard, qui lui léchait doucement le visage, elle courut à la première porte : c'était celle du vieillard.

Mais, au moment où elle allait s'attacher au marteau, cette porte s'ouvrit, et le vieillard parut, accompagné d'un domestique, dont l'ancienne condition se dénonçait encore plus clairement que chez son maître par un bon-

net de police incliné sur l'oreille et par un reste d'accoutrement militaire.

Ce dernier tenait à la main une fiole et une petite cuillère à café,

— Oh! monsieur, monsieur! s'écria Mariette, là, à vingt pas de vous, un pauvre jeune homme qui se trouve mal... un pauvre jeune homme qui se meurt!... Oh! venez, venez, monsieur! je vous en supplie!...

— Nous y allions, mon enfant, répondit le vieillard, car j'ai tout vu à travers cette charmille; mais soyez tranquille, son mal n'est pas bien dangereux : c'est de la faiblesse, et voilà tout.

— Alors, monsieur, dit Mariette, vous allez le guérir?...

— Oui, mon enfant, oui... Viens, viens, Baptiste.

Tous deux se dirigèrent vers Conscience, suivis de la jeune fille, dont l'émotion était si grande, qu'elle avait peine à marcher.

Bernard comprit que c'était du secours qui arrivait à son jeune maître, et il accourut tout joyeux et tout bondissant au devant du vieillard.

— Ma foi! dit Baptiste en regardant alternativement Mariette, Bernard et le jeune homme étendu, m'est avis, monsieur le docteur, que ce doit être un bon garçon, celui qui est aimé à la fois d'une si belle fille et d'un si beau chien.

De toute la phrase, Mariette n'avait entendu que ces mots : « Monsieur le docteur. »

— Oh! s'écria-t-elle, seriez-vous médecin, monsieur?...

— Oui, oui... et un fameux, allez, répondit Baptiste, et

qui en a vu bien d'autres que ce qui arrive à votre bon ami.

— Oh! alors, monsieur, voilà le bon Dieu qui nous aime de nouveau, dit Mariette, puisqu'il vous envoie à notre secours.

Pendant ce temps, les deux hommes étaient arrivés près de Conscience, et, tandis que le domestique lui soulevait la tête, le vieillard versait quelques gouttes de la liqueur que renfermait la fiole, et, à l'aide de la cuillère, la lui introduisait dans la bouche.

Mariette, les mains jointes et les yeux fixés sur Conscience, prononçait des paroles entrecoupées qui étaient moitié une prière à Dieu, moitié un remercîment à l'inconnu.

Il y avait une telle angoisse dans l'attitude suppliante de la pauvre enfant, que le docteur comprit qu'il ne suffisait pas de secourir le jeune homme, mais qu'il fallait encore consoler la jeune fille.

— Rassurez-vous, mon enfant, lui dit-il, ce n'est rien. Il ne s'agit que d'un évanouissement ordinaire, et, dans une minute, le pauvre garçon aura repris ses sens.

— Dites-vous bien vrai, monsieur? s'écria Mariette, et n'est-ce point parce que vous comprenez que je mourrais s'il mourait que vous me dites cela?... Oh! il ne mourra point, n'est-ce pas monsieur?...

— Non; n'ayez aucune crainte... Vous aimez donc bien ce pauvre soldat?

— Oh! monsieur...

— Et d'où venez-vous avec lui?

— De l'hôpital de Laon, où j'ai été le chercher; car ce

que vous ne savez peut-être pas, monsieur, c'est qu'il est aveugle : il a eu les yeux brûlés par l'explosion d'un caisson.

— Ah diable! fit le docteur, cela est plus grave; mais tirons-le d'abord de son évanouissement, qui me paraît simplement causé par la fatigue, et nous nous occuperons ensuite de ses yeux.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria Mariette, vous avez dit vrai, le voilà qui revient... Voyez, voyez, il respire... il ouvre les yeux... Laissez-moi lui prendre la main et lui parler, monsieur, car il croirait que je ne suis pas là, et cette idée lui ferait beaucoup de mal.

— Mariette... murmura le jeune homme, qui commençait effectivement à revenir à lui.

— Conscience, mon ami ! répondit vivement la jeune fille, je suis là... à tes genoux. Et, avec moi, il y a un bon docteur qui promet de prendre soin de toi et de te guérir.

— Oh ! n'est-ce pas, monsieur, que vous le guérirez?...

Le vieillard regardait avec attention les yeux enflammés de Conscience.

— Depuis que l'accident vous est arrivé, mon ami, dit-il, n'avez-vous jamais éprouvé de mieux?

Conscience essaya de répondre; mais il était si faible, qu'il ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles.

Mariette se hâta de répondre pour lui.

— Si fait ! monsieur, dit-elle, hier même, il lui a semblé que le voile qu'il avait sur les yeux s'éclaircissait; hier, pendant un instant, il a cru m'avoir vue.

— Je t'ai vue, Mariette... murmura le jeune homme.

— Vous l'entendez, monsieur? s'écria la jeune fille, il le dit lui-même. Eh bien, comme, depuis ce temps-là, il n'y a pas eu d'amélioration pour ses yeux, tout au contraire, il est tombé dans le désespoir où vous le voyez; car c'est le désespoir, monsieur, bien plus que la fatigue, ajouta Mariette en pleurant, qui le réduit à l'état où il est...

— Et il a tort, dit le docteur; il est possible que la conjonctive soit seule atteinte, et qu'elle se régénère d'elle-même.

— Qui que vous soyez, monsieur, répondit Conscience, soyez béni pour l'espoir que vous nous donnez, que cette espérance se réalise ou non. Malheureusement, ajouta-t-il en secouant la tête, les médecins sont les seuls pour lesquels Dieu ait fait du mensonge une vertu.

— Apprenez, jeune homme, dit Baptiste, que mon maître est un ancien officier qui a fait, comme chirurgien-major de la garde consulaire et de la garde impériale, les campagnes de la révolution et de l'empire; ce qui signifie que mon maître ne ment jamais!

Puis, il ajouta comme indigné, et s'adressant au vieillard :

— Mais qu'est-ce que c'est donc que ce blanc-bec-là, qui dit que vous mentez? Avez-vous entendu, monsieur le major?

— Tais-toi, Baptiste, tais-toi, fit le vieillard en souriant; c'est très-beau ce qu'il a dit.

— Comment! il a dit que vous mentiez et vous trouvez cela beau? Alors je n'y comprends plus rien. Si l'on vous avait dit, il y a quinze ans, que vous mentiez, comme

vous vous seriez coupé la gorge avec celui qui vous eût dit cela !

Puis, haussant les épaules et poussant un soupir :

— Ce que c'est que l'âge, murmura-t-il, comme on se rouille !

— Allons, mon ami, dit le vieillard à Conscience, vous voilà revenu à vous. Faites un effort et essayons de gagner la maison ; nous y serons mieux qu'ici, et nous tâcherons de faire quelque chose pour vos yeux.

— Oh ! monsieur, dit Conscience, ne prenez pas tant de souci de nous ; avec un peu de repos je vais me trouver en état de continuer ma route. Cette liqueur que vous m'avez fait boire m'a rendu mes forces. Mariette, joins-toi à moi pour rendre grâces à monsieur, et partons.

— Un instant, dit le vieillard, oh ! non pas, il en sera autrement, c'est moi qui vous le dis. Vous êtes venu tomber devant ma porte ; vous entrerez dans ma maison. Vous êtes de braves jeunes gens, et je ne veux pas que vous épuisiez ainsi vos forces. Vous ne partirez point avant de vous être reposés chez moi, et de vous être fortifiés par un verre de bon vin ; et puis, peut-être en regardant ces yeux-là de plus près, y verrons-nous quelque remède.

— Oh ! en ce cas-là, viens, Conscience, viens, dit Mariette ; ce serait tenter Dieu que de refuser... Monsieur, je ne suis qu'une pauvre paysanne, et Conscience n'est qu'un pauvre paysan. Hélas ! nous ne pourrons jamais vous payer vos soins, car nous sommes pauvres tous deux ; mais j'ai des prières, monsieur, des prières inépuisables comme mon amour... et je prierai durant toute ma vie pour vous et pour les personnes qui vous sont chères. Faites de nous ce

que vous voudrez, monsieur, et que Dieu vous accorde de longs jours, beaucoup de félicités dans ce monde, et, après la vie, un bonheur éternel!

Mariette adhérant ainsi, Conscience n'avait plus aucune objection à faire. Il s'appuya d'un côté au bras de la jeune fille, de l'autre à celui du docteur, et Baptiste courut devant pour ouvrir les portes.

XV

OU L'ESPOIR REVIENT.

Baptiste avait reçu ses instructions. En entrant dans la maison il donna les ordres, ou plutôt il transmit les ordres de son maître à un second domestique, qui disparut aussitôt.

Quant à lui, il continua son chemin jusqu'au salon, où le docteur et Mariette le trouvèrent roulant un fauteuil pour faire asseoir Conscience.

Tous trois entrèrent. Bernard se tint modestement à la porte; ces parquets si bien cirés l'intimidaient.

Le docteur conduisit Conscience dans le fauteuil qui l'attendait, en prenant le soin seulement de lui faire tourner le dos à la lumière.

Aussitôt Conscience installé, Baptiste sortit.

Quelques secondes après, il rentra portant une bouteille et trois verres sur un plateau.

— Viens ici, dit le vieillard.

— Me voïla, major.

Le docteur saisit la bouteille par le goulot avec cette précaution que les amateurs de bon vin ont toujours pour la vétusté de certains récipients, et emplit les trois verres.

Il en présenta un à Conscience.

— Buvez cela doucement, à longs traits, mon ami, dit-il, et je vous promets que vous ne vous en trouverez point mal.

Conscience prit le verre.

— Pardon, monsieur, dit-il; mais, si c'est du vin, je dois vous prévenir que je n'en bois jamais.

— Tant mieux! s'écria le docteur, l'effet n'en sera que plus efficace; buvez, mon ami, buvez; c'est comme remède que je vous le donne.

Conscience s'apprêta à obéir.

Alors, le docteur présenta le second verre à Mariette.

— Et vous aussi, ma belle enfant, dit-il, vous devez être fatiguée, et ce vin vous rendra des forces.

— Je crois bien, fit Baptiste, qui ne perdait point de vue ces trois verres qu'on eût dits pleins de topaze liquide; je crois bien, du vin qui ressusciterait un mort!

— Allons, dit le docteur en prenant le troisième verre, à la guérison de votre ami, ma belle enfant!

— Oh! monsieur, de grand cœur, dit Mariette.

Et tous trois portèrent simultanément le verre à leurs lèvres, tandis que Baptiste, qui n'avait pas de verre, se contentait de faire clapper sa langue en homme qui déguste par le souvenir une liqueur absente.

Le vieux docteur avala le verre d'un seul trait, et, lo verre avalé, poussa un « hum ! » de satisfaction.

Conscience porta le sien lentement à ses lèvres, le dégusta avec cette défiance qu'ont toujours, pour avaler, les aveugles, qui ne peuvent d'abord apprécier par la vue l'objet qu'ils avalent. Puis, surmontant une certaine répugnance, il finit, en s'y prenant à trois fois, par vider son verre.

Quant à Mariette, aux premières gouttes qu'elle but, elle écarta le verre de ses lèvres comme si elle eût touché du feu.

— Oh ! monsieur, dit-elle en tendant vivement le verre à Baptiste, je vous demande bien pardon, mais il me serait impossible de boire cela.

Baptiste reçut respectueusement le verre des mains de la jeune fille, qui se hâta d'éponger ses lèvres avec son mouchoir. On eût dit que cette liqueur était un corrosif dont elle voulait effacer jusqu'à la dernière trace.

— Bon ! dit le docteur. Heureusement que Baptiste n'est pas dégoûté de vous ; car vous auriez perdu là, ma belle enfant, un verre du meilleur Xérès qu'ait jamais mûri le soleil de l'Andalousie. N'est-ce pas, Baptiste, que tu n'es pas dégoûté de mademoiselle, hein ?

— Non, ma foi, major, elle a de trop jolies lèvres pour cela. A votre santé, major, et toute la compagnie.

Après quoi, Baptiste avala le contenu du verre d'un seul trait, comme avait fait son maître, et, comme lui, poussa un « hum ! » de satisfaction.

Seulement, le verre avait été avalé plus vite, et le *hum* poussé d'une façon plus sonore.

Cependant l'effet prévu par le docteur était produit. La chaleur de la liqueur dorée circulait dans les veines de Conscience : il en subissait l'influence vivifiante. Les couleurs reparaissaient sur ses joues, le sourire renaissait sur ses lèvres.

— Oh ! monsieur, dit Mariette, à laquelle n'échappait aucune des sensations du jeune homme, c'était bien mauvais, comme boisson, ce que vous nous avez donné, mais il paraît que c'est bien excellent comme remède. Voyez donc comme Conscience revient à lui ! Tu te trouves bien mieux, n'est-ce pas, mon cher Conscience ?

— Oui, dit Conscience, tout à fait mieux, plus fort et plus gai. C'est singulier, Mariette, il me semble que l'espoir me revient. J'ai faim même.

— Oh ! oh ! dit le docteur, un instant. Peste ! comme nous y allons, mon jeune ami ! tout à l'heure ! il faut prendre un bain auparavant. Vous resterez vingt minutes dans l'eau. Tu veilleras à cela; Baptiste, vingt minutes, pas plus, pas moins. Pendant tout ce temps, le malade se bassinera les yeux avec des émollients ; puis, tu le sortiras du bain, et tu nous le ramèneras. Vous entendez, monsieur le soldat ? il s'agit d'obéir ici comme au régiment. Voilà la consigne !

— Vous êtes trop bon, monsieur, et vous donnez votre consigne d'une manière trop bienveillante pour qu'on n'y obeisse pas en tout point.

Puis, se levant :

— Je suis prêt, dit-il. Monsieur Baptiste, voulez-vous me conduire ?

Conscience tendait les deux mains. Baptiste en prit une ; Mariette s'empara vivement de l'autre.

— Ma chère enfant, dit le docteur à Mariette, j'ai à vous parler.

— Je le conduis jusqu'à la porte seulement, dit en rougissant Mariette, et je reviens à l'instant même.

— Bien ! bien ! allez, fit le docteur.

Mariette conduisit, en effet, Conscience jusqu'à la porte, et revint.

Le docteur avait retenu la jeune fille pour l'interroger sur les détails de l'accident, sur ce qu'elle pouvait se rappeler du traitement suivi, et sur cette espèce de retour à la vue qui, la veille, les avait si fort réjouis tous les deux.

Mariette donna tous les renseignements qu'elle put donner avec cette charmante naïveté que nous connaissons déjà, mais qui, inconnue du docteur, faisait sur lui, au fur et à mesure qu'elle se produisait, cette bonne impression de changer en tendresse presque paternelle l'intérêt philanthropique qu'il avait témoigné tout d'abord aux deux enfants.

Pendant ce temps, le docteur écoutait avec attention et approuvait ou improuvait le traitement suivi. En somme, Mariette crut remarquer que l'approbation l'emportait sur l'improbation, l'espérance sur la crainte.

— C'est bien, dit-il, quand Mariette eut fini, nous allons faire une nouvelle épreuve.

Il sonna Baptiste. Baptiste entra.

— Eh bien, lui demanda-t-il, as-tu mis notre malade au bain ?

— Oui, major, répondit celui-ci. J'ai même eu grande

peine à empêcher son chien de vider la baignoire : il paraît que l'animal avait très-soif.

— As-tu lavé les yeux avec de l'eau de guimauve ?

— Oui, major.

— Les as-tu recouverts d'un bandeau ?

— Oui, major.

— Eh bien, fais sortir le malade du bain et amène-nous-le.

Baptiste pivota sur lui-même avec une précision toute militaire, et disparut.

Le major baissa les stores du salon de manière à faire passer le jour d'une lumière ardente à une douce demi-teinte.

Mariette regardait le vieillard faire tous ces préparatifs avec un frissonnement certes plus plein d'angoisses que s'il se fût agi d'opérer sur elle-même. N'avait-il pas dit, ce bon docteur, que l'épreuve qu'il allait tenter était décisive ?

Au moindre mouvement venant du dehors, elle tressaillait, et se tournait vers la porte.

Enfin, elle entendit des pas, et reconnut la marche inquiète et hésitante de Conscience. La porte s'ouvrit, et le jeune homme parut appuyé au bras de Baptiste.

Le docteur fit signe à Baptiste de conduire l'aveugle jusqu'au milieu de la chambre.

Arrivés là, Conscience et Baptiste s'arrêtèrent. Le docteur plaça Mariette à la droite de Conscience, et se plaça lui-même à sa gauche : tous deux se tenant debout dans le cercle de son rayon visuel. Après quoi, ayant fait signe à Mariette de se taire, le vieillard ordonne à Baptiste d'en-

lever le bandeau qui couvrait les yeux du jeune homme.

Puis, le bandeau enlevé :

— Mon ami, dit-il à Conscience, ouvrez les yeux maintenant, et dites-nous si vous distinguez quelque chose, soit comme masse, soit comme contour ?

Conscience demeura un instant les paupières clignotantes ; puis sa vue parut se raffermir, son œil terne parcourut le demi-cercle qui s'étendait devant lui et finit par s'arrêter sur Mariette.

Tout à coup, il jeta un cri, et s'avança, rapide et les bras étendus en avant, du côté de la jeune fille.

Celle-ci, à son tour, voulut s'avancer vers Conscience, mais un signe du docteur la retint.

Elle demeura donc immobile, haletante, et pleine de frissons, comme si elle eût eu la fièvre.

Conscience s'était avancé jusqu'à elle. Au moment de la toucher, il s'arrêta, craignant sans doute de la heurter, et tendant sa main tremblante :

— Mariette ! Mariette ! dit-il, es-tu là ! ou ce que je vois n'est-il qu'une ombre, qu'une erreur de mon imagination ?... Oh ! si tu es-là ! par grâce, parle-moi... touche-moi !...

— Conscience ! cher Conscience ! s'écria Mariette en lui saisissant la main.

— Oh ! mais, alors, je vois... alors, je ne serai point aveugle... Je vois, Mariette !... je vois !

Mariette n'osait parler. On eût dit qu'elle était, ainsi que Conscience, le jouet de quelque illusion et qu'elle craignait qu'un mot, un mouvement, un geste ne fît évanouir son rêve.

— Si vous voyez, demanda le docteur, dites-moi de quelle couleur est le châle de Mariette ?

— Elle a son fichu rouge, monsieur le docteur.

— C'est vrai ! s'écria Mariette. Oh ! quel bonheur ! Cette fois-ci, ce n'est point une erreur, Conscience... Oui, j'ai bien mon fichu rouge.

Le docteur parut étonné.

— Ton amie a son fichu rouge, dis-tu ? ne te trompes-tu pas, Conscience ?

— Oh ! non, monsieur le docteur.

— Et tu vois rouge ?

— Non, monsieur, dit Conscience, je ne vois qu'une teinte grisâtre ; mais, un jour, chez lui, le docteur Lécosse m'a expliqué que, quand il fait sombre, le rouge paraît plus noir que les autres couleurs. Je vois le châle de Mariette gris foncé, et je présume, par conséquent, qu'il doit être rouge.

— C'est bien, dit le docteur, assez comme cela ; embrassez-vous, mes enfants, et ayez bon espoir.

Puis, se tournant vers le domestique, tandis que les deux jeunes gens se jetaient dans les bras l'un de l'autre :

— Baptiste, dit-il, remets le bandeau sur les yeux de notre aveugle qui, dans quelques mois, je l'espère bien, sera guéri. Puis fais-le dîner ; après quoi, tu le conduiras à sa chambre ; car il faut maintenant qu'il se repose, afin de pouvoir se remettre en route demain dès le matin. Quant à mademoiselle Mariette, elle dînera ici ou avec Conscience, à son choix.

— Oh ! avec Conscience, monsieur le docteur. Je suis si

heureuse, que j'ai absolument besoin de le voir, ou autrement je cesserais de croire à mon bonheur.

— Soit. Tu entends, Baptiste?

— Oh! monsieur le docteur, comment vous remercier? s'écria Conscience avec un accent plein d'exaltation.

— Allons, allons, du calme, fit le docteur, c'est du calme surtout qu'il nous faut, et, avec du calme, de l'eau d'alun, de l'eau de rose et quelque pommade résolutive, nous guérirons encore cet aveugle-là.

— Et ce ne sera pas le premier, dit Baptiste. Ah! vous n'êtes pas malheureux, jeune homme, d'être tombé entre nos mains.

— Eh bien, demanda le docteur à Mariette, tu ne suis pas ton ami, mon enfant?

— Oh! monsieur le docteur, dit-elle en tombant à deux genoux devant le vieillard, laissez-moi d'abord vous remercier!

— Es-tu folle? dit le docteur en essayant de la relever.

Mais Mariette, lui saisissant les mains et gardant son humble et reconnaissante posture :

— Non, monsieur, non, dit-elle, je ne me relèverai pas avant de vous avoir dit, du moins, que j'espère vous voir mieux récompensé de ce que vous venez de faire que si vous aviez guéri le fils d'un roi! car c'est Dieu qui se charge d'acquitter la dette des pauvres gens; et Dieu est riche en miséricorde et en bénédictions! Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle avec un enthousiasme qui amena les larmes jusqu'aux paupières sèches du vieillard, mon Dieu, n'est-ce pas que vous bénirez notre sauveur comme nous le bénissons nous-mêmes?

— Oui, mon enfant, dit le vieillard, oui, Dieu t'entendra, ou plutôt Dieu t'a entendue; car je suis déjà récompensé au delà de mes mérites... Embrasse-moi donc, ma fille, et va rejoindre ton ami.

Et, rapprochant Mariette de lui, il l'embrassa paternellement sur le front, tandis que, de son côté, la jeune fille toute sanglottante le pressait sur son cœur; puis, s'élançant sur les traces de Conscience :

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, qui donc peut dire que les hommes ne sont pas bons?

Le lendemain matin, à sept heures, une jolie petite cariole de campagne, attelée d'un cheval gris pommelé, attendait à la porte de cette maison où, la veille, Mariette s'était présentée avec tant d'anxiété.

Un petit paysan tenait le cheval par la bride.

On vit d'abord Baptiste, un fouet sous son bras, et tressant avec un soin tout particulier la mèche de ce fouet.

Puis Bernard, sautant, gambadant, et, à chaque saut, à chaque gambade, se retournant pour regarder ceux qui venaient derrière lui.

Ceux qui venaient derrière lui, c'était le docteur, c'était Mariette, et puis Conscience avec sa visière verte, mais le visage calme, serein, souriant.

Ce visage, on le voyait, était le reflet d'un cœur plein d'espérance.

Le jeune homme était appuyé au bras de Mariette et tenait pressée contre sa poitrine la main du vieillard.

Arrivé au marchepied de la voiture, il hésita un instant; puis, ouvrant ses deux bras :

— Docteur, bon docteur, dit-il, je voudrais bien vous embrasser!...

Le docteur ne demandait pas mieux; il le tint serré pendant quelques moments entre ses bras.

— Après quoi, le repoussant doucement :

— Allez, mon cher Conscience, dit-il; vous oubliez que votre mère vous attend.

— Oui, oui, docteur, dit Conscience, vous avez raison. Baptiste, aidez-moi à monter dans la voiture. Mariette, remercie bien encore le docteur, embrasse-le encore; dis-lui que nous l'aimerons toujours.

— Oh! oui, Dieu nous en est témoin, toujours, toujours! dit Mariette.

— Allons, allons, en voiture, en voiture, mademoiselle, on n'attend plus que vous.

Mariette s'élança à l'aide du marchepied, et, en un instant, fut sur la banquette du fond, près de son ami Conscience.

— Maintenant, voyons, dit Baptiste, quel chemin allons-nous prendre?

— Le plus court, dit Conscience.

— Alors, nous allons passer près de Fleury, laisser Villers-Cotterets à notre gauche, prendre derrière Saint-Remy, traverser les Châtaigniers et tomber droit à la grande route d'Haramont. Est-ce votre avis, jeune homme?

— Oui, cela diminue notre chemin de près d'une lieue.

— En ce cas, en route, Marengo! s'écria Baptiste en enveloppant les flancs du cheval gris pommelé d'un coup de fouet, qui le fit partir au grand trot sur les traces de Bernard, qui semblait lui montrer le chemin.

— Au revoir, docteur! crièrent les deux voix de Mariette et de Conscience.

— Bon voyage, mes enfants! répondit celui-ci.

Et la voiture, au milieu d'un tourbillon de poussière, franchit la lisière de la forêt.

Cinq quarts d'heure après, elle s'arrêtait entre les deux chaumières, au seuil desquelles se groupaient étonnés et ne pouvant croire à ce retour inattendu, d'un côté, dame Marie, petit Pierre et Catherine; de l'autre, Madeleine, soutenant le père Cadet, qui commençait à se lever.

Et, aux hurlements joyeux de Bernard, répondaient par leurs cris et leurs mugissements Pierrot, Tardif et la vache noire, qui, quoique enfermés dans leurs étables, ne demeuraient point étrangers à ce grand événement.

XVI

OU IL EST PRESQUE DÉMONTRÉ QUE MIEUX EUT VALU POUR CONSCIENCE DEMEURER AVEUGLE.

Nous n'essayerons pas d'exprimer la sensation produite sur les habitants des deux chaumières par ce retour de Conscience et de Mariette.

Au lieu de pleurer un seul enfant, les mères commençaient à en pleurer deux. Depuis son départ, Mariette n'avait point donné de ses nouvelles, et, quoique six jours

ne se fussent pas encore écoulés, son absence semblait durer depuis six siècles.

Les chaumières étaient toujours là, mais comme deux cadavres dont les âmes s'étaient envolées.

Les âmes revenaient : les cadavres allaient se reprendre à la vie.

Les honneurs du retour furent d'abord pour Conscience : c'était celui-là qui était le véritable absent, absent depuis six mois.

Puis pour Mariette, l'héroïne du dévouement.

Puis, enfin, pour Bernard.

Mariette fut le poëte de cette nouvelle odyssée. Comme Françoise de Rimini, elle racontait, tandis que Paolo-Conscience écoutait, la tête appuyée à l'épaule de sa mère.

Bien des soupirs et bien des larmes entrecoupèrent ce simple récit ; bien des bénédictions furent données aux cœurs charitables que Dieu avaient échelonnés sur la route des deux pèlerins.

Les deux bouquets de fleurs, d'or et d'argent, rapportés de Notre-Dame de Liesse, furent suspendus chacun dans une des chaumières, à l'endroit le plus apparent de la cheminée.

Puis, vers deux heures de l'après-midi, quand le cheval gris pommelé, après avoir fait connaissance avec Pierrot et Tardif, se fut bien repu à leur râtelier et bien reposé sur eur litière ; quand, de son côté, Baptiste eut été bien fêté par les habitants des deux chaumières, le cheval gris pommelé fut tiré de son repos et attelé à la carriole. Baptiste, embrassé, carressé, chargé de mille bénédictions pour le vieux docteur, sortit de la chaumière de gauche, remonta

dans la carriole, échangea un dernier adieu avec les heureux qu'il venait de faire, et, fouettant son cheval, il faut le dire, avec moins d'ardeur qu'au départ, reprit le chemin de Longpont, où il se retrouva deux heures après avoir quitté le village au milieu duquel son passage venait de produire une si vive sensation.

Cette sensation, hâtons-nous de le dire, une des personnes sur lesquelles elle agit le plus puissamment, fut Catherine. Catherine, que le hasard avait amené chez dame Marie, au moment de l'arrivée de Conscience et de Mariette n'avait encore reçu aucune nouvelle de Bastien, et ignorait toujours s'il était mort ou vivant. La pauvre fille aimait le hussard de toute son âme ; ce fut donc avec une immense joie qu'elle apprit de la bouche de Mariette des détails qui ne lui laissèrent aucun doute sur l'existence de Bastien, de Bastien un peu détérioré, c'est vrai, mais de Bastien toujours bon vivant, toujours bon garçon.

Il est encore vrai qu'au moment où Bastien avait quitté Mariette, il l'avait quittée pour aller faire une promenade avec le cuirassier du côté de la porte de Saint-Quentin ; mais Bastien, en quittant Mariette, paraissait tellement compter sur son coup de figure, que, nous l'avons dit, cette promenade, tout en laissant un souvenir de reconnaissance dans le cœur de Mariette, n'y laissait aucune inquiétude; elle ne jugea donc pas même à propos de parler à Catherine de cet incident.

Restait à craindre, pour Catherine, que Bastien ne l'eût oubliée ; mais on se rappelle la conversation du hussard avec Mariette à cet endroit, et l'on conviendra que les

craintes de Catherine, sur cet oubli de Bastien, étaient on ne peut plus mal fondées.

Pendant tout le reste de la journée, une partie des habitants du village stationna sur la route entre les deux chaumières : les garçons, ce qu'il en restait du moins, après le terrible abatis qui venait d'en être fait, serrant les mains de Conscience ; les jeunes filles, félicitant Mariette sur son courage et le bon résultat qu'il avait eu.

Il fallut alors que Conscience racontât tous les détails de cette terrible bataille de Laon, à laquelle il avait assisté, jusqu'au moment où, en faisant explosion, le caisson l'avait aveuglé, tandis que Mariette, de son côté, racontait son voyage, à elle, le pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, l'intervention miraculeuse de la sainte Vierge, car la jeune fille, continuait d'attribuer à la Madone l'heureuse guérison de son ami ; enfin, la station chez le bon docteur de Longpont, où Conscience était entré mourant et désespéré, et d'où il était sorti plein d'espérance et de forces.

Puis, la nuit vint, rappelant chacun au foyer. Dans toutes les maisons du village on s'entretint, ce soir-là, de Conscience et de Mariette ; on parla de leur mariage, qui n'était plus un mystère, Conscience ayant dit les promesses que le dévouement de la jeune fille lui avait faites, alors que, sans espoir de revoir jamais la lumière du jour, il considérait le reste de sa vie comme une station anticipée dans les sombres vestibules de la mort.

Et, il faut le dire, dans tout le village, il ne se trouvait pas un envieux du futur bonheur des deux jeunes gens ; au contraire, ceux qui étaient au courant des affaires du père Cadet, et, dans les localités de cinq à six cents âmes,

il n'y a guère de secrets qui se gardent longtemps; ceux qui étaient, disons-nous, au courant de affaires du père Cadet plaignaient les jeunes gens, dont l'avenir allait probablement être fort compromis par le triple dérangement qu'avaient apporté dans ces affaires l'attaque d'apoplexie dont le vieillard commençait à se relever, le départ de Conscience et le retour des Bourbons.

Expliquons ce triple dommage, et mettons sous les yeux du lecteur la véritable situation du père Cadet, qui, après s'être cru un instant riche comme Crésus, était sur le point de se trouver plus pauvre que Job.

L'apoplexie dont avait été frappé le père Cadet l'avait empêché, comme on dit, de veiller au labourage et à l'ensemencement de ses terres; mais, sur ce point, par bonheur le voisin Mathieu lui était venu en aide. Cependant, la terre n'en avait pas moins été privée de cette visite quotidienne et même dominicale à laquelle elle était habituée, et la terre jalouse paraissait, soit à cause de cette négligence, soit à cause des mauvaises dispositions de l'année, promettre, sinon la stérilité, du moins une médiocre récolte.

Oh! si Conscience avait été là pour veiller aux besoins de cette terre; Conscience, qui comprenait si bien tous les cris de la nature, eût certes répondu au cri de la pauvre abandonnée.

Mais, hélas! Conscience était parti; Conscience mesurait de la poudre à Brienne, à Montereau, à Méry-au-Bac, à Laon; Conscience, le doux Conscience, qui n'eût point arraché une plume à l'aile d'une mésange, Conscience aidait, dans son humble sphère d'action, le vainqueur des Pyra-

mides, de Marengo et d'Austerlitz ; besogne pour laquelle, il faut l'avouer, il n'avait ni une sympathie, ni une admiration pareilles à celles que professait son ami Bastien.

On a vu comment Conscience, doublement excusable dans ses glorieux homicides, et par la nécessité de la défense du territoire, et par la répugnance qu'il avait mise à obéir à la loi de recrutement, avait été arrêté dans le cours de cette carrière qu'il accomplissait, si peu sympathique qu'elle lui fût, avec tant de courage et de sang-froid, que l'un et l'autre avaient été remarqués par l'empereur, lequel lui avait dit, on se le rappelle : « La première fois que nous nous retrouverons au milieu du feu, fais-moi souvenir que je te dois la croix ! » paroles dont il allait probablement recueillir les fruits lorsque l'explosion de son caisson l'avait fait disparaître, comme Romulus, dans un éclair.

Puis, étaient venus l'envahissement complet du territoire, l'entrée des alliés à Paris, et le rétablissement du trône des Bourbons, nouvelles causes de ruine pour le pauvre père Cadet, et même pour les deux familles.

Hélas ! au milieu de ces grandes catastrophes et de ces gigantesques événements, l'historien ne s'occupe guère qu'à suivre la fortune ascendante ou descendante des puissants de la terre. On s'apitoie sur le trône renversé, sur le génie méconnu, sur les revirements du sort, sur les caprices du hasard, et il est bien rare que l'on trouve une plainte, un regard, un soupir, pour les humbles existences que brisent en passant les roues de ces chars qui montent et qui descendent sur la pente des destinées.

Or, voici quelle triple source de ruine apportaient avec

eux, pour les habitants des deux chaumières, ces suprêmes événements qui venaient de changer la face de l'Europe.

L'envahissement du territoire avait d'abord amené un corps d'armée russe de trente ou quarante mille hommes à Villers-Cotterets ; il eût été difficile de loger ces quarante mille hommes dans les cinq cents maisons qui composent la ville, ou dans les villages environnants.

Ces quarante mille hommes avaient donc établi un immense bivouac qui couvrait deux ou trois lieues de terrain.

Les huit ou neuf arpents de terre du père Cadet se trouvaient compris dans ces deux ou trois lieues de terrain, et étaient couverts d'un camp de Cosaques dont les chevaux avaient foulé aux pieds la tête verte des épis, juste au moment où elle commençait à sortir de terre.

Il ne fallait donc plus penser à la récolte de cette année, attendu que le sol était foulé comme celui d'un jeu de paume. Il est vrai que, grâce à la paille qui le couvrait et qui devait tout naturellement se convertir en fumier, la terre, improductive en 1814, serait, suivant toute probabilité, admirablement préparée pour l'année 1815 ; mais il y avait dix-huit mois à passer avant d'arriver là, et le père Cadet avait à payer chez maître Niguet une somme de huit cents francs, vienne la Saint-Martin.

Rien ne paraissait plus facile au premier abord que d'emprunter une somme de huit cents francs sur neuf arpents de terre qu'un travail assidu de dix ans avait faits de première qualité, et qui n'étaient grevés en tout que d'une hypothèque de seize cents francs.

Mais nous reviendrons sur ce point tout à l'heure ; car nous avons parlé de trois causes de ruine, et, après avoir

exposé la première, qui était la dévastation de la terre du père Cadet, nous devons passer à la seconde ; en venant à la troisième, nous traiterons cette fameuse question de payement, la plus grave de toutes.

La seconde cause de ruine était que, par cette occupation étrangère, les voyages quotidiens de Mariette à Villers-Cotterets s'étaient trouvés interrompus ; le moyen qu'une jeune fille, sans sauf-conduit, sans escorte, belle comme était Mariette, traversât tous les jours une fois pour aller vendre son lait, une autre fois pour en rapporter le prix, un bivouac de quarante mille hommes ! Il ne fallait pas même y songer.

D'ailleurs, qu'eût-elle été vendre à Villers-Cotterets ? Il n'y avait plus de vaches chez la fermière de Longpré, et, par conséquent, plus de lait ; les quatre mères nourricières avaient été tuées, dépecées, rôties ; la vache noire n'avait échappé à cette tuerie que par la protection spéciale de l'officier commandant à Haramont, et Tardif, et même Pierrot, qu'en raison de leur grand âge, qui les rendait respectables, même à des dents de Cosaques affamés.

Donc un bivouac de quarante mille hommes, plus de vaches, plus de lait, plus de commerce, c'est-à-dire toute une source de bien-être, la principale, presque la seule, tarie dans la chaumière de droite, tandis qu'un troisième désastre allait, comme nous l'avons dit, tomber sur la chaumière de gauche.

Les Bourbons étaient remontés sur le trône, et, avec eux, étaient rentrés tous les anciens serviteurs qui les avaient suivis dans l'exil ; nobles et prêtres, chacun, en rentrant, avait sa prétention ; pas un seul de tous ces com-

pagnons d'émigration qui n'eût été *spolié* et qui ne réclamât contre la *spoliation*.

C'était ainsi que l'on appelait, alors, ce grand acte de justice de 1792 qui avait enrichi le peuple de France avec les biens de ceux qui conspiraient ou qui combattaient contre lui.

Or, les neuf arpents de terre du père Cadet n'étaient rien autre chose qu'une bribe détachée des terres que possédait, sur les communes d'Haramont, de Bonneuil et de Largny, le couvent de Longpré.

Et les ayant-droit du couvent, qui avaient reparu dans les environs, disaient tout haut qu'ils espéraient bien que ce vol leur serait restitué comme les autres.

Inutile d'ajouter qu'il n'était pas même question d'indemniser les nouveaux propriétaires.

Voilà donc la situation plus que précaire où le pauvre Conscience retrouva les deux familles.

On comprend, dès lors, combien il était important que l'espèce de miracle qui avait commencé de lui rendre la vue s'accomplît tout à fait, car, évidemment, c'était sur lui qu'allait peser la responsabilité du bien-être de tous.

Le plus urgent était d'abord de soigner cette vue convalescente. Dès le lendemain, Conscience se mit donc en route pour Villers-Cotterets, conduit par Mariette, et précédé par Bernard; c'était leur promenade ordinaire et matinale qui recommençait; seulement, le bivouac avait effarouché les oiseaux, les écureuils et les daims.

Les soldats jetaient un regard d'envie sur cette belle fille; mais ils étaient maintenus par deux sentiments : l'obéissance qu'ils devaient à leurs officiers, et le respect qu'ils

devaient au malheur. D'ailleurs, au reste d'uniforme que portait Conscience, ils devinaient qu'ils avaient affaire à un soldat, que cette infirmité était la suite de quelque accident de guerre, et cette fraternité du champ de bataille qui, le combat terminé, s'établit même entre ennemis, protégeait à la fois l'aveugle et son guide.

Tous deux ou plutôt tous trois, Bernard compris, arrivèrent donc à Villers-Cotterets, où, depuis six mois, ils n'avaient point été vus.

Au milieu des graves événements qui venaient de s'accomplir, leur absence, comme on le pense bien, n'avait point été remarquée ; cependant leur présence le fut.

Tout le monde, à Villers-Cotterets, regardait d'un œil sympathique ce groupe étrange et matinal composé de deux enfants qui s'aimaient, et d'un chien qui les aimait.

L'amour attire l'amour.

Les deux jeunes gens allèrent droit à la maison du docteur Lécosse.

Le docteur savait déjà le retour de Conscience, l'accident terrible qui lui était arrivé, et le mieux qui commençait à se manifester dans son état.

Aussi le reçut-il avec une gaieté pleine d'affection.

— Ah ! c'est toi, garçon, lui dit-il. Allons, viens ici, et raconte-moi ton affaire.

Et il fallut que, pour la dixième, la vingtième, la cinquantième fois, Conscience racontât l'accident avec tous ses détails.

Le docteur écouta très-attentivement; puis, lorsque Conscience eut fini, il le conduisit vers la fenêtre, et, lui ouvrant de force la paupière, il examina l'œil.

— Oui, c'est bien cela, dit-il ; la pellicule externe de la cornée a été atteinte ; la transparence a été et est encore ternie ; mais, peu à peu, la conjonctive s'exfolie et se régénère ; le glissement des paupières finira par lui rendre son poli... Et, alors, garçon, tu y verras aussi clair qu'auparavant.

— Oh! bien vrai, monsieur? s'écrièrent les deux enfants.

— Je vous en réponds, dit le docteur.

— Maintenant, demanda la jeune fille, que faut-il faire, monsieur Lécosse?

— C'est bien simple : je vais vous remettre une petite ordonnance en vertu de laquelle le pharmacien vous préparera une pommade fondante et résolutive. Conscience s'en frottera les paupières matin et soir, et, dans quinze jours ou trois semaines, il y verra assez pour venir me demander tout seul une autre ordonnance.

Et, pendant que le docteur écrivait cette ordonnance à l'adresse de monsieur Pacquenot, pharmacien, Conscience et Mariette, dans les bras l'un de l'autre, échangeaient des larmes reconnaissantes et un baiser silencieux.

En effet, il n'y avait plus rien à craindre, puisque le premier docteur avait espéré, que le second avait promis, et que le troisième affirmait.

Les deux enfants revinrent, de leur pas le plus rapide, apporter cette bonne nouvelle à Haramont.

XVII

L'HORIZON SE REMBRUNIT.

Il ne fallait rien de moins que cette bonne nouvelle pour adoucir un peu les inquiétudes d'un autre genre qui commençaient à planer sur les deux familles.

Avec ses neuf arpents de terre, le père Cadet était donc, comme nous l'avons dit, sur le point de se voir réduit à la misère.

Le docteur Lécosse n'avait rien voulu accepter, c'est vrai, pour les soins donnés à sa maladie; mais il n'en avait point été de même du pharmacien, et cette maladie dont il était loin d'être guéri, avait coûté plus de cinquante écus au père Cadet.

Or, nous avons vu que, lorsqu'il s'était agi d'aller chercher Conscience à Laon, le père Cadet avait offert à Mariette, qui l'avait refusée, sa dernière pièce d'or.

Mariette avait fait le voyage avec l'argent que lui avait donné Mauprivez le boucher.

La pièce d'or du père Cadet était donc rentrée dans son sac de cuir, mais point pour longtemps; elle avait passé, avec cinq autres, produits des économies de Madeleine et de Marie, à payer les médicaments que fournissait monsieur Pacquenot.

Pour arriver à cinquante écus, il avait même fallu ajouter encore quelque monnaie.

Sur ces entrefaites, Conscience était revenu. Le retour de Conscience, c'était une grande joie pour les cœurs, mais ce n'était point un allégement pour les bourses.

Le père Cadet devait rester impotent pendant les quelques jours qu'il avait encore à vivre. Conscience, convalescent, était lui-même incapable d'aucun travail. Petit Pierre ne pouvait compter comme un aide que dans quatre ou cinq années.

Aussi, de ces deux familles, qui se composaient de trois hommes et trois femmes, c'étaient les soutiens naturels qui manquaient, et c'étaient les femmes qui devaient subvenir aux besoins de tous.

On sait ce que c'est, au village, que le travail de trois pauvres femmes, et ce que rapportent le rouet et l'aiguille.

Il est vrai aussi qu'au village, on vit de peu; mais les deux malades augmentaient la dépense.

Malgré la perte de la prochaine récolte, perte assurée par le campement des Cosaques sur sa terre, le père Cadet eût trouvé facilement des ressources; mais nous avons dit quel bruit terrible se répandant, à propos des terres d'émigrés, compliquait la situation.

On savait, en outre, qu'il était dû, par le père Cadet, seize cents francs sur cette terre; ce qui n'était rien quand les neuf arpents valaient douze ou quatorze mille francs, mais somme énorme quand on ne savait plus si ces neuf arpents valaient même seize cents francs.

Personne ne fit donc d'offres de service au père Cadet,

pas même le voisin Mathieu, qui, se trouvant dans un cas à peu près semblable, n'eût pu, d'ailleurs, réaliser ses offres, s'il les avait faites.

On avisa à tirer de la situation tout ce qu'elle conservait de ressources.

Les événements politiques y aidèrent tant soit peu.

Le 30 mai, le canon de Paris annonça que le traité entre la France et les puissances alliées était signé.

A la suite de ce traité, les troupes étrangères devaient quitter le territoire français.

Vers le 15 juin, les Russes, en conséquence, levèrent leur bivouac, et firent leurs adieux aux habitants d'Hararamont, de Largny et de Villers-Cotterets, à la grande satisfaction de ces derniers.

Un instant, la France oublia, en soulevant plus librement sa poitrine écrasée, qu'elle rentrait dans ses limites de 1792, laissait échapper la suprématie du monde, et perdait dans la Méditerranée, dans le golfe du Mexique, dans la mer des Indes, Malte, Tabago, Sainte-Lucie, l'île de France, Rodrigue et Séchelles.

Elle retrouvait son sol; elle redevenait maîtresse d'elle-même; elle allait, enfin, rallier ses enfants, encore dispersés dans les forteresses du nord et de l'est, dans les armées d'outre-Loire et dans les hôpitaux.

Le lendemain du départ des Cosaques, le père Cadet déclara une chose : c'est qu'il voulait aller voir sa terre.

Le désir était bien naturel chez ce pauvre homme, qui, autrefois, allait voir cette terre tous les jours, plutôt deux fois qu'une, et qui ne l'avait pas vue depuis plus de huit mois.

Il y avait longtemps qu'il s'essayait à ce grand voyage, en faisant chaque jour quelques pas de plus au bras de Madeleine; mais, tant que les Cosaques avaient bivouaqué sur cette terre bien-aimée, il en avait, autant qu'il lui était possible, écarté ses yeux et éloigné son esprit, comme eût fait Collatin de Lucrèce profanée, si Lucrèce eût survécu au crime de Tarquin.

Madeleine offrit au père Cadet de lui donner, comme d'habitude, l'appui de son bras; mais le père Cadet refusa; il voulait être seul pour subir les émotions qui l'attendaient, et s'y laisser aller tout à son aise.

Elle manifesta quelque crainte que le vieillard ne pût accomplir une si longue course, car il s'agissait de près d'un quart de lieue; mais le père Cadet fit un effort, se redressa, traversa presque sans boiter la chaumière dans toute sa longueur, et demanda qu'on le soutînt seulement pour descendre le talus : le reste ne l'embarrassait point.

Madeleine le suivit longtemps des yeux; mais, voyant qu'il avait gagné le tournant du chemin sans fléchir, elle s'en rapporta à l'énergique volonté du vieillard.

En effet, celui-ci continua sa route, et arriva bientôt en vue de cette grande plaine dévastée.

Pendant près d'une lieue, on ne voyait plus rien que terre foulée aux pieds des hommes et des chevaux, restes de baraques à moitié démolies, et de grandes taches noires indiquant la place où l'on allumait les feux.

C'était l'image vivante, ou plutôt l'image morte de la désolation.

Le père Cadet secoua tristement la tête et poursuivit son chemin.

Mais arrivé à l'endroit où devait être sa terre, cette terre qu'autrefois il voyait poindre sous son regard, cette terre dont il embrassait, facilement, mais fièrement les limites, arrivé, disons-nous, à l'endroit où devait être sa terre, il la chercha vainement.

Toute limite avait disparu : plus de bornes, plus de fossés, plus aucune de ces marques qui disent au propriétaire : « Ceci est à toi, et ceci est à ton voisin. »

Le père Cadet essaya de lever ses deux bras au ciel, mais le bras gauche ne pût accomplir le mouvement et retomba le long du corps, inerte et sans vie.

Deux larmes coulèrent de ses yeux ; un de ses bras ne pouvait plus agir, mais ses deux yeux pouvaient toujours pleurer.

— Oh ! mon Dieu, Seigneur, murmura le pauvre homme, faut-il, à la fin de sa vie, voir de pareilles calamités ?

Puis, comme ses souvenirs lui disaient qu'il devait être à la hauteur de sa terre, il quitta le chemin pour essayer, sous cette couche de boue et de paille, de retrouver les anciennes limites.

Un petit bois appartenant au voisin Mathieu pouvait l'aider dans cette recherche, mais il fallait retrouver aussi la place où il avait été.

Le bois était coupé.

Au fond du cœur, le père Cadet ne fut pas trop fâché de cet abatis. Ce bois, très-fourré et plein d'épines, servait de repaire à une certaine colonie de lapins, qui, terrés le jour, sortaient de leurs terriers la nuit, pour venir grignoter les blés et les trèfles du père Cadet.

Quelques souches qui avaient été des troncs d'arbres, et qui sortaient de terre, indiquèrent au vieillard l'ancien gisement de ce bois, et par lui, il parvint à retrouver à peu près une de ses limites.

Il était occupé à relever la seconde, lorsqu'il sentit qu'on lui frappait doucement sur l'épaule.

Il se retourna.

C'était l'homme qui lui avait vendu ses deux derniers arpents de terre, et à qui il redevait seize cents francs.

Tout au contraire du père Cadet, triste, courbé en deux et tout cassé, le vendeur paraissait alerte et joyeux.

— Ah ! bonjour, cousin Maniquet et la compagnie, dit selon son habitude le père Cadet, quoique le cousin Maniquet fût absolument seul. Comment cela va-t-il ?

— Bien ! très-bien ! répondit le cousin. Et vous, père Cadet ?

Le père Cadet secoua la tête.

— Oh ! moi, mal, très-mal ! dit-il.

— Bon ! fit l'autre, on vous donnerait trente ans ; vous avez l'air d'un marié.

Le père Cadet secoua la tête plus tristement encore que la première fois.

Puis, sentencieusement :

— Voisin Maniquet, dit-il, il n'y a que l'âne qui porte le bât qui sente ou le bât le blesse.

— Ah ! oui, je comprends ; vous voulez parler de votre paralysie ! Ah ça ! mais ils ne veulent donc pas aller, ce diable de bras et cette diablesse de jambe gauche ?

— Ce n'est pas cela, Dieu merci, ils vont encore, puisque la jambe, toute malade qu'elle est, m'a, comme vous

le voyez, conduit jusqu'ici ; mais c'est la terre, cousin Maniquet, c'est la terre !

Et le père Cadet, plus mélancoliquement encore que les deux premières fois, secoua de nouveau la tête.

— Ah ! oui, la terre... je comprends.

— C'est-à-dire, cousin Maniquet, que j'en suis à chercher mes limites, et que je ne les trouve plus, moi qui autrefois les aurais relevées les yeux fermés.

— Oh ! quant aux limites, que cela ne vous inquiète point, père Cadet, nous les trouverons.

— Comment ! nous les trouverons ? C'est bien difficile avec le changement qui s'y est fait !

— Ah ! oui, mais vous savez que, moi, je suis maraîcher à Vaumoise.

— Oui, je sais cela.

— Je vous ai même vendu les deux lopins de terre que j'avais ici, d'abord pour m'agrandir là-bas, et puis ensuite parce que je n'avais pas confiance dans cette terre, qui vient d'un couvent.

Le père Cadet poussa un soupir ; le cousin Maniquet avait mis le doigt sur une de ses blessures, et celle-là n'était pas la moins vive parmi celles qui étaient en train de saigner.

— Oui, dit-il, je crois que vous avez bien fait de vous en défaire.

— Et moi aussi, je le crois, dit le cousin. Je vous disais donc que, comme vous savez, je suis maraîcher à Vaumoise ; il en est résulté que, dès que les officiers m'eurent donné toute sûreté, je suis venu vendre mes légumes au bivouac.

— Ah ! fit le père Cadet.

— Oui, tous les jours une pleine voiture ; et comme il paraît que le roi Louis XVIII leur a donné beaucoup d'argent pour le service qu'ils lui ont rendu, ils payaient bien, ces gueux de Cosaques.

— Alors vous n'avez rien perdu à l'invasion ?

— Au contraire ! oh ! j'y ai gagné, moi, et je n'ai qu'un regret, c'est qu'au lieu de durer trois mois, cela n'ait pas duré trois ans.

— Il y en a d'autres pour qui cela eût été bien malheureux, cousin Maniquet.

— Ah dame ! vous savez, père Cadet, le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres : il n'y a que la bonne et la mauvsise chance, voilà tout ; vous avez eu la mauvaise, j'ai eu la bonne : une autre fois, ça sera le contraire.

— Mais, reprit le père Cadet, qui commençait a trouver peu de charme dans la conversation du cousin, comment, avec tout cela, m'aiderez-vous à retrouver mes limites ?

— Ce sera bien facile... Je venais donc tous les jours, ainsi que je vous ai dit, et, comme je me doutais de ce qui allait arriver, une fois j'ai apporté dans ma charrette une douzaine de piquets tout taillés, et je leur ai dit, aux Cosaques : « Ne faites pas attention, c'est que vous êtes sur ma terre, et, tandis que les limites sont encore visibles, je veux les marquer. Ah ! ont dit ces messieurs, c'est trop juste. » Et ils m'ont laissé enfoncer mes piquets ; de sorte que, grâce à cette précaution, nous retrouverons *nos* limites.

— Ce pronom à moitié possessif inquiéta le père Cadet.

Il regarda son interlocuteur en dessous; puis, voulant avoir le cœur net de cette petite inquiétude :

— Vous êtes bien bon de prendre un pareil souci de mes intérêts, cousin, dit-il, bien bon, en vérité.

— Ah dame ! vous comprenez, fit Maniquet avec un geste plein de finesse, c'est que vos intérêts sont un peu devenus les miens, père Cadet.

— Comment cela? demanda le bonhomme, dont les pommettes se colorèrent d'une légère rougeur.

— Sans doute ! vous avez encore deux payements à me faire, n'est-ce pas?

— Oui. Deux payements de huit cents francs chacun ?

— L'un à la Saint-Martin de cette année, et l'autre à la Saint-Martin de l'année prochaine.

— Vous savez vos dates, cousin Maniquet.

— Oh ! je suis un homme d'ordre.

— Mais qui a terme ne doit rien, observa timidement le père Cadet.

— Attendez... Je me suis donc dit comme cela : « La mauvaise chance est sur le père Cadet. Il est tombé paralytique ; son petit-fils Conscience est devenu aveugle ; les Cosaques sont campés sur sa terre, et ils lui ont saccagé la récolte de l'année... »

— Eh bien, après, cousin ?

— Après ?

— Oui.

— « Dame ! me suis-je dit, il est possible qu'à l'heure du payement il soit gêné... »

Le père Cadet étouffa un soupir.

— « Huit cents francs, continua le cousin Maniquet, ça ne

se trouve pas toujours sous le pied d'un cheval, et surtout d'un cheval de Cosaque. Eh bien ! s'il est gêné au point de de ne pas pouvoir me payer; eh bien ! ça pourra s'arranger. »

— Ah ! s'écria le père Cadet, comme le gage est bon, vous m'accorderez du temps, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, père Cadet, non ! ne vous fiez pas là-dessus. J'ai acheté de mon côté, et j'ai justement pris, pour payer, les époques où j'avais à recevoir. Oh ! non, père Cadet, non ! j'ai dû compter sur vous, qui avez toujours payé rubis sur l'ongle, comme on compte sur moi. Mettez-vous en mesure, cela vous regarde.

— C'est bien, dit le père Cadet d'une voix étranglée.

— Je me suis donc fait cette réflexion, continua le cousin : « Si le père Cadet, qui ne peut pas faire fonds sur la récolte de cette année, puisque la récolte est détruite; si le père Cadet est gêné et ne me paye pas, en ma qualité de prêteur hypothécaire... » car, vous savez, j'ai hypothèque en premier sur vous, père Cadet?...

— Eh ! mon Dieu, oui, je le sais.

— « Eh bien donc, si le père Cadet ne me paye point, ça me coûtera, mais je serai forcé de faire vendre sa terre. »

Le père Cadet ferma les yeux et avala sa salive comme un homme qui a la corde autour du cou.

Le cousin Maniquet poursuivit avec son égoïsme d'usurier :

— « Or, comme la terre est dépréciée, attendu que tous ces imbéciles-là croient bonnement qu'on va rendre les biens aux nobles et aux calotins, j'aurai la terre pour rien

ou peur pas grand'chose, pour un morceau de pain, et, dans ce cas-là, il n'y a pas de mal à ce qu'à tout hasard, je marque nos limites... » Voilà pourquoi j'ai enfoncé mes piquets.

A la grimace que fit le vieillard, on eût dit qu'un de ces piquets lui entrait dans la poitrine.

Maniquet continua :

— Ainsi vous pouvez être tranquille, père Cadet, notre terre ne sera pas confondue avec la terre du voisin, et nous la retrouverons, dans un an, meilleure qu'elle ne l'a jamais été; car toute cette paille, toutes ces cendres, tout ce crottin, je n'ai pas besoin de vous dire que ça fait de fameux fumier. Oh! elle avait besoin d'un an de friche et d'un peu d'engrais, notre pauvre terre; vous l'aviez un peu surmenée, avouez ça, père Cadet... Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? est-ce que vous vous trouvez mal?

Et le cousin Maniquet tendit les bras au vieillard chancelant, lequel fit un effort sur lui-même, écarta le cousin du bras qui lui restait, et dit :

— C'est bon... merci, cousin Maniquet, je suis bien aise que vous m'ayez prévenu de vos intentions; vous savez le proverbe : « Un homme prévenu en vaut deux. »

— Alors, vous me payerez à la Saint-Martin? tant mieux!

— Je ne dis pas cela, cousin.

— Alors, vous ne payerez pas!

— Je ne dis pas cela non plus.

— Que dites-vous donc?

— Je dis... je dis qu'il faudra voir.

On sait que c'était le mot du père Cadet.

— Eh bien, voyez, dit le cousin Maniquet; en attendant, je vais toujours rétablir les limites de notre terre. Adieu, père Cadet.

— Adieu, cousin et la compagnie, dit le vieillard.

Et, la mort dans le cœur, il s'achemina vers le village, traînant sa pauvre jambe paralysée, et murmurant tout bas :

— Oh! Seigneur Dieu, il ne manquerait plus que cela! Une si belle terre, qui m'a coûté, à moi, plus de quatre cents bons louis d'or; ce gueux de Maniquet l'aurait pour un morceau de pain!

Et il ajoutait plus bas encore :

— Oh! ça ne sera pas! je l'étranglerais plutôt avec la main qui me reste!

XVIII

OU TOUT LE MONDE DÉSESPÈRE, EXCEPTÉ CONSCIENCE.

En revenant chez lui, le père Cadet trouva tout l'intervalle qui s'étendait entre les deux chaumières obstrué par la population d'Haramont.

Elle s'était groupée autour de Bastien, qui venait de reparaître dans le village, la figure ornée de deux coups de sabre qu'on ne lui connaissait pas; ce qui n'avait point empêché Catherine de jeter des cris de joie en le revoyant.

Un de ces deux coups de sabre était celui que nous lui avons vu lors de sa rencontre avec Mariette devant la porte de l'hôpital de Laon.

L'autre était celui qu'il avait reçu du cuirassier.

Nous avons dit comment Bastien avait quitté Mariette en l'invitant à être parfaitement tranquille, vu qu'il avait préparé certain coup de figure qui lui paraissait immanquable.

Par malheur, deux personnes ont parfois, en même temps, la même idée. Or, le cuirassier avait eu la même idée que Bastien en même temps que lui ; il en résulta que, comme ce fut le cuirassier qui fut le plus prompt, Bastien reçut le fameux coup de figure, au lieu de le donner.

Sa première visite avait été pour Conscience. Il accourait donc, suivi de tout le village, voir son compagnon d'hôpital et s'informer comment allaient ses yeux.

On sait que les yeux de Conscience allaient aussi bien que possible. Malheureusement, ce qui venait de se passer entre le père Cadet et le cousin Maniquet prouvait que tout n'allait pas aussi bien que les yeux de Conscience.

Le père Cadet n'avait qu'un espoir, c'est que maître Niguet, qui avait surtout une clientèle de rentiers, trouverait, sur seconde hypothèque, la somme que le père Cadet avait à payer à son vendeur.

La chose était d'autant plus possible que, le cousin Maniquet payé, cette seconde hypothèque devenait première.

Or, comme, le lendemain, Mariette, profitant de l'absence des Russes, comptait recommencer ses voyages à Villers-Cotterets, et tirer le meilleur parti possible du lait que donnait toujours en abondance la vache noire, il fut con-

venu que le père Cadet serait hissé sur Pierrot, maintenu sur le susdit Pierrot par Conscience, et se rendrait chez maître Niguet pour tenter la négociation.

Le lendemain, les deux jeunes gens et le vieillard partirent : Bernard traînant sa charrette, comme d'habitude, Pierrot portant le père Cadet.

Mariette eût retrouvé toutes ses anciennes pratiques, et même des pratiques nouvelles, si elle eût eu du lait en quantité assez abondante pour en vendre à tous les demandeurs; mais la vache noire n'en donnait que deux mesures, c'est-à-dire pour seize sous, ce qui était déjà énorme pour une vache seule. Mariette fut obligée d'avoir ses privilégiés, et, ayant ses privilégiés, de faire des jaloux.

Tandis qu'elle accomplissait sa tournée, le père Cadet, conduit par Conscience, ou plutôt, conduisant Conscience, car le jeune homme avait toujours les yeux couverts de sa visière verte, se rendait chez maître Niguet.

Il trouva le digne notaire dans son étude, à la même place, dans son même fauteuil, avec ses mêmes clercs. Un trône était tombé, une invasion avait eu lieu, une dynastie était restaurée, sans que ces mémorables événements eussent enlevé un seul grain de la vénérable poussière qui couvrait les dossiers de l'inébranlable tabellion.

Conscience s'arrêta dans la première chambre, où se trouvait madame Niguet, à laquelle il lui fallut raconter toutes ses aventures, au bout desquelles la digne dame entrevit un contrat de mariage à faire par maître Niguet. Mais Conscience accueillit assez tristement l'ouverture. Entre lui et Mariette, c'était lui qui, selon toute probabilité, serait le plus pauvre avant quelques mois. Or, si, contre les

prévisions du docteur Lécosse, sa vue ne se rétablissait pas, il apporterait donc à la jeune fille, en échange de son dévouement, un mari non-seulement aveugle, mais encore ruiné.

Pendant que Conscience faisait à madame Niguet le récit demandé, et que celle-ci, qui avait des remèdes pour toutes choses, désapprouvait l'ordonnance du docteur Lécosse, et en faisait à Conscience une autre à sa façon, le père Cadet, avec une langue encore fort embarrassée, exposait à maître Niguet l'affaire qui l'amenait.

Maître Niguet écouta avec la plus vive attention, mais tout en secouant la tête de temps en temps.

Le père Cadet vit ces espèces de dénégations tacites.

—Est-ce que la demande que je vous fais est impossible, monsieur Niguet? dit-il.

— Impossible, non; mais difficile, oui. Vous n'avez pas idée comme l'argent est peureux, père Cadet, et l'on dit diablement de choses sur les projets du roi Louis XVIII à l'endroit des biens des émigrés, et surtout des biens de l'Église.

— Vous croyez donc que je dois regarder un emprunt comme infaisable, monsieur Niguet?

— Je ne dis point cela. Je verrai, je chercherai; mais je ne promets rien.

Le père Cadet poussa un soupir, et secoua la tête à son tour.

— Ah! dit-il, *l'autre* nous enlevait nos enfants, et nous les rendait avec les yeux, les bras ou les jambes de moins... quelquefois même, il ne nous les rendait pas du tout; mais au moins il nous laissait nos terres!

— Père Cadet, père Cadet! s'écria le notaire, est-ce que vous seriez buonapartiste, par hasard? Alors, je vous prierais, quelque cas que je fasse de votre clientèle, de la porter à maître Mennesson ou à maître Lebaigne. Quant à moi, je ne fais les affaires que des fidèles sujets de Sa Majesté.

— Oh! monsieur Niguet, excusez-moi, si j'ai dit quelque mauvaise parole. Je ne suis ni contre l'autre, ni contre celui-ci : je suis pour ma terre, voilà tout. Celui qui me laissera ma terre, ce sera mon roi, plus que mon roi; ce sera mon Dieu, puisqu'il me donnera de quoi manger, à moi et à ma famille.

Le père Cadet se leva, et, presque aussi chancelant que la dernière fois qu'il était sorti de l'étude, il gagna la porte en secouant la tête, et en murmurant :

— Ne pas trouver à emprunter seize cents livres sur une terre qui vaut douze mille francs comme un liard!... Ah! ce n'est pas sous l'autre que pareille chose serait arrivée... Adieu, monsieur Niguet, et la compagnie. Viens, Conscience.

Conscience ne pouvait voir encore le père Cadet, mais, au son de sa voix, plus tremblante que de coutume, à sa langue, plus embarrassée que jamais, il comprit que le vieillard n'avait rien fait de bien merveilleux dans son entrevue avec le notaire.

On retrouva Mariette et Bernard attendant sur la verte pelouse du parc. Mariette avait été plus heureuse : il ne lui restait pas une goutte de son lait.

C'était un bonheur que de sentir cette ressource assurée. Mais, avec seize sous par jour, sur lesquels Mariette devait

prélever sa nourriture et celle de sa mère, il n'était pas probable que la jeune fille, si économe qu'elle fût, pût mettre de côté cette malheureuse somme de huit cents francs dont le père Cadet avait besoin à la Saint-Martin prochaine.

Dans un tout autre temps, il y aurait bien eu le voisin Mathieu à qui l'on eût pu demander service, et l'on sait si le voisin Mathieu, sous son écorce un peu rude, était obligeant. Mais la moitié des terres du voisin Mathieu étaient elles-mêmes terres de nobles ou terres d'Eglise. De plus, ainsi que sur la terre du père Cadet, les Russes avaient campé sur les terres du voisin Mathieu. Il ne fallait pas compter que, pendant cette triste année 1814, un seul brin d'herbe pousserait sur les quatre-vingts arpents du voisin Mathieu. Si celui-ci avait de l'argent comptant, en vertu de ce triste axiome : « Charité bien ordonnée est de commencer par soi-même, » il était probable qu'il le garderait.

Mais il n'en avait sans doute pas, car on disait à Haramont, tout se sait dans un petit village de cent maisons, on disait que le voisin Mathieu, trois jours avant le père Cadet, avait fait, dans le même but que lui, une visite chez maître Niguet, et n'avait pas mieux réussi que lui.

Dans un autre temps encore, Bastien eût pu offrir une petite ressource. On pouvait compter sur son dévouement pour Conscience, car le hussard, comme tous les bons cœurs, quand il avait mieux connu le jeune homme, était passé d'une extrémité à l'autre, de quelque chose qui ressemblait à de la haine, à quelque chose qui était plus que du dévouement; on eût donc pu trouver une petite res-

source en Bastien, qui, renonçant à boire le vin blanc le matin et à jouer aux quilles le soir, eût, sur les deux cent cinquante francs de sa croix, et ses quatre cents livres de pension, facilement économisé une cinquantaine de francs par mois, nourri qu'il était chez le voisin Mathieu, des chevaux duquel il avait repris la direction. Malheureusement la personne de Bastien était presque aussi à l'index que la terre du père Cadet et les terres du voisin Mathieu. Bastien était devenu, depuis la rentrée des Bourbons, un brigand, un buonapartiste, un compagnon de l'ogre. En conséquence, comme un gouvernement honnête et reposant sur le droit divin et les baïonnettes étrangères, ne doit absolument rien à un pareil homme, le gouvernement avait cessé de se regarder comme débiteur de Bastien, et ne lui payait ni sa croix ni sa pension; ce qui mettait Bastien fort à la gêne, Bastien, lors de sa prospérité, n'ayant jamais songé à faire la moindre économie.

Quant à Julienne, nous avons vu brûler sa ferme, et nous savons que les Cosaques ont mangé ses vaches. Loin de pouvoir aider celui qui avait sauvé ses bestiaux et son enfant, elle avait donc, réduite à peu près à la misère elle-même, été forcée d'entrer comme ménagère à la ferme de Bonneuil.

On pensa bien un instant à vendre Pierrot et Tardif; mais Pierrot avait fort vieilli, et son entêtement, connu à trois lieues aux environs, lui faisait grand tort, à la fois comme valeur morale et comme valeur physique; mais Tardif, bon encore à traîner la charrue, n'était même plus bon à abattre. Les seules dents qui eussent pu mordre sur Tardif étaient celles des Cosaques du Don ou du Volga, ha-

bitués à manger leurs chevaux morts de vieillesse ; mais les Cosaques, nous l'avons dit, s'étaient retirés.

On n'eût pas trouvé cinquante francs de Pierrot et Tardif réunis.

D'ailleurs, Conscience, qui, avec Mariette, était le seul qui ne désespérât point, les jeunes cœurs sont les arches de la foi, Conscience s'opposait à ce que l'on vendît Pierrot et Tardif. Il avait causé longuement avec chacun d'eux, à son retour, et il avait répondu, en leur nom, des services qu'ils pouvaient encore rendre.

Au reste, Conscience était la sublime image de cette foi sainte qu'il portait dans son cœur. Complétement découragé, le père Cadet ne quittait son lit que pour son fauteuil, et son fauteuil que pour son lit, et répondait à toutes les objections par des haussements d'épaules désespérés.

Malgré le danger que courait la terre du père Cadet de glisser de ses mains pour passer entre celles du cousin Maniquet, Conscience n'avait pas voulu négliger l'entretien de cette terre.

Il avait, en conséquence, attelé Pierrot et Tardif à la charrue, et grâce à sa chanson, devenue plus triste seulement qu'elle ne l'était autrefois, Pierrot et Tardif, retrouvant toute la force et toute l'ardeur de leur meilleur temps, avaient sillonné de rides fécondes le sein de notre mère commune.

Il était revenu à la maison à la fin du second jour, et avait dit :

— Père, la terre est labourée.

— Bien, avait dit le père Cadet; mais qui donnera du blé pour l'ensemencer ?

— Dieu y pourvoira, avait tranquillement répondu Conscience.

— Oui, avait repris tristement le père Cadet; mais, en supposant que Dieu nous donne, au mois d'octobre, le blé pour ensemencer la terre, nous devons, au mois de novembre, huit cents francs au cousin Maniquet; qui nous donnera ces huit cents francs ? est-ce Dieu toujours ?

— Pourquoi pas ! avait répondu Conscience avec sa sublime naïveté.

Le père Cadet, vieil incrédule, avait secoué la tête.

Mais, au commencement d'octobre, Conscience s'était mis en quête.

Il avait attelé Pierrot à la charrette, et il avait été à la porte de tous les fermiers des environs, avec son charmant sourire si plein de mélancolie, et il avait dit à chacun d'eux.

— Si vous avez un peu de blé de trop pour vos terres, donnez-le-moi, afin que je puisse ensemencer la terre du père Cadet. Dieu vous rendra ce peu de blé que vous m'aurez donné, en écartant l'orage de vos moissons vertes et les oiseaux de vos moissons mûres.

Et chacun avait donné à Conscience, non-seulement le blé qu'il avait en trop, mais encore une portion de celui qui lui était nécessaire. L'argent se refuse entre voisins de champ, mais pas le blé.

Tel qui ne donnerait pas un liard à un pauvre prend un couteau et lui coupe pour deux sous de pain à la miche de la famille.

Conscience revint le soir avec trois sacs de blé ; c'était un peu plus qu'il ne lui en fallait pour ensemencer les douze arpents de terre du père Cadet.

Celui-ci fut si étonné de ce résultat qu'il leva en signe de remercîment ses deux mains vers le ciel, ce qu'il n'avait pu faire six mois auparavant que dans un geste de désespoir.

Et, le soir même, Conscience sentit sa vue si bien raffermie, qu'il alla sans rien dire prendre le livre de messe de Madeleine, l'ouvrit, et, au grand étonnement des trois femmes, qui versaient des larmes de joie, il lut tout haut cette action de grâces :

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? Il m'a aimé et il s'est livré à la mort pour l'amour de moi ! il me remplit de grâces en ce monde et me prépare à la vie éternelle ! O mon âme ! bénissez le Seigneur et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom ! »

Et Conscience, dès le lendemain, se mit à ensemencer la terre du père Cadet, comme si le vieillard n'eût pas eu huit jours après, c'est-à-dire le 11 novembre, jour de la Saint-Martin d'hiver, à payer cette terrible somme de huit cents livres, épée de Damoclès suspendue sur la tête de toute la famille.

Seulement, tandis que Conscience ensemençait la terre, il reçut plusieurs visites du cousin Maniquet, qui l'encouragea dans cette louable occupation avec un accent trahissant tantôt l'inquiétude et tantôt l'ironie, selon que la sérénité du jeune homme effrayait l'usurier, ou que le dénûment bien connu de la famille le rassurait.

XIX

LES PAPIERS TIMBRÉS.

Le terme fatal du 11 novembre arriva. Maître Niguet n'avait donné de ses nouvelles, ni de vive voix, ni par messager, ni par écrit.

L'émotion, au reste, était bien certainement égale chez le débiteur et chez le créancier : le débiteur, de chagrin de ne pas payer, le créancier de crainte d'être payé.

La journée du 11 s'écoula sans que le père Cadet proférât une seule parole ; il était si bien convaincu que toute ressource lui était interdite, qu'il n'essaya d'aucune façon de se procurer la somme introuvable.

Toutes les autres personnes de la famille gardaient le silence comme le père Cadet : tous les esprits étaient tendus vers le même point, et leurs préoccupations se résumaient par cette même phrase, que chacun murmurait tout bas : « Si Dieu ne vient à notre aide, nous sommes perdus! »

La nuit arriva : l'insomnie fut à peu près générale ; Conscience, seul peut-être, dormit avec son calme juvénile et croyant.

Le lendemain 12, il partit au point du jour pour herser la terre.

En sortant du village, il rencontra le cousin Maniquet.

— Eh ! bonjour, Conscience, mon garçon, lui dit celui-ci. Où donc vas-tu, si matin que cela ?

— Et vous, cousin ? demanda Conscience.

— Oh ! moi, je vais à la ville, où j'ai affaire.

— Et moi, je vais à la terre.

— A propos de la terre, dit le cousin, tu sais, garçon ?...

— Quoi ?

— Le père Cadet... c'était hier qu'il devait me payer mes huit cents livres !...

— Oui, je sais cela.

— Eh bien ! il n'a pas payé... C'est étonnant pour un homme si exact.

— S'il n'a pas payé, cousin Maniquet, dit placidement Conscience, c'est bien certainement qu'il n'a pas pu.

— Oui, mais il payera aujourd'hui ou demain ? demanda le cousin Maniquet avec une inquiétude que lui inspirait tout naturellement cette tranquillité de Conscience.

—Je ne crois pas qu'il le puisse, répondit le jeune homme.

— Comment ! tu ne crois pas qu'il le puisse ?

— Non.

— Mais, alors, tu sais que je l'ai prévenu, garçon ?

— De quoi ?

— Mais que, s'il ne payait pas à heure fixe, je ferais valoir mes droits !

— Faites-les valoir, cousin Maniquet, répondit Conscience avec la même tranquillité.

Et, d'un petit clappement de langue, il invita Pierrot et Tardif, qui s'étaient arrêtés pour lui donner le temps de causer avec le cousin Maniquet, à continuer leur chemin

vers la terre, invitation à laquelle ils se rendirent à l'instant même.

Conscience emboîta le pas derrière eux.

— Et cela ne t'empêche pas d'aller herser la terre ? demande le cousin Maniquet.

— Quoi ? demanda Conscience.

— Mais ce que je viens de te dire.

— Aucunement, cousin ; la terre doit toujours appartenir à quelqu'un, soit qu'elle passe entre vos mains, soit que le bon Dieu permette qu'elle reste entre celles du père Cadet ; il est donc du devoir de celui qui la détente, ne fût-ce que momentanément, de la tenir en bon état.

— Bien, garçon, dit de cousin Maniquet en raillant ; poursuis, tu es dans la bonne voie.

— Et vous, cousin, arrêtez-vous, car j'ai peur que vous n'entriez dans la mauvaise.

— Oh ! oh ! fit le cousin, sois tranquille, cela me regarde.

Et il continua son chemin vers Villers-Cotterets, et Conscience sa route vers la terre.

Seulement, il y avait entre eux cette différence, que Maniquet, silencieux, se retournait de temps en temps du côté de Conscience, s'arrêtait et passait sa main sur son front couvert de sueur, tandis que celui-ci marchait tranquillement, d'un pas égal, sans se retourner, le front pur et les yeux au ciel.

Le même jour, vers deux heures de l'après-midi, le père Cadet vit entrer chez lui maître Chaix, huissier à Villers-Cotterets, véritable descendant du bon monsieur Loyal de Molière, lequel, avec force salutations et grand renfort

d'excuses, lui remit, comme il le disait lui-même *un petit papier timbré.*

— Posez cela sur la table, maître Chaix, dit le père Cadet, la colère dans le cœur et la honte au front, car c'était le premier huissier qui eût jamais passé le seuil de sa porte.

— Ah bien ! si vous savez ce que c'est, tant mieux, dit maître Chaix, cela fait que je n'aurai rien à vous apprendre... Au revoir, monsieur Cadet.

Et, après maintes salutations nouvelles, il sortit.

— Oui, au revoir, maître Chaix et la compagnie, murmura le père Cadet, malheureusement au revoir, attendu que ce n'est probablement pas le dernier papier timbré que nous recevrons de vous.

Madeleine était dans un coin. Maître Chaix ne l'avait pas vue, ou avait fait semblant de ne pas la voir.

Elle pleurait, et s'essuyait les yeux avec son tablier.

Le père Cadet se leva, alla à la table, prit le papier, le tourna et le retourna.

En ce moment, Conscience rentrait, après avoir mis Pierrot et Tardif à l'écurie. La terre était hersée.

— Tiens, dit le père Cadet en lui présentant le papier timbré, voilà un billet doux du cousin Maniquet ; peux-tu nous dire ce qu'il chante ?

Conscience le prit des mains du père Cadet, et le lut.

— Oui, grand-père, dit-il, c'est un commandement tendant au payement des intérêts et du capital.

Eh bien, qu'y a-t-il à faire ?

— A attendre un second commandement, grand-père.

— Il va donc en venir un second ?

— Il va en venir un second.

— Et quand cela ?

— Après demain, probablement.

— Et qui t'a si bien instruit ?

— Je me suis informé, grand-père.

— Auprès de qui ?

— Auprès d'un brave homme d'huissier auquel le cousin avait parlé de vous poursuivre, bien avant que le terme fût échu, et qui a refusé.

— Quel est ce brave homme ? demanda le père Cadet, tout étonné qu'il existât un huissier qui avait refusé de poursuivre un débiteur.

— Monsieur Demay.

— Ah ! c'est vrai, dit en soupirant le grand-père, c'était un ami du pauvre Guillaume. Ainsi, tu dis qu'il faut attendre, garçon ?

— Oui, grand-père.

On attendit.

Rien n'est exact comme un papier timbré.

Celui qu'on attendait arriva le surlendemain à son heure.

C'était un itératif commandement tendant à saisie immobilière, par lequel il était signifié au père Cadet d'avoir à payer dans les vingt-quatre heures, faute de quoi, il serait poursuivi, condamné, exproprié, etc., etc.

— Entends-tu, garçon ? dit le père Cadet effrayé.

— Oui, grand-père, répondit Conscience avec son calme habituel.

— Sommation de payer dans les vingt-quatre heures !

— C'est une formule de droit dont il ne faut pas vous

épouvanter, grand-père ; un délai de trente jours vous est accordé, *imparti*.

— Comme tu es savant, Conscience ! s'écria le père Cadet étonné.

Conscience sourit.

— Grâce à monsieur Demay, toujours... oui, grand-père, je suis savant.

— Et après ces trente jours, que ferons-nous ?

— Monsieur Demay nous le dira, grand-père.

— Laissez faire l'enfant, dit Madeleine, ne savez-vous pas que Dieu le mène.

Madeleine appelait toujours Conscience l'enfant, quoiqu'il eût près de vingt ans, et cependant elle avait raison, car ce qui fait l'enfance, ce n'est point l'âge, c'est la simplicité du cœur.

On attendit encore.

Le 15 décembre, arriva maître Chaix avec deux accolytes. Il venait pour dresser un procès-verbal de saisie, et se transporta sur les lieux pour en faire la description.

Le père Cadet refusa de l'accompagner ; Conscience s'y offrit.

— Inutile, dit le père Cadet; il y trouvera quelqu'un, sur les lieux, sois tranquille.

— Qui cela ? grand-père.

— Le cousin Maniquet, donc !

Maître Chaix fut ainsi obligé de chercher la terre tout seul, mais il ne la chercha pas longtemps. Après s'être assuré que ni Conscience, ni le père Cadet n'accompagnaient les huissiers, le cousin Maniquet apparut, et indiqua à maître Chaix les tenants et les aboutissants.

Derrière les huissiers, Bastien se glissa dans la chaumière.

— Eh ! Conscience, dit-il, viens donc ici un peu causer d'affaires.

Conscience y alla en souriant et en lui tendant la main.

— J'ai une idée, continua Bastien.

— Laquelle ?

— C'est que nous prenions chacun notre sabre... Tu as toujours ton sabre, j'espère bien ?

— Oui.

— Et que nous allions nous embusquer dans la forêt, sur le chemin de Villers-Cotterets.

— Pour quoi faire ?

— Pour les y attendre, donc.

— Qui cela ?

— Les huissiers, pardieu ! et alors nous leur donnerons une frottée que le diable en prendra les armes ! ce sera le plaisir, comme on disait au rrrégiment.

— Silence, mon cher Bastien, fit Conscience, qu'on ne t'entende même pas dire une pareille chose, ce serait nous perdre tout à fait, et nous sommes déjà bien assez malheureux !

— Nom d'un nom ! s'écria Bastien, et dire que ces gueux-là m'ont supprimé ma croix et rasé ma pension.

Et il fit un geste de menace rappelant celui d'Ajax blasphémant les dieux.

— Aussi, continua-t-il, si jamais l'occasion se présente de les renvoyer où ils étaient, ah ! ce jour-là, ce sera le plai-

... Dans tous les cas, au revoir, Conscience, et, si tu as

besoin de moi, souviens-toi qu'entre nous c'est toujours à la vie, à la mort.

Et Bastien s'en alla en murmurant :

— Oh ! les huissiers ! oh ! les Bourbons ! je vous demande un peu à quoi tout cela est bon sur la terre, si ce n'est à faire enrager les honnêtes gens ?

Deux heures après, maître Chaix repassait par Haramont et laissait au père Cadet copie de sa saisie, laquelle fixait la vente à six semaines de là, c'est-à-dire à la fin de janvier 1815.

Le vieillard se fit lire le papier d'un bout à l'autre par Conscience.

— Eh bien ? dit-il lorsque Conscience eut fini, tu vois.

— Oui, répondit le jeune homme, c'est vrai, grand-père, je vois que la vente est indiquée à six semaines.

— Ainsi donc, dans six semaines on vendra ?

Non, grand-père.

— Mais, malheureux, tu vois bien que le papier timbré le dit.

— Bah ! grand-père, si l'on croyait ce que disent les papiers timbrés, on tremblerait toujours, en les lisant, d'être pendu ou roué.

— Plaisante ; je te le conseille.

— Je ne plaisante pas : j'espère ! répondit gravement Conscience.

— Tu espères qu'on ne vendra pas la terre dans six semaines ?

— Oh ! cela, j'en suis sûr.

— Mais comment t'y opposeras-tu ?

— Grand-père, j'irai à Soissons; je constituerai un avoué ; l'avoué élèvera un incident.

— Quest-ce que c'est que cela, un incident ?

— C'est-à-dire, grand-père, qu'il demandera au tribunal un sursis de trois mois et même de six mois, en raison des circonstances.

— Mais, un avoué de Soissons, il demandera au moins cinquante francs.

— Il en demandera cent, grand-père.

— Et où veux-tu que je les prenne, malheureux ?

— Je tâcherai de les trouver, moi.

— Et quand tu les auras trouvés, quand tu les auras donnés à l'avoué, quand l'avoué aura soulevé un incident, comme tu dis, quand il aura obtenu trois mois, six mois, après ?... après ?... après ?...

— Après ?...

— Oui.

— Grand-père, il ne faut pas douter toujours comme vous faites.

— Comment ne veux-tu pas que je doute, quand j'ai beau regarder et que je ne vois rien.

— Tenez, grand-père, dit Conscience, dans ce petit coin de ciel bleu, vous ne voyez rien non plus, n'est-ce pas ?

Le père Cadet ramena sa main sur ses yeux, et regarda avec la plus grande attention.

— Non sans doute, dit-il, je ne vois rien.

— Eh bien, moi, dit Conscience, je vois Dieu !

— Grand-père, dit Madeleine, ayez donc confiance dans l'enfant, je vous répète que c'est la bénédiction de la maison.

XX

OU IL SE PRODUIT UN INCIDENT QUI N'AVAIT PAS ÉTÉ SOULEVÉ PAR L'AVOUÉ DE SOISSONS.

On s'étonnera peut-être de ce que depuis si longtemps nous n'avons point parlé de dame Marie et de Mariette. Pourquoi en eussions-nous parlé? La vie des deux femmes était tellement mêlée à la vie de leurs voisins, que, raconter l'une, c'est raconter l'autre. Dire que Madeleine pleurait, c'est dire que dame Marie était malheureuse; dire que Conscience ne désespérait point, c'est dire que Mariette espérait.

Au reste, les deux pauvres enfants paraissaient s'aimer d'autant plus que leur misère augmentait. Ils s'appuyaient l'un à l'autre pour mieux résister à l'infortune.

On se rappelle que c'est à la fin de janvier qu'avait été fixé le jour de la vente.

Conscience laissa s'écouler jusqu'au 15 sans avoir l'air de se préoccuper le moins du monde de ce qui allait arriver; puis, le 16 au matin, il partit.

Le même soir il était revenu; il avait fait quatorze lieues dans sa journée; mais comme la route était belle, comme le chemin avait été consolidé par une magnifique gelée d'hiver, Conscience paraissait revenir d'une promenade.

On attendait son retour avec anxiété.

Bernard, qui avait accompagné Conscience à Soissons, annonça de loin ce retour, en paraissant bien avant son maître sur le seuil de la porte.

Alors, chacun s'élança au devant du jeune homme.

Il s'approchait, tranquille et souriant, faisant de la tête des signes consolateurs.

— Eh bien ? crièrent toutes les bouches quand il fut à la portée de la voix.

— Eh bien, répondit Conscience, Dieu a béni mon voyage. Je n'ai point voulu passer à Longpont sans faire une visite au bon docteur... tu sais, Mariette, celui qui nous a recueillis en passant, et chez lequel je t'ai revue pour la seconde fois ?

— Oui. Eh bien ?

— Je lui ai conté le but de mon voyage : il m'a donné une lettre pour un avoué de ses amis, et non-seulement l'avoué se charge de soulever l'incident gratis, mais encore s'il y a des avances à faire en cour royale, en supposant que nous allions en cour royale, il les fera.

Dame Marie joignit les mains.

— Qu'avais-je dit ? s'écria Madeleine.

— Oh ! je le savais bien, dit Mariette.

Le père Cadet secoua la tête, il n'y comprenait plus rien : des huissiers qui refusaient de poursuivre, et des avoués qui, non-seulement plaidaient pour rien, mais qui encore faisaient des avances.

Il n'y avait que Conscience pour opérer de si incroyables miracles.

Aussi le père Cadet n'y croyait pas.

Cependant, douze jours après, il fallut bien y croire.

Mariette, en revenant de vendre son lait à Villers-Cotterets, rapporta une lettre.

Cette lettre était de maître Grevin, avoué à Soissons.

Elle annonçait que le sursis avait été demandé par lui au tribunal, et que le tribunal accordait jusqu'au 15 mars.

Maître Grevin n'avait pu obtenir davantage.

Sa lettre était affranchie.

C'étaient trois mois de répit.

Les trois mois de répit furent une joie ; la lettre affranchie un étonnement.

Conscience avait raison. On pouvait désormais tout attendre de Dieu, et le père Cadet lui-même reprit un peu de confiance.

L'avoué annonçait, dans sa lettre, que, le premier délai écoulé, il en demanderait un autre. A la vérité, il était rare que le tribunal accordât cette seconde demande de sursis ; mais, enfin, il y avait des exemples.

Les jours s'écoulèrent dans l'attente de l'événement ; l'expropriation du père Cadet était devenue la grande préoccupation du village, et il faut dire que, sur les trois cents âmes dont se compose le village d'Haramont, deux cent cinquante plaignaient sincèrement le vieillard et donnaient tort au cousin Maniquet, qui, par la conduite qu'il avait tenue dans toute cette affaire, avait bien compromis sa popularité.

Aussi le cousin Maniquet, comme c'est le propre des âmes basses, au lieu de se repentir à cet avertissement du ciel, et de reconquérir sa popularité perdue en venant offrir lui-même au père Cadet le temps nécessaire, le cousin Maniquet avait-il fait, de son côté, un voyage à Soissons, et

avait-il trouvé un avoué qui s'était chargé de pousser vigoureusement l'affaire, et qui avait répondu que le tribunal n'accorderait point de délai.

Il en est des avoués comme des huissiers : il y en a de bons et de mauvais ; seulement, il y en a plus de mauvais que de bons.

En effet, vers le 1er mars, on reçut une lettre de maître Grevin. Il écrivait à la pauvre famille de réunir toutes ses ressources, de faire appel à tous ses amis.

Il avait vu plusieurs juges du tribunal qui, circonvenus par l'avoué de la partie adverse, et qui surtout, craignant qu'on ne les accusât de protéger un détenteur de biens nationaux, lui avaient annoncé qu'ils ne croyaient pas à la possibilité d'une remise.

Lorsque cette lamentable lettre leur arriva, le père Cadet, qui, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se reprendre à l'espoir, le père Cadet, appuyé sur le bras de Madeleine, revenait de faire une visite à sa terre.

Il l'avait trouvée allant à ravir, cette belle et bonne terre, qui savait si bien reconnaître les soins que l'on avait d'elle.

Le fumier versé avait fait merveille, et de tous côtés le blé poussait comme un vert tapis, déjà assez haut pour s'incliner aux brises moitié hivernales, moitié printanières du mois de mars.

Ah ! cette fois, il fallait être bien obstiné pour croire encore ; aussi les larmes coulèrent-elles de tous les yeux.

Abandonner la terre, cette pauvre terre, conquise par tant de travail et qui donnait de si belles espérances !

L'abandonner quand la moisson prochaine eût payé le

terme qui était dû, même avec les frais! l'abandonner, parce qu'un homme, un chrétien, ne voulait pas accorder à son frère ce que tout homme accorde à un autre homme, excepté le bourreau au patient : un peu de temps!

On en était aux expédients, cette fois.

Bastien, qui partageait toutes les émotions de la famille, joie et douleur, offrait d'aller proposer au cousin Maniquet de se couper la gorge avec lui.

Mais c'était là un mauvais moyen.

Il était probable que le cousin Maniquet n'accepterait pas.

Mariette proposait un nouveau pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, ce à quoi Conscience répondait :

— Notre-Dame de Liesse est partout et sait tout; elle sait notre malheur et voit notre foi; elle viendra à nous, Mariette, sachant notre désir d'aller à elle.

Le père Cadet poussait de gros soupirs, allant et venant du seuil de la chaumière à son lit, et de son lit au seuil de la chaumière. A peine, dans ses moments d'exaltation, se souvenait-il, le vieillard, de cette terrible attaque de paralysie qui, un an auparavant, l'avait frappé.

Les jours continuèrent de s'écouler, rapprochant sans cesse de la malheureuse famille l'instant fatal, et, par conséquent, rendant à chaque heure le danger plus imminent.

Ce fut ainsi que se passèrent les 2, 3, 4, 5 et 6 mars.

La vente, on le sait, devait avoir lieu le 15.

Le 7, au matin, tandis que la famille du père Cadet, renforcée de dame Marie et de Mariette, arrivant de Villers-Cotterets, déjeunait autour de la table ronde, assez pauvre-

ment servie, on vit Bernard s'inquiéter et s'avancer vers la porte ; puis, au même instant, Bastien, pâle, effaré, les yeux hors de leur orbite, le front ruisselant de sueur, apparut sur le seuil de la porte, tenant à la main un papier imprimé.

A cette vue, chacun se leva, car chacun prévit qu'il apportait la nouvelle de quelque grand événement.

— Débarqué ! cria Bastien, débarqué !

— Qui cela ? demanda Conscience, qui seul, au milieu des mouvements divers qu'avait fait naître dans les esprits la brusque arrivée de l'ancien hussard, conservait toute la placidité du sien.

— Lui, cria Bastien, lui donc !

— Mais, qui lui ?

— L'empereur !

— L'empereur ? s'écria tout le monde.

— L'empereur, débarqué, fit Conscience, et où cela ?

— Je n'en sais rien, dit Bastien, mais il est débarqué tout de même.

— Tu es fou, dit Conscience.

— Mais non, mais non, mais non, puisque voilà le journal, et que c'est dessus...

C'était une si grande nouvelle, en effet, qu'elle fit diversion complète aux préoccupations pécuniaires de la maison.

Conscience prit le journal des mains de Bastien et lut ce qui suit :

ORDONNANCE.

« Sur le rapport de notre amé et féal chevalier, chan-

celier de France, sieur Dambray, commandeur de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons, déclaré et déclarons ce qui suit :

ARTICLE 1er.

» Napoléon Bonaparte est déclaré traître et rebelle, pour s'être introduit à main armée dans le département du Var.

» Il est en conséquence enjoint à tous les gouverneurs, commandants de la force armée, garde nationale, autorités civiles et même aux simples citoyens, de lui courir sus, de l'arrêter, de le traduire incontinent devant un conseil de guerre qui, après avoir reconnu l'identité, prononcera contre lui l'application des peines portées par la loi.

» Donné au château des Tuileries, le 6 mars 1815, de notre règne le vingtième.

» *Signé* LOUIS. »

— Comment ! de notre règne le vingtième, dit Bastien, il ne peut pas y avoir cela.

— Cela y est pourtant comme le reste.

— Que le reste y soit, je le veux bien, dit le hussard, et même cela me fait plaisir; mais que le journal vienne nous dire que Louis XVIII règne depuis vingt ans, ce n'est pas vrai !

— Dame ! qui sait? dit Conscience en souriant, on a vu tant de choses singulières!

— Comment ! ce serait Louis XVIII que j'aurais servi ? Ce serait Louis XVIII qui aurait gagné la bataille d'Aus-

terlitz, la bataille d'Iéna et la bataille de Wagram ? Ce serait pour Louis XVIII que j'aurais eu le doigt emporté, et que j'aurais reçu ce coup de sabre à la figure ? C'est Louis XVIII qui m'aurait donné ma croix ?... Allons donc ! allons donc ! allons donc ! Ah ! bien alors, ce serait le plaisir, comme on disait au rrrégiment.

Sans doute, Bastien eût poussé plus loin la discussion, mais tout le village était en rumeur, et Bastien, en entendant le bruit qui se faisait sur la place, n'eut pas le courage de concentrer ses démonstrations dans la chaumière du père Cadet.

Il reprit le journal des mains de Conscience, et sortit en s'écriant :

— De notre règne le vingtième, oh ! la bonne blague !

Quant aux habitants de la chaumière, ils demeurèrent tout étourdis de la nouvelle, mais sans comprendre encore quelle influence cette nouvelle pouvait avoir sur leur destinée.

L'influence fut énorme. L'astre gigantesque, nous l'avons déjà vu, entraînait avec lui des satellites presque invisibles.

Napoléon était, en effet, débarqué le 1er mars au golfe Juan ;

Un courrier, expédié le 3 de Marseille, avait apporté la nouvelle à Lyon, dans la nuit du 4 au 5 ;

Le 5, la nouvelle avait été transmise à Paris par le télégraphe ;

Le 6, le *Moniteur* l'avait annoncée par l'étrange ordonnance que nous avons lue :

Le 7, les journaux l'avaient transmise à la province.

Maître Niguet était son oracle, non-seulement en droit, mais encore en politique.

Ce qui effrayait le père Cadet, c'est que le cousin Maniquet qui, sans doute comme le notaire, avait à l'étranger des agents qui l'instruisaient de ce que faisaient les souverains alliés, ne paraissait nullement inquiet, et allait partout se frottant les mains et disant :

— Ah ! cette fois, nous verrons quel incident maître Grevin soulèvera pour obtenir une remise.

En effet, vers le commencement de mai, le père Cadet reçut une lettre de maître Grevin, dans laquelle le digne avoué l'invitait à profiter de la circonstance, et à réunir toutes ses ressources, attendu qu'il ne voyait plus aucun moyen d'empêcher ou même de retarder la vente, fixée au 15 juin.

Le temps s'écoulait avec une rapidité que les événements semblaient doubler. Tous les efforts tentés par Napoléon pour obtenir la paix avaient échoué. Inutilement avait-il écrit une circulaire à tous les rois, *messieurs ses frères*, comme il les appelait ; de messieurs ses frères, les uns lui avaient répondu *non* les autres ne lui avaient pas répondu du tout.

Il avait hautement annoncé la prochaine arrivée de l'impératrice et du roi de Rome ; mais on était à la fin de mai, et l'impératrice et le roi de Rome n'arrivaient point.

C'est que sa lettre à messieurs ses frères avait trouvé ceux-ci dans une grave et importante occupation.

Ils étaient en train de se partager l'Europe au congrès de Vienne.

« 11 juin.

» Sa Majesté l'empereur partira demain de Paris, à neuf heures du matin, pour se rendre à l'armée; il suivra la route de Soissons, Laon et Mézières. »

S'il suivait la route de Soissons, Laon et Mézières, il passerait naturellement par Villers-Cotterets.

S'il partait le lendemain du 11, c'était le 12 qu'il partait.

S'il se mettait en route à neuf heures du matin, c'était à midi qu'il passerait à Villers-Cotterets.

Napoléon passant à midi à Villers-Cotterets, c'était un assez grand événement, on en conviendra, pour faire oublier les malheurs du père Cadet, et la sympathie qu'inspiraient les amours de Mariette et de Conscience, s'acheminant au mariage sous de si tristes auspices.

Aussi tous les habitants de la ville étaient-ils éparpillés dans les rues, tantôt se réunissant par groupe, tantôt s'égrenant pour courir sur un point ou sur un autre.

Conscience et Mariette n'avaient pas été insensibles à cette nouvelle. Mariette avait demandé à Conscience de rester à Villers-Cotterets jusqu'au passage de cet homme, qu'elle désirait ardemment voir, tant elle en avait entendu parler à Conscience et à Bastien.

Conscience y consentit volontiers, et il fut convenu qu'après avoir fait la double déclaration à la mairie et à l'église, on irait stationner à la porte de la poste aux chevaux, où la voiture impériale devait naturellement faire une halte pour relayer.

A midi, les deux jeunes gens étaient libres, et venaient

frais de cinq coalitions, aura deux boules au lieu d'une; deux royaumes au lieu d'un : la Hollande et le Hanôvre.

On comprend qu'occupés de pareils détails, messieurs les frères de l'empereur Napoléon ne s'étaient pas pressés de lui répondre, ou, lui répondant, ne lui avaient pas répondu selon ses désirs.

Il s'agissait donc de recourir, une dernière fois à la diplomatie du canon, celle, il faut le dire, que le vainqueur des Pyramides, de Marengo et d'Austerlitz, entendait encore le mieux.

Cette diplomatie effrayait fort la pauvre Madeleine. Elle craignait que Conscience ne fût rappelé sous les drapeaux ; mais la vue de Conscience, quoiqu'à peu près sauvée, était encore bien faible.

Catherine avait la même peur pour Bastien. Bastien était revenu deux fois de cette belle chose qu'on appelle la guerre : la première fois avec une main mutilée, la seconde fois avec deux coups de sabre en croix sur le visage.

Elle avait peur que, la troisième fois. il ne revînt pas du tout.

Mais on n'eut pas même le temps de penser à eux.

Sans eux, l'empereur était parvenu à réunir cent quatre-vingt mille hommes.

Après avoir longtemps réfléchi pour savoir si, avec ces cent quatre-vingt mille hommes, il attendrait la nouvelle coalition en France ou se déciderait à marcher au devant d'elle, il s'était décidé à transporter les hostilités en Belgique, à étonner l'ennemi par un de ces coups hardis dont lui seul avait le secret. Si Dieu le seconde, il aura écrasé,

anéanti, dispersé Blücher et Wellington, quand l'ennemi le croira encore hors d'état d'entrer en campagne.

Aussi, dès le commencement de juin, Villers-Cotterets vit-il passer trente ou quarante mille hommes filant sur Soissons, Laon et Mézières.

Bastien ne quittait plus la grande place de la ville. Avec son uniforme de hussard, sa croix sur la poitrine, ses deux coups de sabre sur le visage, il attirait l'attention même des plus vieux soldats; et bien des fois sa main mutilée s'étendait pour serrer une main qui sortait des rangs.

Le cœur de Bastien bondissait de joie au roulement du tambour, aux fanfares des clairons, aux cris de « Vive l'empereur!

Oh! Bastien aurait été bien heureux pendant cette première quinzaine du mois de juin, si le souvenir de Conscience ne fût pas venu attrister sa pensée, et s'il ne se fût pas dit que, le 15 de ce même mois, qui lui offrait un si nifique spectacle, toute cette pauvre famille tant aimée lui, qu'il la regardait comme sa propre famille, serait tinée.

Alors, il secouait la tête, fronçait le sourcil, et murmurait d'un ton composé moitié d'une menace au sort, moitié d'une prière à Dieu, son juron habituel :

— Mille noms d'un nom!...

Mais Bastien avait beau jurer, cela n'apportait aucun remède à la situation. Le 8 juin, les dernières troupes étaient passées, et, comme Bastien n'avait plus rien à voir à Villers-Cotterets, il était revenu à Haramont.

Tout le monde dans le village plaignait le père Cadet

mais, soit égoïsme, soit impuissance, personne ne s'apprêtait à l'aider, et, abandonné à ses propres ressources, nous savons depuis longtemps que le père Cadet était perdu...

Le brave homme allait sans cesse du seuil de la porte à son lit, ne se reposant que lorsque, épuisé de fatigue, il ne pouvait plus se tenir debout. Mais cette surexcitation même, il faut le dire, lui faisait grand bien. Sa jambe paralysée n'était presque plus en retard sur l'autre, et, quand il pensait au cousin Maniquet, il gesticulait d'une façon presque aussi menaçante avec le bras gauche qu'avec le bras droit.

Seulement, il ne lui prenait même plus l'idée d'aller à sa terre : c'eût été un trop grand crève-cœur pour lui que de voir cette belle et féconde terre couverte d'épis qu'il ne devait pas moissonner.

Les femmes, au lieu de se chercher, se fuyaient; elles n'avaient point de consolantes paroles à se dire les unes aux autres. Parfois, sans s'y être donné rendez-vous, elles se trouvaient toutes deux à l'église, où toutes deux étaient venues pour prier dans un même but.

La sérénité de Conscience elle-même était altérée. Il avait beau rassurer Mariette en lui disant :

— Sois tranquille, ma bien-aimée Mariette, rien ne nous séparera.

La jeune fille accueillait cette promesse avec toutes les sympathies de son âme, mais c'était en pleurant qu'elle répondait :

— Oh! n'est-ce pas, n'est-ce pas, Conscience, que tu dis vrai, et que rien ne nous séparera jamais?

A tout hasard, Conscience avait été trouver le voisin Mathieu, qui venait de renvoyer son premier garçon de charrue, auquel il donnait cinq cents francs et la nourriture, et il lui avait demandé cette place pour lui.

Le voisin Mathieu s'était empressé de la lui accorder, et il avait même ajouté que, si Mariette voulait entrer à la ferme en même temps que Conscience y entrerait, elle aurait la surintendance des vaches, et irait tous les jours vendre le lait à la ville.

Le voisin Mathieu savait, en effet, qu'en chargeant Mariette de cette vente, le lait serait vendu jusqu'à la dernière goutte. Mariette gagnerait cent cinquante francs par an, et, comme Conscience, serait nourrie.

Cette double promesse était une grande sécurité pour l'avenir. Aussi Conscience, en rentrant à la chaumière après l'avoir obtenue, en fit-il part au reste de la famille comme d'une consolation. Logés et nourris à la ferme du voisin Mathieu, Conscience et Mariette, en gardant deux cent cinquante francs pour eux, verseraient quatre cents francs dans la caisse commune aux deux chaumières, c'est-à-dire une somme suffisante pour nourrir leurs habitants.

Mais, loin que cette nouvelle consolât le père Cadet, elle parut redoubler sa tristesse.

— Oh! murmura-t-il, labourer la terre des autres quand on a eu une terre à soi; c'est bien dur!

Pourtant, comme c'était l'unique ressource qui, au bout du compte, restât à la pauvre famille quand la terre serait vendue, il fallait bien que le père Cadet la tînt pour bonne, si défectueuse qu'elle lui semblât.

Quant à Conscience, il y voyait un avantage : c'est qu'elle hâtait naturellement son mariage avec Mariette. En effet, il était presque impossible que Mariette et Conscience quittassent chacun sa famille pour aller habiter ensemble la ferme du voisin Mathieu, sans être mariés.

Il fut donc convenu qu'on accepterait les offres du voisin, et que les bans de Conscience et de Mariette seraient publiés.

Cette décision prise, les deux jeunes gens, surtout en ce qui concernait la dernière partie, résolurent de procéder sans retard. Le 12 juin, Conscience accompagna Mariette allant vendre son lait ; tous deux devaient se faire inscrire à la mairie de Villers-Cotterets, leur chef-lieu de canton.

Dieu leur accordait au moins cette consolation dans leur malheur, celle d'être malheureux ensemble.

Aussi, la sympathie qui les accueillit fut-elle grande ; c'était à qui les plaindrait ; c'était à qui plaindrait le père Cadet ; c'était à qui jetterait la pierre au cousin Maniquet.

Mais la sympathie n'allait pas jusqu'à offrir aux pauvres jennes gens les douze ou quinze cents francs dont ils avaient besoin pour se tirer d'affaire.

Il arriva que, sur les neuf heures du matin, Conscience et Mariette attendant l'ouverture de la mairie, qui ne s'ouvrait qu'à dix heures, il arriva que, sur les neuf heures du matin, une grande nouvelle vint faire diversion à cette sympathie, et y substitua la curiosité.

Le facteur de la poste venait de distribuer les journaux, et à la partie officielle on lisait cette phrase :

prendre, au milieu de la foule, leur place à la porte du maître de poste.

Le bruit de ce passage s'était répandu jusque dans les villages environnants, et l'on accourait de tous les côtés pour voir l'homme de la destinée.

Vers une heure, Bastien apparut tout essoufflé; il avait appris la grande nouvelle vingt minutes auparavant; il avait mis cinq minutes à revêtir son uniforme de hussard, à boucler à sa ceinture son sabre et sa sabretache, et un quart d'heure à faire sa lieue.

— Ah! nom d'un nom! s'écria-t-il, j'arrive à temps.

Et, regardant autour de lui:

— Ah! c'est toi, Conscience; ah! c'est vous, Mariette... Bon! j'espérais bien vous trouver ici.

— Tu nous cherchais donc? demanda Conscience.

— Un peu.

— Et pourquoi faire?

— Tu sauras cela, j'ai mes idées.

— Et sont-elles bonnes, tes idées, au moins? demanda Conscience.

— Je crois bien... Ah! si elles pouvaient réussir, mes idées, c'est cela qui serait le plaisir, comme on disait au rrrégiment!... Mais chut!

— Quoi?

— On entend le roulement... non, je me trompe, ce n'est pas encore le petit caporal.

— Mais, dit un bourgeois, il ne peut être ici de sitôt.

— Pourquoi donc cela? demanda Bastien.

— Mais, dit le bourgeois, parce que le journal annonce qu'il ne partira de Paris qu'à neuf heures.

— Eh bien! à quatre lieues et demie par heure, dix-huit lieues, c'est juste quatre heures et demie. Il est parti à neuf heures; voilà une heure qui vient de sonner, il ne doit pas être bien loin... N'est-ce pas, postillon?

Bastien adressait la question à l'un des vingt ou trente postillons, qui tout enrubannés de faveurs tricolores, attendaient le passage de Napoléon.

— Oh! bien sûr, répondit le postillon, que, s'il est parti de Paris à neuf heures, il ne doit pas être loin de Vauciennes, maintenant.

— Chut! dit Bastien.

Toutes les conversations cessèrent à l'instant même. Chacun resta l'œil fixe et l'oreille tendue, et l'on entendit, bien distinctement cette fois, le roulement de plusieurs voitures.

Puis, dans le lointain, les cris de « Vive l'empereur! »

A l'instant même, comme secouée par une commotion électrique, la foule tressaillit, et le cri de « Vive l'empereur! » s'élança de toutes les bouches, de toutes les poitrines, et nous dirons même de tous les cœurs.

Napoléon, au point où l'on en était arrivé, c'était la nationalité, la patrie, la liberté; car les Bourbons, dans leur court passage sur le trône, avaient prouvé qu'ils étaient le contraire de tout cela.

Au milieu des cris d'enthousiasme, on entendit le roulement des voitures, qui s'approchaient comme un tonnerre.

Tout à coup les cris redoublèrent, mêlés à ceux de « Gare! gare! gare! »

La foule s'ouvrit. Trois voitures, traînées par des che-

vaux blancs d'écume, conduites par des postillons blancs de poussière, et faisant claquer leurs fouets à assourdir, apparurent au commencement de la rue de Soissons, et vinrent s'arrêter devant la poste.

La première était conduite par six chevaux tout frissonnants.

Trois hommes l'occupaient.

Deux étaient assis au fond, un sur le devant.

Les deux hommes qui étaient assis au fond étaient : celui de droite, l'empereur Napoléon, celui de gauche, le roi Jérôme.

Celui qui était assis sur le devant était le général Letort.

Les cris de « Vive l'empereur ! » éclatèrent avec frénésie.

Napoléon souleva un instant sa tête, courbée par la pensée, regarda autour de lui, et demanda :

— Où sommes-nous ?

— A Villers-Cotterêts, mon empereur, répondit une voix ferme.

Napoléon fixa son regard sur son obligeant interlocuteur, qui n'était autre que Bastien.

A deux pas de la voiture, juste en face de la portière, le hussard se tenait debout, raide et immobile, une main à son colback, le petit doigt de l'autre à la couture de sa culotte.

L'empereur vit une croix brillant sur un uniforme, deux coups de sabre se croisant sur un visage, une main mutilée saluant.

— Oh ! oh ! dit-il, un de mes vieux braves.

— Un peu, sire, et qui date de Marengo même.

— Et le coup de sabre, d'où date-t-il ?

— D'Austerlitz.

— Et la croix, d'où date-t-elle?

— De Wagram.

— Approche ici.

— Me voilà, mon empereur.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Merci, mon empereur, je n'ai besoin de rien, que de votre estime; mais, si vous vouliez faire quelque chose pour un camarade, vous me feriez plaisir.

— Et où est ce camarade ?

— A deux pas d'ici... Approche donc, Conscience, tu vois bien que Sa Majesté l'empereur et roi te dit d'approcher.

Sa Majesté l'empereur et roi n'avait rien dit de cela; aussi Conscience demeura-t-il à sa place.

— Mais approche donc, répéta Bastien, tu vois bien que tu fais attendre Sa Majesté l'empereur et roi.

— Approche, mon ami, dit l'empereur.

Conscience s'approcha. Mariette, enlacée à lui comme un lierre à un ormeau, s'approcha aussi, frissonnante à son bras, haletante et pâlissante.

— Eh bien, dit l'empereur, qu'y a-t-il ? et que demandes-tu pour ton camarade !

— Sire, voilà Conscience que je vous présente, un fareur qui allait au feu comme son chien Bernard, que vous voyez là derrière lui, va à l'eau ; il y allait si bien qu'un jour, son caisson... ah ! il faut vous le dire, mon empereur, que lui aussi servait dans les hussards, mais dans les hussards à quatre roues ; si bien qu'un jour, son caisson, c'était à la bataille de Laon ; vous devez vous la rappeler,

vous qui y étiez, mon empereur, et moi aussi, et lui aussi; si bien, comme je le disais, que son caisson sauta et lui brula les yeux. Heureusement que ce n'était rien, et qu'il n'en a été aveugle que six mois; ce qui fait qu'aujourd'hui, il a le bonheur de vous revoir... Mais ce n'est pas tout cela.

— Qu'est-ce donc? voyons, dit l'empereur avec cette brusquerie mêlée de bonté qu'il savait si bien prendre dans l'occasion, et qui le rendait l'idole de ses soldats; dépêche-toi, je suis pressé!

— C'est que.... les Cosaques.... ils ont si bien piétiné la terre de son grand-père, le père Cadet, que l'année dernière, la gueuse de terre n'a pas produit un épi, et que, comme son grand-père, le père Cadet, n'a pas pu payer huit cents francs au cousin Maniquet, un vieil usurier qui avait hypothèque sur sa terre, eh bien! la pauvre terre... les gens à lunettes ont si bien arrangé cela, qu'elle va être vendue dans trois jours, et que la famille est ruinée de fond en comble! de sorte que Conscience et Mariette, que voilà, une jolie fille, n'est-ce pas, mon empereur? eh bien! ils sont obligés, pour vivre et pour faire vivre leurs vieux parents, d'entrer comme mercenaires chez le voisin Mathieu, un brave homme, j'en conviens! mais n'importe, comme dit le père Cadet, c'est dur, quand on a toujours labouré sa terre, d'être forcé de labourer la terre des autres.

— Et tu dis qu'il faudrait à ce garçon?...

— Oh! dame, il lui faudrait une somme... douze ou quinze cents francs, au moins.

— Jérôme, dit l'empereur en souriant, où est la bourse?

— Sire, répondit l'ex-roi de Westphalie, dans le coffre sur lequel nous sommes assis ; mais je dois avoir là, dans mon nécessaire de voyage, quelques centaines de louis.

— Donne-les-moi.

— Jérôme ouvrit son nécessaire, poussa un ressort, et versa dans les mains jointes de l'empereur tout ce que le nécessaire contenait d'or.

— Approchez et tendez votre tablier, ma belle enfant, dit Napoléon.

— Mariette obéit, muette, mais la poitrine oppressée et des larmes plein les yeux.

L'empereur ouvrit ses deux mains, et laissa tomber la pluie d'or dans le tablier.

Puis se retournant vers Conscience, et fixant sur lui son regard, pénétrant comme celui de l'aigle :

— Ne t'avais-je pas dit de me demander quelque chose, la troisième fois que nous nous rencontrerions ? lui dit-il.

— Oui, Sire, répondit Conscience tout ému ; Votre Majesté m'avait dit de lui demander la croix.

— Eh bien, pourquoi ne me la demandes-tu pas ? C'est bien heureux que j'aie plus de mémoire que toi !

Et, détachant la croix de chevalier qu'il portait toujours à son habit, retenue par une simple épingle, afin de pouvoir la donner à l'occasion, il la présenta à Conscience.

Conscience prit tout à la fois avec un cri de bonheur la croix et la main, et baisa la main, puis la croix.

— Allons, allons, dit l'empereur, c'est bien ! Tu t'appelles Conscience, n'est-ce pas ?

— Oui, Sire.

— Letort, inscrivez ce non-là sur votre agenda. Et toi, mon brave, dit-il à Bastien, je te remercie : après m'avoir servi comme tu l'as fait pendant la guerre, tu ne pouvais mieux me servir dans la paix... Partons, Jérôme, et pressez les postillons, voilà un quart-d'heure perdu !

— Oh ! Sire, dit le roi de Westphalie, un quart-d'heure perdu, quant Votre Majesté vient de faire trois heureux !

— Tu as raison... Adieu, mes amis. Priez pour moi et pour la France.

Et il laissa retomber sa tête soucieuse sur sa poitrine.

Les cris de « Vive l'empereur ! » s'élancèrent de toutes les bouches. La voiture, emportée par le galop de six chevaux impatients, roula bruyamment sur le pavé, dont elle fit jaillir une gerbe d'étincelles; et, chevaux, postillons, voitures, s'évanouirent comme une vision pleine de lumière et de bruit, qui n'a fait qu'apparaître un instant, mais qui doit laisser dans l'esprit de ceux qui l'ont vue un éternel souvenir !...

Hélas ! tout cela roulait vers Waterloo, c'est-à-dire vers un abîme !

XXII

CONCLUSION.

Conscience était resté immobile avec sa croix à la main, et Mariette avec son or dans son tablier.

Bastien trépignait de joie, s'arrachait les cheveux de bonheur.

— Oh ! nom d'un nom ! s'écriait le hussard. Vive l'empereur ! mille noms d'un nom !... c'est le plaisir, comme on disait au rrrégiment !

Le reste de la population regardait cette scène.

Les uns pleuraient, les autres riaient.

Conscience sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. Il secoua la tête comme pour sortir d'un rêve, et se retourna.

C'était le même huissier Demay qui n'avait pas voulu poursuivre le père Cadet, et qui lui avait donné gratis de si bons conseils.

— Allons, allons, dit-il, il ne s'agit point ici de perdre son temps. Puisque le bon Dieu a fait un miracle en votre faveur, utilisons vite le miracle. Nous n'avons plus que trois jours avant celui de la vente. Il s'agit de faire des offres réelles au cousin Maniquet. Donnez-moi douze cents francs ; je me charge de tout, frais et capital, et courez vite porter la bonne nouvelle et le reste de la somme au père Cadet.

— Oh ! oui, s'écria Conscience ; mais Bastien... Bastien d'abord... Où es-tu, Bastien ? où es-tu ?

Et il étendit les bras comme un homme ivre et près de tomber.

— Me voilà ! s'écria le hussard en se jetant sur la poitrine de son ami.

Tous deux se tinrent embrassés pendant cinq minutes, sans pouvoir se séparer et sanglotant de joie.

Puis vint le tour de Mariette.

— Et moi, monsieur Bastien, dit la jeune fille, est-ce que vous ne m'embrasserez pas aussi ?

— Moi !... ne pas vous embrasser quand vous me l'offrez ?.. mille noms d'un nom ! plutôt deux fois qu'une, mademoiselle Mariette.

Et il appliqua sur les joues humides de larmes de la jeune fille deux gros et bruyants baisers.

Cette première expansion du cœur accomplie par la reconnaissance, il était temps de songer à la proposition de maître Demay.

On entra chez le maitre de poste. On compta soixante napoléons au brave huissier, qui, comme il l'avait dit, se chargea de toutes les démarches, et l'on s'assura qu'il restait encore deux cents cinquante beaux et bons napoléons, c'est-à-dire cinq mille francs.

C'était une fortune.

— Allons, allons, dit Bastien, emboitons le pas, et regagnons Haramont au petit galop. Il y a là-bas des gens qui pleurent de chagrin, tandis qu'ici nous pleurons de joie.

— Ce cher Bastien, dit Conscience, il pense à tout.

— Oh ! oui, dit Mariette, et il est si bon... si bon... que je lui demanderai quelque chose..

— A moi ? s'écria Bastien, à moi ?... Oh ! mademoiselle Mariette, vous êtes bien sûre que c'est arrangé d'avance. Mille noms d'un nom ! ce sera le plaisir, comme on disait au rrrégiment !

— C'est bien. Je retiens votre parole, Bastien. Et maintenant, Conscience, à Haramont... à Haramont !

Et les deux enfants se mirent à courir joyeusement vers le parc, tandis que Bastien les suivait en criant :

— Et moi donc ! et moi donc !... Mille noms d'un nom ! vous m'oubliez...

Bastien était venu en un quart-d'heure d'Haramont. Le retard qu'apporta Mariette fit que Bastien et les deux jeunes gens mirent vingt minutes au retour.

En arrivant en vue de la chaumière, Mariette s'arrêta. L'émotion l'étouffait.

Elle fouilla dans ses poches et voulut donner de l'or à Conscience.

Mais Conscience, posant sa main sur la sienne :

— Tu es l'ange de la maison, dit-il ; à toi de remplir ta mission.

— Merci, dit Mariette.

Ils regardèrent alors autour d'eux : Bastien avait disparu. Le rude garçon, qui, sous une enveloppe grossière, cachait la délicatesse du cœur, avait compris qu'assister à la rentrée de Conscience et de Mariette dans la chaumière, c'était venir prélever sa part de remercîments.

Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant, et tous deux en même temps murmurèrent :

— Bon Bastien !

Puis ils reprirent leur course vers la chaumière.

Bernard, moins délicat que Bastien, les y avait déjà devancés, et, par la joyeuseté de ses bonds et l'agitation de sa queue, semblait se proclamer comme un messager de bonne nouvelle.

Cette allégresse de Bernard, dont l'intelligence était si connue, inspira un certain étonnement dans la maison ;

Madeleine ferma le livre de prières où elle lisait; le père Cadet, qui faisait semblant de dormir pour n'avoir pas besoin de parler, rouvrit les yeux et regarda avec surprise le groupe joyeux qui succédait à Bernard sur le seuil de la porte.

Conscience alla se jeter au cou de Madeleine.

Mariette s'avança vers le vieillard.

— Tendez les deux mains, grand-père, dit-elle.

— Pour quoi faire? dit le vieillard en secouant la tête, incrédule et morose.

— Tendez-les toujours.

Le père Cadet obéit comme eût fait un enfant boudeur.

Mariette fouilla à sa poche et versa une poignée d'or dans les deux mains du vieillard, qui les rapprocha instinctivement et avec un cri.

Puis elle en versa une seconde.

Puis une troisième.

Et cela au grand ébahissement de Madeleine, qui s'était levée et qui regardait, et de dame Marie, qui, voyant revenir les deux enfants, avait traversé la route, et, au son de cet or, était demeurée stupéfaite devant la porte.

— Mais qui t'a donné tout cet or, Mariette? s'écria le vieillard. Mon Dieu, mon Dieu! est-ce que je rêve?

— Non, grand-père, c'est la réalité; regardez-le, faites-le sonner; c'est de bon or, de l'or véritable.

— Mais je te demande qui te l'a donné?

— Demandez à Conscience, grand-père, répondit Mariette, qui voulait laisser au jeune homme quelque chose à dire.

— L'empereur, grand-père, l'empereur lui-même!

— L'empereur? s'écrièrent à la fois le père Cadet, Madeleine et dame Marie.

— Et aussi cette croix, dit Conscience, cette croix qu'il a détachée de sa poitrine, et que j'ai désormais le droit de mettre sur la mienne.

— Oh! là, là! voilà encore la tête qui me tourne.

— Grand-père!

— Oh! il n'y a pas de danger, cette fois-ci, c'est de joie... Mais nous allons donc avoir de quoi payer le cousin Maniquet?

— Le cousin Maniquet est payé, grand-père.

— Mais la terre?

— La terre ne sera pas vendue.

— Mais cet or?

— Cet or, c'est à vous, grand-père, pour en acheter d'autres, et pour vous assurer une vieillesse tranquille.

Le vieillard serra l'or contre sa poitrine, et fit trois pas pour l'aller enfermer dans sa cachette, mais il s'arrêta.

— Non, dit-il en secouant la tête, non, mes enfants, cet or, c'est votre dot, comme la terre est votre héritage; reprenez cet or, et ayez bien soin de la terre. On dit que c'est l'homme qui fait la terre, et moi, tout au contraire, je dis : « C'est la terre qui fait l'homme. » Seulement, ajouta le père Cadet, vous me laisserez tous les jours lui faire une visite, à cette terre bien-aimée, et, quand je ne pourrai plus y aller moi-même, eh bien, mes enfants, vous m'y porterez.

— Oh! oui, oui, grand-père, s'écrièrent à la fois Conscience et Mariette.

Puis, tombant à genoux :

— Et maintenant, dirent-ils, bénissez vos enfants, grand-père; car, de ce jour, ils sont unis pour l'éternité, et, fiancés dans la douleur, ils se marieront dans la joie.

Le père Cadet leva ses deux mains, la gauche comme la droite; puis il abaissa la droite sur la tête de Conscience et la gauche sur celle de Mariette.

— Oh! nom d'un nom! s'écria Bastien paraissant à son tour sur le seuil de la porte, comme vous bénissez bien, père Cadet... ça en fait venir l'eau à la bouche!

— Bonjour, monsieur Bastien et la compagnie, dit le père Cadet en saluant le hussard d'un signe de tête; ah! vous voyez de pauvres gens bien heureux.

— Sans compter que c'est à Bastien que nous devons notre bonheur, grand-père.

— Comment cela? demanda le vieillard.

Alors, tandis que Conscience racontait au père Cadet et aux deux femmes ce qui s'était passé, Mariette alla prendre le bras de Bastien.

Et, quand Conscience eut terminé son récit, fixant sur Bastien un regard plein de supplications :

— Monsieur Bastien, lui dit tout bas Mariette, vous vous rappelez que j'ai une prière à vous adresser!

— Dites, mademoiselle Mariette, oh! dites, fit Bastien en essuyant ses yeux tout mouillés de larmes.

— Monsieur Bastien, reprit Mariette en redoublant la douceur de sa voix et la séduction de son regard, monsieur Bastien, est-ce que vous n'épouserez pas un jour la pauvre Catherine?

Bastien ne s'attendait évidemment pas à la demande : il

écarquilla les yeux, mordit sa moustache, réfléchit, et parut prendre sa résolution.

— Eh bien, soit, dit-il, j'y consens, puisque ça peut vous faire plaisir, mademoiselle Mariette...

— Oh ! fit la jeune fille ioveuse.

— Mais a une condition...

— Laquelle ?

— C'est que c'est vous, mademoiselle Mariette, qui lui attacherez sur le front la couronne d'oranger.

— Je ne demande pas mieux, Bastien, s'écria la jeune fille; seulement, je ne comprends pas...

— Ah ! vous ne comprenez pas? Eh bien ! je vais vous faire comprendre, ou plutôt, non, c'est inutile que vous compreniez... Conscience vous expliquera cela plus tard. Mais, quand ce sera vous qui lui aurez attaché la couronne, s'il y a dans tout le village un seul gaillard qui se permette le plus petit mot sur le passé, mille noms d'un nom ! s'écria le hussard en frappant sur son sabre, ce sera le plaisir, comme on disait au rrrégiment !

Le même soir, le père Cadet alla tout seul, sans l'aide de personne, faire une visite à sa terre, et en rapporta un épi qui contenait soixante et dix grains de blé.

Il en avait trouvé un autre plus beau encore; mais, comme, en revenant, il avait rencontré le cousin Maniquet, il lui avait annoncé la nouvelle qu'à l'heure qu'il était, l'argent devait être versé chez maître Niguet, et il lui avait donné ce second épi comme un échantillon de ce que serait la prochaine récolte.

Un mois après, jour pour jour, deux couples se présentaient à l'autel de l'église d'Haramont pour y recevoir la

bénédiction nuptiale : c'étaient Conscience et Mariette, Bastien et Catherine.

Madeleine avait demandé et obtenu que la messe fût dite à la chapelle où se trouvait ce beau tableau de *Jésus appelant à lui les petits enfants.*

Le village tout entier assistait à la pieuse cérémonie, et reconduisit les quatre nouveaux mariés à la chaumière du père Cadet, où devait avoir lieu le repas de noces, auquel participèrent, par une herbe plus fraîche, Tardif et la vache noire; par un picotin d'avoine, Pierrot, et par tous les reliefs du dîner, Bernard.

En rentrant de l'église et en repassant le seuil de sa chaumière, Conscience, souriant, posa sa main sur l'épaule du père Cadet, et, avec sa voix douce et son regard inspiré :

— Vous voyez bien, grand-père, lui dit-il, que, dans ce petit coin du ciel où vous ne voyiez rien, il y avait quelque chose.

— Tu as raison, mon enfant, répondit le père Cadet, il y avait Dieu!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

MARIANNA

AVANT-PROPOS

Nous étions à Pétrosky-Park, chez mon vieil ami Dmitry. Paulovitch Nariskin, et je venais d'écrire les dernières lignes de Joukovsky racontant l'agonie de Pouschkin.

Je m'étonnais de cette fatalité qui avait fait finir les deux grands poëtes russes, Pouschkin et Lermontoff, de la même fin : l'un, tué par Dantès; l'autre, par Martinoff; tous deux à la fleur de l'âge, dans la force de leur talent, quand, ayant beaucoup donné déjà, ils promettaient davantage encore.

Pourquoi surtout ces duels au pistolet, l'arme antichevaleresque, l'arme où le poltron qui tremble tue parfois, parce qu'il tremble, tandis que l'homme au cœur d'acier, à la main ferme, manque, parce qu'il a le cœur et la main fermes?

— Parce que nous ne voulons nous battre que sérieusement, afin de ne nous battre que pour des choses sérieuses, répondit le prince K***.

— Bon! répliquai-je, croyez-vous que tous les duels, en

Russie, même les plus malheureux, aient une cause sérieuse? Croyez-vous que, chez vos jeunes officiers inactifs, inoccupés dans des garnisons perdues, on n'arrive pas à un tel degré de marasme, qu'on se batte purement et simplement pour se distraire et avec la même facilité que l'on se bat, ou plutôt que l'on se battait chez nous au premier sang pour un pari futile, pour une bouteille de vin de Champagne?

Et je me tournai, comme faisant appel à sa véracité, vers M. Panovsky, littérateur extrêmement distingué, dont plus d'une fois j'avais été à même d'apprécier l'obligeance.

— Comme vous avez raison! me dit-il, et comme je pourrais vous raconter dix anecdotes à l'appui de ce que vous dites là!

— Une seule, cher seigneur, une seule? lui demandai-je. Je fais un voyage qui a bien aussi son côté philosophique, quoique, autant que je le puis, je cache ce côté sous le voile du pittoresque. Eh bien, je voudrais un récit de duel où la gravité du résultat contrastât avec la futilité de la cause.

— Bon! me dit-il, j'ai justement entre les mains un journal dont la libre disposition m'est offerte : il renferme des lettres d'un vieux capitaine de hussards. Je fais dans ce moment imprimer un extrait de ces lettres; demain, je vous en envoie l'épreuve, vous la faites traduire, et vous êtes servi selon vos souhaits.

On parla d'autre chose; et, le lendemain, fidèle à sa promesse, M. Panovsky, auquel je présente ici tous mes remerciements, m'envoya le fragment qu'on va lire.

A. D.

I

UN DÉJEUNER D'OFFICIERS

Notre régiment se trouvait, en mai 18.., dans un petit et sale village du gouvernement de Valins, où l'on rencontre, au milieu des isbas les plus délabrés (ces isbas appartiennent à des juifs), une charmante maison de seigneur avec un grand jardin et une foule de maisonnettes appartenant à ce que nous appelons l'économie de la propriété; quelques-unes de ces maisons étaient occupées par l'intendant et le haut service du maître; les autres étaient louées à des employés du gouvernement; quelques-uns de ces employés, ou même de ces serviteurs, avec ou sans la permission des propriétaires, sous-louaient ces maisons, pour un prix énorme, à nos officiers, se retirant eux-mêmes dans les sales isbas dont j'ai parlé et que les juifs, — qui, eux, allaient coucher je ne sais où sous les hangars, avec les poules et les corbeaux, ou dans les écuries avec les chevaux et les vaches, — leur cédaient, de leur côté, au plus haut prix qu'ils pouvaient.

Le village est situé au sommet d'une assez haute montagne formant pyramide, au milieu d'une vaste plaine qui

s'étend tout alentour, sillonnée par les méandres d'une petite rivière et parsemée de bouquets de sapins à la sombre verdure.

Il semble bâti sur une île, dont les vagues mouvantes des blondes moissons viennent, aux mois de juillet et d'août, battre la baie.

A l'horizon lointain, en face du château dont nous avons parlé, on distingue une longue ligne sombre : ce sont les forêts frontières de l'Autriche.

A gauche, la plaine s'étend à plusieurs milles, et, de place en place, comme des volées d'oiseaux qui se reposent et se chauffent au soleil, on aperçoit des groupes de maisons qui forment de petites bourgades dont chacune a son nom, inconnu à dix lieues de là.

A droite, s'élance une montagne qui domine toute la plaine, et même la colline où est bâti le village dont nous venons de constater l'existence et le gisement. Elle est couverte de bois jusqu'à son sommet; on l'appelle *la Montagne sainte*, parce que la légende locale dit qu'à son sommet fut construite la première chapelle chrétienne qui existât dans la contrée du temps des persécutions des premiers chrétiens.

Enfin, du côté opposé à l'entrée du château, on ne voit ni villes ni villages, mais seulement de vastes prairies et un moulin à eau situé sur la rivière, laquelle alimente deux étangs bordés de trembles aux feuilles argentées et toujours mouvantes, quand aucun souffle de vent n'agite celles des autres arbres.

A une demi-verste de ces étangs s'élèvent deux pyramides, situées à une trentaine de pas l'une de l'autre : on les appelle *la Tombe des deux frères*.

Les habitants de la contrée racontent qu'elles sont nommées ainsi parce qu'elles servent, en effet, de demeure dernière à deux frères qui se battirent et s'entre-tuèrent pour la femme de l'un d'eux, qui fut incestueusement infidèle à son mari.

La tradition ne s'arrête pas là : mêlant le fantastique à la réalité, elle dit que, le jour, ou plutôt la nuit anniversaire de ce duel impie, tous deux sortent de leurs tombeaux et s'entre-déchirent de nouveau depuis minuit jusqu'au jour.

A cette même place, je fus témoin d'un combat dont je vais raconter les détails.

Il y a déjà un an que ce combat a eu lieu, et, cependant, je n'en ai point encore dit un seul mot dans mon journal.

Peu importe ! n'ai-je pas dit que ce n'était point pour imprimer que j'écrivais ? Non, c'est une provision de jeunesse que je fais pour ma vieillesse. En relisant ces lettres dans dix, vingt, trente ans, si dans dix, vingt ou trente ans je vis encore, peut-être parviendrai-je à retrouver dans mon âme les sensations du passé, à réchauffer des souvenirs morts et à repasser par les chemins fleuris et les frais bocages de mon printemps.

Dieu le veuille ! C'est un si beau présent que la jeunesse ! Par malheur, on n'en sait le prix que lorsqu'on l'a rendu à Dieu qui nous l'a donné.

Donc, il y a un an passé, c'était le 4 du mois de mai de l'année 18.., plusieurs officiers de notre régiment s'étaient réunis pour la fête de l'aide de camp.

Au moment où l'on allait se mettre à table, le colonel envoya chercher l'amphitryon.

— Messieurs, dit celui-ci, ce ne peut être pour quelque

chose de bien important ni de bien long, puisque j'ai pris les ordres du colonel ce matin même. Mettez-vous à table et mangez en m'attendant, puisque le déjeuner est prêt; vous feriez mourir de chagrin mon cuisinier en laissant refroidir le repas ou en le faisant dessécher.

Les jeunes gens promirent de se mettre à table dans dix minutes, si, dans dix minutes, l'aide de camp n'était pas revenu. Le cuisinier, consulté, répondit qu'il garantissait le déjeuner si son maître ne dépassait pas la limite de dix minutes, et l'aide de camp partit, s'engageant, sur parole, à revenir le plus tôt possible.

En attendant l'aide de camp, et pour passer les dix minutes toujours si longues qui précèdent un repas annoncé, les officiers se mirent à raconter leurs plus scandaleuses histoires de garnison, tandis que le domestique, Koloff, nettoyait la chambre voisine et préparait les tables de jeu et les cartes, dans la prévision que le jeu, et un jeu enragé, serait le seul plaisir qui ne paraîtrait pas fade après un déjeuner où chacun se promettait de faire assaut à qui mangerait le mieux et à qui boirait le plus. On connaît, sous ce rapport, les prouesses des malheureux officiers, dont le vin et la bonne chère, dans certains cantonnements, sont la seule distraction.

On allait se mettre à table à la dixième minute, lorsque, sur l'avis du cuisinier, qu'on pouvait encore attendre cinq minutes sans trop d'inconvénient, un nouveau sursis fut accordé à l'absent.

A la quatorzième minute, celui que l'on attendait parut sur le seuil.

Ce ne fut qu'un cri.

— Hourra pour Andrev-Mikaelovitch!

— Hourra! oui, messieurs, hourra! répondit celui-ci; mais c'est à table et le verre à la main qu'il faut crier hourra! A table! à table!

Chacun avait sa place désignée à l'avance; en un instant, la manœuvre, si importante qu'elle fût, se trouva donc exécutée.

— Et maintenant, sans indiscrétion, demanda le sous-lieutenant Stamm, pouvez-vous nous apprendre, Andrev-Mikaelovitch, ce que le colonel avait de si pressé à vous dire?

— Sans doute, et je vous le répéterai d'autant plus volontiers, que, si je ne vous annonçais pas la nouvelle, vous la sauriez en sortant d'ici ou même en y restant : un nouvel officier passe de la garde dans notre régiment et vient remplir la vacance de capitaine.

— Son nom? demandèrent deux ou trois voix.

— Le lieutenant Zodomirsky.

— Et quand arrive-t-il? demanda le major Belayef.

— Il est arrivé; je l'ai vu chez le colonel, qui m'avait envoyé chercher pour me le présenter.

— Quelle tournure a-t-il? demanda le jeune cornette Naletoff.

— Très-bonne; il me paraît avoir l'amour de son état. Il est arrivé en même temps que l'ordonnance impériale qui le nomme ; vous voyez qu'il n'a pas perdu de temps. Il est fort pressé de faire connaissance avec vous tous, messieurs; je l'ai, en conséquence, invité à dîner avec nous, car je présume que nous ne nous quitterons guère de la journée... Mais, comprenez-vous cela? il descendait de voiture et était en grande tenue : il a fait le voyage en uniforme de parade...

Diable ! il paraît qu'on les tient un peu sévèrement, là-bas.

— Messieurs, hasardai-je, Zodomirsky aura pensé que, se présentant pour la première fois chez le colonel en venant occuper un grade dans son régiment, il ne pouvait se présenter chez lui comme nous le faisons, nous autres, avec la simple capote d'officier.

— Pouah ! dit le major Belayef, je déteste ces officiers à la mode et ces militaires à cérémonies; la grande tenue, c'est bon quand on est de garde au palais de l'empereur. Mais vous ne nous avez pas dit l'effet qu'il avait produit sur vous, Andrev-Mikaelovitch?

— Mais si; je crois déjà vous en avoir touché deux mots, dit légèrement l'aide de camp. C'est un fort joli garçon, ayant les manières de la garde, vous savez? Il m'a adressé la parole dans le français le plus pur et m'a débité une masse de délicatesses. Oh ! c'est un gaillard qui sent son salon d'une lieue, je vous en réponds; un frotteur de parquet, comme tout ce qui nous arrive de Pétersbourg. Mais, en somme, je crois que c'est un brave garçon et qui s'habituera vite à nous.

— La belle Marianna Ravensky était bien informée. Il y a jà huit jours qu'elle m'a annoncé qu'on nous envoyait ce jellâtre. Mais, à propos, vous devez le connaître, vous, capitaine, continua Mikaelovitch en se tournant vers moi; vous nous venez de la garde aussi, vous, et vous étiez dans le même régiment que lui?

— C'est vrai, répondis-je; nous avons fait nos études ensemble; il avait alors d'excellentes façons, et surtout un très-grand cœur; les camarades l'aimaient fort, et tout le monde était bien avec lui. Je ne sais ce qu'il est devenu maintenant;

mais alors c'était un brave jeune homme, seulement d'un tempérament irritable et d'un caractère emporté.

— Ce que dit le capitaine doit être vrai, car c'est exactement l'opinion de madame Ravensky sur lui; elle m'assure que c'est un fin duelliste. *Noli me tangere!*... Eh bien, il sera à merveille ici, ajouta Stamm; le duel est chez nous affaire de famille, et la Tombe des deux frères notre bois de Boulogne... Soyez le bienvenu, monsieur Zodomirsky!

Et Stamm prononça ces mots avec une colère visible, quoique contenue.

— C'est à vous de le redresser, Stamm, dit l'aide de camp. Zodomirsky vous gêne ici plus que personne; si l'on ne nous avait pas envoyé un capitaine tout fait, le lieutenant Dmitry passait capitaine, et vous passiez lieutenant. Dieu sait maintenant quand viendra votre tour.

— Je resterais volontiers un an de plus dans le grade que j'occupe, quoique je l'occupe déjà depuis longtemps, à mon avis, si j'y restais pour rendre service à un bon camarade; mais j'avoue que ce n'est pas de bon cœur que je vois passer devant moi le chérubin de quelque maîtresse de ministre. Aussi, que M. Zodomirsky se tienne bien! Qu'il soit irritable si c'est son tempérament, vif si c'est son caractère, mais pas vis-à-vis de moi, ou je me charge de le calmer.

— Est-ce qu'il est ruiné, qu'il quitte la garde? demanda le cornette Naletoff.

— Ah bien, oui, ruiné! répondit Stamm. Madame Ravensky m'a dit qu'il venait d'hériter d'une vieille tante quelque chose comme vingt mille roubles de rente. Non, il est poitrinaire, le pauvre diable! S'il lui arrive de faire avec nous, autour d'une table, une de ces bonnes séances de trente-six heures,

et qu'il nous tienne tête sans tricher, il pourra bien y perdre ce qui lui reste de souffle. Ah! dame, j'en suis fâché pour vous, capitaine Zodomirsky, mais la veuve Cliquot n'écoute pas les excuses des poitrinaires, et, en fait de médecine, elle ne connaît qu'une recette : une bouteille de champagne divisée en cinq verres bus toutes les cinq minutes, et autant l'heure suivante, toujours en doublant la dose, jusqu'à ce que le panier soit vide. Nous nous grisons, de bon compte, sept fois par semaine, et vous êtes tous témoins, messieurs, qu'Andrev-Mikaelovitch prétend que ce n'est point encore assez Quel malheur qu'il n'y ait pas un jour de plus par semaine, avouez cela, voyons, Andrev-Mikaelovitch!

— Ah! pardieu! avec cela que vous restez en arrière, Stamm! Vous avez dix ans de moins que moi; mais je crois que, si nous remettions en tonneau le vin que nous avons bu, vous seriez autant mon aîné en tonneaux que je le suis, moi, en années.

— Allons, messieurs, passons à la chambre de jeu et emportons les bouteilles à moitié entamées; Koloff servira le dîner pendant que nous jouerons.

On se leva de table et l'on passa dans la salle de jeu.

— Prenez la banque, major Belayef, dit Naletoff, et mettez une centaine de roubles devant vous; cela suffira, nous ne sommes pas bien gourmands : la poule mange grain à grain

Le major s'assit, tira cent roubles de sa poche, posa l'argent ou plutôt le papier devant lui; chaque officier fit sa mise et s'assit à son tour à la même table que le major.

Le sous-lieutenant Stamm, qui était loin d'être riche, venait de perdre un coup de soixante roubles, lorsque Koloff annonça le capitaine Zodomirsky.

II

LE NOUVEAU VENU.

A ce nom, qui faisait vibrer dans les cœurs tant de sensations différentes, chacun se retourna. Celui que Koloff avait annoncé apparaissait dans l'encadrement de la porte.

Stamm grommela un « Qu'il aille au diable ! » en poussant ses soixante roubles au major et en fouillant au plus profond de sa poche pour en tirer trente ou quarante autres.

— C'est vous, enfin ! s'écria l'aide de camp Andrev-Mikaelovitch, s'élançant de son siége et allant au-devant de Zodomirsky ; soyez le bienvenu.

Puis, se retournant vers nous :

— Voici vos nouveaux camarades, capitaine Zodomirsky, continua Andrev-Mikaelovitch ; ce sont tous de bons enfants et de braves hussards, qui, je vous en réponds, ne feront pas honte au pays.

— Messieurs, dit Zodomirsky, je suis heureux et fier d'être enfin arrivé à entrer dans votre régiment : c'était, depuis longtemps, le but de tous mes désirs ; que j'y sois le bienvenu, comme vous avez la courtoisie de me le dire, et je serai l'homme le plus heureux du monde.

M'apercevant alors, moi, sa vieille connaissance, au milieu de tous ses nouveaux camarades :

— Ah ! bonjour, capitaine ! continua-t-il en me présentant la main. Dieu nous réunit de nouveau... Vous n'avez pas oublié un vieil ami, je l'espère ?

Au moment où il me disait ces mots en souriant, Stamm,

auquel il tournait le dos, lui lançait un regard plein d'une haine féroce.

Je tendis, sans rien dire, la main à Zodomirsky. Il m'était pénible de penser qu'un homme qui n'avait fait de mal à aucun de nous et dont tout le crime était celui qu'il avouait, c'est-à-dire d'avoir désiré servir dans notre régiment, était d'abord et d'avance menacé de mort pour cela.

J'étais tout prêt à défendre Zodomirsky, et je rendis à Stamm, comme j'eusse fait à un ennemi mortel, le regard qu'il venait de lancer sur lui. Stamm était tout à son jeu; il venait de risquer un second coup et de perdre vingt roubles: c'était la moitié de ce qu'il avait devant lui.

Personne n'aimait Stamm au régiment; il était froid et taciturne; jamais il ne s'était lié, soit de sa faute, soit de la nôtre, avec aucun de nous. Quant à moi, ses paroles pleines d'amertume contre Zodomirsky, qu'il ne connaissait pas, et qui montraient son dépit de lui voir occuper la vacance du régiment, m'avaient déplu au delà de toute expression.

Au reste, elles avaient produit un mauvais effet non-seulement sur moi, mais sur nous tous.

On offrit un cigare à Zodomirsky; il l'accepta gracieusement, l'alluma au cigare de l'officier qui se trouvait le plus proche de lui, et se mit à causer gaiement avec ses nouveaux camarades. On parla de la vie des officiers de la garde à Saint-Pétersbourg, de celle des officiers de l'armée en province. On parla de la Pologne, de femmes, de chevaux, de chiens et de chasse.

— Partirez-vous bientôt pour l'escadron? demanda le major Belayef, qui savait Zodomirsky riche, et qui désirait attirer son attention du côté des cartes.

— Non, monsieur le major, répondit Zodomirsky en saluant particulièrement celui qui lui adressait la parole, non; je désire rester le plus longtemps possible avec vous, messieurs.

Et il prononça ces paroles en se tournant vers nous, et en nous saluant collectivement avec un charmant sourire.

Il continua :

— Je veux voir un peu votre service de près et l'apprendre; votre instructeur, M. Ravensky, avec lequel j'ai passé l'hiver à Saint-Pétersbourg, est plein de bontés pour moi; avant mon arrivée même, et depuis huit jours à peine qu'il est prévenu de ma nomination, il m'a fait préparer un quartier tout près de chez lui, au sommet de votre montagne. J'ai là une bonne cheminée, qui m'est nécessaire même pendant l'été, tant je suis d'une pauvre santé; on m'amènera bientôt mes chevaux ; je monterai à cheval, c'est ma passion; j'ai un excellent cuisinier, une bibliothèque passable, un petit jardin ; j'y établirai un tir, et je vivrai tranquille comme un ermite, et heureux comme un roi; c'est la vie qui me convient, c'est celle que je rêvais là-bas, même au milieu des plaisirs de Saint-Pétersbourg.

— Ah! ah! vous vous exercez souvent à tirer le pistolet? dit Stamm avec un accent si étrange, accompagné d'un sourire si sardonique, que Zodomirsky, se retournant de son côté, le regarda avec étonnement.

— Mais j'ai l'habitude, tous les matins, de tirer douze balles, répondit Zodomirsky.

Puis, après une seconde de silence, il se détourna de Stamm.

— Cette occupation vous plaît-elle donc si fort? demanda

Stamm d'une voix dans laquelle il ne restait point trace d'émotion. Je comprends le but de celui qui s'exerce au fusil pour bien tirer à la chasse; mais, apprendre à tirer au pistolet, je n'en comprends pas l'utilité.

Zodomirsky sentit à l'instant même que c'était, de la part de Stamm, un parti pris de s'attaquer à lui. Ses traits s'animèrent; ses joues, ordinairement pâles, se couvrirent d'une flamme subite. Il se tourna pour la seconde fois vers Stamm et répondit tranquillement, mais d'une voix ferme :

— Je crois, monsieur, que vous avez tort de dire que c'est temps perdu que d'apprendre à tirer le pistolet : dans notre vie de garnison, souvent un mot imprudent amène une rencontre entre camarades; en ce cas, celui qui est connu pour bon tireur inspire une certaine retenue aux indiscrets, qui s'amusent à faire des questions inutiles.

— Oh! ce n'est pas toujours une raison, capitaine. Dans le duel, comme dans toutes les choses de ce monde, il faut faire la part de la chance; en tous cas, je maintiens ma première opinion, et prétends qu'un galant homme ne doit pas prendre tant de précautions.

— Et pourquoi cela? demanda Zodomirsky revenu à sa première pâleur, c'est-à-dire au teint qui lui était habituel.

— Je vais vous expliquer cela à l'instant, répondit Stamm; jouez-vous aux cartes, capitaine?

— A quoi bon cette question?

— Oh! elle est inutile, en effet; et je vais tâcher de rendre l'apologue assez clair pour que tout le monde le comprenne. Personne n'ignore qu'il y a des joueurs qui ont l'agréable talent, mais la mauvaise habitude, d'aider au bonheur en battant habilement les cartes, ou en faisant sauter adroite

ment la coupe. Eh bien, moi, je pense que, être sûr d'amener le roi, ou être sûr de faire mouche à tout coup, c'est exactement la même chose; la seule différence est celle-ci : que, dans le premier cas, on vole l'argent de son prochain, et, dans le second, sa vie.

Puis il ajouta, mais de façon à ne rien enlever à l'impertinence de l'observation :

— Je ne dis pas cela pour vous en particulier, capitaine; je parle en général.

— C'est beaucoup trop tel que cela est, monsieur l'officier! s'écria Zodomirsky; en conséquence, je prierai le capitaine Alexis-Stephanovitch de terminer avec vous cette affaire.

Puis, se retournant vers moi en me tendant la main :

— Vous ne me refuserez point cette grâce, n'est-ce pas ? me dit-il.

— Soit, capitaine, reprit vivement Stamm; mais n'allez pas croire que je vous laisse gagner à coup sûr; vous vous exercez tous les jours, vous nous l'avez dit vous-même, tandis que, moi, je ne touche un pistolet que les jours où je me bats; mais nous tâcherons d'égaliser les chances; je m'entendrai avec Alexis-Stephanovitch.

Puis, comme il avait perdu jusqu'à son dernier rouble, il se leva; et, s'adressant à notre hôte :

— Au revoir, Andrev-Mikaelovitch, dit-il; pour que vous ayez plus de place à table, je vais dîner chez le colonel.

Et, sur ces mots, Stamm sortit, sans que personne essayât de le retenir.

Le silence le plus profond avait été gardé pendant cette altercation; y prendre part, pour ou contre, c'eût été devenir l'offensé ou l'offenseur.

Seulement, lorsque Stamm fut dehors, le vieux capitaine Pravdine dit en s'adressant à tous :

— Messieurs, il est impossible de les laisser se battre.

Zodomirsky lui posa doucement la main sur le bras.

— Permettez-moi de vous faire observer, capitaine, lui dit-il, que je suis parmi vous ce que l'on appelle un nouveau; on ne me connaît pas encore au régiment, je n'y ai pas encore fait mes preuves; il m'est donc impossible de laisser passer cette querelle sans me battre; l'outrage est grand, j'en sens toute l'étendue. Je ne sais vraiment ce que j'ai fait à ce monsieur; mais, ce qu'il y a de clair, c'est qu'il veut avoir une affaire avec moi; ne lui ôtons pas cette satisfaction, je vous prie; et, puisque c'est la première occasion qui se présente pour moi de lui être agréable, eh bien, laissez-moi la saisir.

— Stamm est amoureux de madame Ravensky, dit le cornette Naletoff, qui, au contraire de Stamm, jouait avec bonheur; la dame ne lui répond pas, occupée qu'elle est de rêver à M. Zodomirsky; et Stamm est jaloux : voilà la cause, sinon l'excuse, de sa sortie. Il est impossible qu'un homme cherche querelle à un autre, pour la seule raison que cet homme passe en grade avant lui. En tout cas, Dieu vous garde, capitaine, ajouta-t-il en s'adressant à Zodomirsky; je déteste les Allemands en général, et celui-là en particulier.

— Il est possible que madame Ravensky soit bienveillante à mon égard, répondit simplement Zodomirsky; je n'ai jamais eu que de bons rapports avec son mari; je la connais, en outre, personnellement depuis longtemps; et, en toute circonstance, je me suis attaché à lui prouver que

j'étais son ami. Au reste, je suis heureux de cet événement, quelque conséquence qu'il puisse avoir, puisque je lui dois une preuve de votre sympathie, messieurs; je vous remercie donc tous de grand cœur, et vous particulièrement, mon cher capitaine, ajouta-t-il en tendant la main à Pravdine.

— A table! à table, messieurs! cria Andrev-Mikaelovitch; un verre d'eau-de-vie ou de cummel d'abord. Ici, monsieur Zodomirsky, ici, près de moi, je vous en prie; vous êtes notre hôte aujourd'hui : que Dieu nous permette donc de passer cette journée ensemble et beaucoup d'autres après elle!

Puis, aux autres officiers :

— Placez-vous comme vous voudrez, messieurs; vous savez que vous êtes chez vous... Le potage, Koloff, le potage; plus vite, donc! plus vite!

Koloff apporta une grande soupière pleine de *tchi*, que l'on attaqua bravement.

Le dîner fut très-animé; tout le monde paraissait avoir oublié Stamm, quoique évidemment tout le monde pensât à l'algarade qu'il venait de faire; seul, Zodomirsky était visiblement un peu triste.

Après avoir bu à la santé de l'amphitryon, on but à celle de l'hôte. Zodomirsky parut très-touché de cette attention, doublement significative en ce moment; il remercia les officiers d'une voix émue; son regard brillait de reconnaissance.

Au lieu de café, on apporta du grog et du punch : le capitaine Pravdine but un seul verre de grog froid; et, s'adressant aux officiers :

— Messieurs, dit-il, qui vient avec moi? Je vais chez les Ravensky.

— Moi, je vous accompagne, capitaine, dit Zodomirsky; il faut absolument que je voie M. Ravensky ce soir... Alexis-Stephanovitch, ajouta-t-il en se tournant vers moi, puisque M. Stamm... c'est Stamm, je crois, que vous le nommez?

Je fis signe que oui.

— Puisque M. Stamm sait que vous êtes mon témoin, et a paru accepter votre intermédiaire, passez chez M. Stamm, arrangez tout avec lui, acceptez toutes ses conditions, ses conditions seront les miennes, puis revenez chez moi; nous y rentrerons avec le capitaine pour prendre le thé; le premier arrivé attendra les autres. Le capitaine couchera chez moi; il faudra, selon toute probabilité, nous lever de bonne heure... C'est convenu, n'est-ce pas?

— Très-bien, dit Pravdine en faisant de la tête un signe affirmatif.

— Messieurs, dirent plusieurs voix, nous serons demain à la Tombe des deux frères; vous nous ferez savoir l'heure du combat, n'est-ce pas?

— Grand merci, messieurs, répondit Zodomirsky. Alexis-Stephanovitch remplira vos désirs en revenant de chez M. Stamm; venez, et vous direz un adieu éternel à l'un de nous deux.

Les officiers en masse reconduisirent Zodomirsky jusqu'à la porte de Ravensky; à la porte, chacun lui tendit la main comme à un parent ou à un ami.

J'allai chez Stamm.

Il m'attendait; ses conditions furent celles que je prévoyais.

On planterait deux sabres à un pas de distance; chacun étendrait le bras de toute sa longueur, et ferait feu au mot *trois;* un seul pistolet serait chargé.

J'essayai de discuter et d'obtenir un autre mode de combat; mais Stamm n'en voulut pas démordre.

— Ce n'est pas une victime que je veux offrir, c'est un adversaire que je veux présenter à M. Zodomirsky, dit-il. On se battra comme je veux me battre, ou l'on ne se battra pas; seulement, si l'on ne se bat pas, il sera prouvé que M. Zodomirsky n'est brave que quand il est sûr de son coup.

Ce dilemme posé, il n'y avait plus à balancer; d'ailleurs, Zodomirsky m'avait ordonné d'accepter toutes les conditions de Stamm.

Je revins chez Zodomirsky; il n'était pas encore rentré.

Pour me distraire des sombres idées qui me préoccupaient, je visitai l'appartement du jeune capitaine.

Il était garni d'un mobilier confortable; le plancher était garni partout d'un magnifique tapis; à toutes les fenêtres, et sur toutes les consoles, il y avait des fleurs; l'ensemble était riche mais simple, et distribué avec goût.

On sentait que la main d'une femme avait mis chacune de ces choses à sa place.

Je tirai un fauteuil près du balcon pour regarder la plaine : à gauche, on distinguait, s'éloignant jusqu'à ce qu'on les perdît de vue, les villages dont nous avons parlé; à leur centre, les vieilles églises catholiques s'élevaient dorées par les derniers reflets du soleil couchant.

Le ciel était couvert de gros nuages.

L'orage approchait; les paysans, aidés de leurs femmes, se hâtaient de mettre le foin en meules avant la pluie; l'orage monta rapidement, de grosses gouttes tombèrent, le tonnerre gronda.

En un instant la plaine fut déserte.

En ce moment, Pravdine et Zodomirsky rentrèrent.

Je m'élançai à leur rencontre.

— Pardon, capitaine, si j'ai tant tardé, me dit Zodomirsky, mais ce n'est point ma faute; les Ravensky nous ont retenus, le mari par ses projets d'économie, la femme par sa causerie charmante. J'ai rencontré peu de personnes aussi aimables qu'elle. Mais, messieurs, ne remarquez-vous pas qu'il fait humide ici? Trophime, ferme les fenêtres du balcon, allume du feu dans la cheminée, et donne-nous le thé.

Puis, se tournant tout à coup vers moi :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'a dit Stamm?

Je lui fis part des exigences de son adversaire. Il écouta froidement.

Lorsque j'eus fini, seulement, un sourire triste passa sur son visage. Il s'essuya le front; ses yeux brillaient comme ceux d'un fiévreux.

— J'avais prévu cela, dit-il en approchant des chaises à Pravdine et à moi, et en se plaçant entre nous deux. Il n'avait pas autre chose à faire. Vous avez accepté, je présume?

— Ne m'en aviez-vous pas donné l'ordre?

— Absolument, répondit Zodomirsky. Trophime, je t'ai déjà demandé le thé.

Pravdine, au lieu de thé, versa du rhum dans son verre, alluma sa pipe, et se mit à raconter son séjour à Paris, en 1814.

J'entendais cette histoire pour la centième fois, de sorte que je ne faisais qu'une médiocre attention à son récit. Zo-

domirsky, au contraire, voulant prouver à Pravdine qu'il l'écoutait, lui adressait de temps en temps une question, mais plutôt, on le sentait, par politesse que par curiosité.

Pravdine le remarqua sans doute, car il tourna court, supprimant bon nombre de détails que je connaissais, et les remplaçant par cette phrase sacramentelle :

— C'était le bon temps alors. Je ne m'inquiétais de rien et je vivais en chantant.

Après le récit de Pravdine, un morne silence se fit.

J'allai me placer près de la cheminée ; Pravdine se coucha dans un fauteuil près d'une fenêtre. Zodomirsky, par un mouvement de corps, fit marcher sa chaise sur les pieds de derrière, s'approchant ainsi d'une table à laquelle il s'accouda.

Placé ainsi, il avait devant lui la porte d'entrée.

Tout à coup, cette porte s'entr'ouvrit, et nous vîmes Trophime qui, avec la visible intention de parler à son maître, demeurait pourtant sur le seuil ; sa main gauche tenait la porte ; de la droite, il s'appuyait à la muraille, comme s'il avait à défendre à quelqu'un l'entrée de la chambre.

Zodomirsky, absorbé dans sa rêverie, ne le voyait pas.

— Monsieur ! dit Trophime à demi-voix, monsieur !

— Eh bien ? demanda Zodomirsky.

— Voulez-vous bien venir, s'il vous plaît ?

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Oui, avec votre permission.

— Parle tout haut ; tu sais que je déteste me déranger quand je suis bien. Ces messieurs sont mes amis.

— Monsieur, c'est pour affaire secrète et importante.

Zodomirsky se soulevait avec son indolence habituelle,

lorsque Trophime, cédant à une force invisible pour nous, abandonna la défense de la porte, et laissa passer une femme couverte d'un manteau noir, avec un capuchon tiré sur sa tête.

L'eau ruisselait de ses vêtements.

Elle détacha son manteau, enleva son capuchon, et laissa tout tomber sur le tapis.

Son peigne, accroché par le capuchon, roula avec lui.

Sa figure était pâle, ses cheveux pendants; une petite blouse de toile écrue serrait sa taille.

Nous reconnûmes madame Ravensky.

III

MARIANNA.

Cette apparition produisit un effet différent sur chacune des personnes devant lesquelles elle se produisait.

Je restai à ma place, regardant avec étonnement madame Ravensky. Pravdine se leva, passa doucement derrière elle, releva son manteau et lui présenta son peigne; Zodomirsky s'élança vers elle, et lui prit les deux mains.

— Qu'avez-vous fait, grand Dieu! et pourquoi êtes-vous ici? lui demanda-t-il.

— Pourquoi je suis ici, Georges? s'écria-t-elle. C'est toi qui me le demandes, lorsque cette nuit est peut-être la dernière de ta vie! Pourquoi je suis ici? Mais pour te dire adieu, malheureux! Voilà deux heures que je t'ai vu, et tu ne m'as

rien dit de ce qui doit se passer demain matin! Est-ce donc bien, cela, mon ami?

— Mais je ne suis pas seul ici, répondit Zodomirsky à voix basse; pensez-y, Marianna. Votre réputation, votre renommée...

— Eh! n'es-tu pas tout pour moi en ce monde, Georges? Mon seul soin, je dirai presque mon seul devoir, c'est de t'aimer!

Elle posa ses deux mains sur les épaules de Zodomirsky, et appuya sa tête contre sa poitrine.

Nous fîmes quelques pas pour quitter la chambre, Pravdine et moi.

— Ah! restez, messieurs, dit-elle en relevant la tête; du moment que vous m'avez vue ici, je n'ai plus rien à vous cacher. D'ailleurs, vous êtes ses amis, et ses amis ne sont pas pour moi des étrangers. Restez donc; puis vous me viendrez en aide, j'en suis sûre, en restant. J'ai une grande affaire à traiter avec lui.

Zodomirsky la pressa contre son cœur; mais elle le repoussa doucement et s'assit sur la chaise où son amant était assis au moment de son entrée.

Elle rejeta sa tête en arrière, rassembla ses cheveux et les attacha avec son peigne.

Je n'ai de ma vie rien vu de plus beau que cette femme se cambrant dans un mouvement violent, avec ses yeux tout mouillés de larmes, sa bouche entr'ouverte par les sanglots, son cou gonflé par l'effort. L'orage du cœur avait troublé l'harmonie de ses traits, mais ne les défigurait pas. Elle s'était inclinée sous ce coup inattendu comme une fleur devant la tempête; mais ce coup, si terrible qu'il fût, n'avait point

brisé son cœur. On lisait dans son regard un reste d'espérance. Il y avait de la force et de la volonté dans ses yeux noirs. Elle était venue, non pas pour dire adieu à Zodomirsky, mais pour tenter un dernier effort en faveur de son salut.

Zodomirsky marchait à pas lents dans la chambre.

Il s'arrêta plusieurs fois devant madame Ravensky, comme pour l'interroger; mais, chaque fois, il se détourna d'elle sans prononcer une parole; il était facile de voir que quelque chose l'embarrassait.

Elle le regarda fixement, et, avec une intuition toute fémine, répondit à sa pensée.

— Ne crains rien de ce côté-là, dit-elle à voix basse, comme si elle avait honte de ses paroles et sans regarder Zodomirsky; il est parti pour Kremenetz; tout le monde dormait quand je suis sortie.

— Seule? Imprudente!

— Non, avec Dina.

La femme qui marchait si bravement au-devant de sa perte; qui risquait plus que sa vie, sa réputation, celle-là était devenue craintive comme un enfant quand il lui avait fallu prononcer le nom de l'homme qu'elle trahissait; aussi ce nom n'était-il pas sorti de sa bouche. Elle avait bien avoué son amour devant moi et devant Pravdine; mais quand il avait fallu, pour répondre à la pensée de Zodomirsky, prononcer le nom de son mari, elle avait reculé. C'est ainsi que le brigand le plus éhonté, racontant aux juges les détails de son crime, ne prononce jamais le nom de sa victime.

Celui que le brigand a tué s'appelle toujours, pour lui, *il*.

Lorsque Marianna commença de parler, Zodomirsky s'arrêta, nous avons dit qu'il se promenait de long en large, et écouta.

Puis, quand elle eut fini, il se remit à marcher, fit encore un tour et revint à elle, lui adressant la parole avec un tendre reproche.

— N'as-tu pas pensé à une chose terrible, ma pauvre Marianna? lui dit-il. C'est que ta présence pourrait m'enlever la fermeté dont j'ai besoin en ce moment!

— Oh! tu ne mourras pas, Georges! s'écria-t-elle; tu n'éteindras pas deux existences par une mort insensée! Ne m'as-tu pas consacré ta vie? ne m'as-tu pas donné ta parole de la sacrifier à mon bonheur? Non, Georges, tu ne mourras pas, parce que tu ne te battras pas avec Stamm. Je t'implore, je t'en supplie, je l'exige!... Ta vie m'appartient, je l'ai achetée par mon amour, par mes sacrifices; elle n'est plus à toi; tu es mien, Georges, entends-tu? Tu m'appartiens pour toujours, tu l'as dit toi-même!

— Marianna! Marianna! au nom du ciel, ne me torture pas ainsi! Puis-je refuser de répondre à une provocation? Je serais déshonoré, perdu! Si je faisais une pareille lâcheté, la honte me tuerait plus sûrement, crois-moi, que la balle de Stamm.

— Georges, reprit madame Ravensky, t'ai-je quelquefois parlé de mes saints devoirs, moi, quand tu me demandais mon amour? t'ai-je parlé de mon déshonneur, moi, de ma réputation risquée, flétrie, perdue? Non, je me suis rendue sans réserve, sans conditions, sans plaintes, sans ce froid égoïsme, enfin, avec lequel tu mesures maintenant l'étendue du sacrifice que j'exige de toi. Oh! Georges! Georges!

compare ce que j'ai fait à ce que tu refuses de faire, et juge nos deux amours.

Puis, voyant que Georges se taisait et détournait la tête :

— Capitaine, dit-elle en s'adressant à Pravdine, on vous estime dans le régiment comme un homme d'honneur; donc, vous pouvez être juge dans les affaires d'honneur; écoutez-moi : j'en appelle à vous et me soumets d'avance au jugement que vous porterez. Ayez pitié de mes pleurs, capitaine, et dites-lui qu'un pareil duel peut être refusé ; faites-lui comprendre que ce n'est pas un combat en règle, que c'est un combat d'assassin; parlez, parlez, capitaine! Et, s'il ne m'écoute pas, il vous écoutera, vous.

Pravdine était ému, ses joues tremblaient, un frisson faisait mouvoir ses moustaches grises, ses yeux se mouillaient de larmes.

Il se leva, s'approcha de madame Ravensky, lui baisa respectueusement la main, et, d'une voix tremblante :

— Je suis prêt à mourir pour vous épargner une douleur, madame, lui dit-il; mais conseiller à M. Zodomirsky d'être indigne de son uniforme en refusant ce duel, c'est chose impossible ; chacun des adversaires, votre ami comme Stamm, a le droit de proposer ses conditions. Mais, quelles que soient les conditions, le capitaine se trouve dans des circonstances qui rendent le duel indispensable; seulement, je vous ferai observer qu'il est connu pour un habile tireur au pistolet; refuser les conditions de Stamm serait trop indiquer qu'il compte sur son adresse.

Tandis que Pravdine parlait, madame Ravensky le regardait attentivement, essayant de lire d'avance dans la profondeur de sa pensée, espérant y voir quelque sympathie pour

sa prière ; mais, à partir du moment où elle comprit qu'elle ne devait pas compter sur lui comme auxiliaire, elle cessa de l'écouter, de sorte que les dernières paroles du capitaine frappèrent ses oreilles sans pénétrer jusqu'à son esprit.

Elle était devenue pensive; son regard, immobile, s'éteignit peu à peu.

Quant au visage de Zodomirsky, il exprimait une tranquille soumission au sort, auquel il n'avait pas la force, ou plutôt pas la volonté de résister.

Un morne silence régnait dans la chambre ; on eût dit que les quatre personnes qui l'occupaient étaient muettes.

Seulement, ce silence était celui qui précède l'orage.

Madame Ravensky s'était laissée tomber sur une chaise; elle se leva roide et pâle comme une morte, et, quoique son visage fût tranquille en apparence, on pouvait voir, à sa lividité, à quel point de l'agonie en était son cœur.

Elle vint se placer en face de Zodomirsky.

— Écoute, Georges, lui dit-elle d'une voix ferme, ma résolution est prise. Souviens-toi de cette soirée de Saint-Pétersbourg où tu me suppliais de partir avec toi pour la Finlande, d'y trouver quelque retraite qui nous dérobât aux yeux du monde entier, et, là, inconnus, ignorés, solitaires, de vivre l'un pour l'autre loin du monde et sans tourner désormais les yeux vers lui. Je ne te disais pas non, attendu que je n'ai jamais rien su te refuser de ce que tu me demandais ; mais tu compris toi-même qu'il m'était bien difficile de rompre tous les liens du sang et de l'amitié qui me retenaient à la Russie, et tu eus pitié de moi ; car personne, en réalité, ne nous séparait, personne ne nous empêchait de nous aimer; maintenant, c'est autre chose... Eh bien, oui, je com-

prends que tu doives te battre, j'admets même que tu ne peux refuser les conditions de ton adversaire; mais, en admettant le duel dans ces conditions-là, il nous sépare inévitablement : ou tu seras tué, et c'est peut-être encore le moyen le plus sûr que nous soyons réunis; ou tu le tueras, et alors c'est la dégradation, l'exil, la Sibérie. Eh bien, aujourd'hui, c'est moi qui te dis : Georges, je suis prête à te suivre partout... Ne me regarde pas avec cet air implacable; non, Georges, écoute-moi jusqu'à la fin. Tu sacrifies tout aux convenances de la société, à l'opinion du monde; eh bien, rompons avec cette société, disons-lui adieu pour toujours. Ce que tu m'as proposé, je te le propose à mon tour; partons! et, pour te récompenser de cette perte de respect dû à des usages barbares, tu trouveras en moi une mine inépuisable d'amour véritable, profond, dévoué; je t'entourerai de telles attentions, de telles tendresses, de tels soins, qu'on ne peut les attendre que de la femme qui non-seulement vous adore, mais qui joint la reconnaissance à l'adoration. Si j'ai commis une faute devant Dieu et devant les hommes, cette faute, je la rachèterai par un dévouement sans bornes, par un amour surhumain; tu sais bien qu'il ne m'aime pas, lui, qu'il ne m'a jamais aimée, que ce qu'il a recherché en moi, ce n'est ni ma jeunesse ni ma beauté, mais ma fortune; tu sais bien qu'il s'était tellement emparé de mon père, que le pauvre père, en nous réunissant, se figurait faire mon bonheur. Eh bien, par les lois de notre Église, nous pouvons nous séparer; j'achèterai ma liberté en lui cédant la moitié, les trois quarts de ma fortune; alors je deviendrai ta femme, alors nous serons heureux, Georges!

— Assez, Marianna, au nom de Dieu, assez! s'écria Geor-

ges; tu vois bien que je n'ai plus la force de supporter cette torture; tu ne sais pas, malheureuse enfant, ce que tu me demandes là? Je suis officier; si je pars avec toi, je ne fuis pas, je déserte; partout où je suis, on me retrouve; comprends-tu ce mot *déserteur?* C'est l'ignominie, l'ignominie doublée par la cause de la désertion. J'aurai déserté pour ne pas me battre en duel? Oh! veux-tu donc me faire tomber si bas, que, toi-même, tu arrives à avoir honte de moi? Avoir honte de moi, songes-y donc, ce serait ne plus pouvoir m'aimer; car, dis-moi, je te le demande en face, à toi, femme d'honneur, comme je suis homme d'honneur, te sens-tu capable d'aimer un homme déshonoré?

Madame Ravensky pâlit; une nouvelle pensée éclaira son visage et se fixa sur ses traits illuminés d'un éclat maladif.

Elle se leva et prit son manteau, qui se trouvait sur le dos de la chaise de Pravdine.

— Tu as raison, Georges, dit-elle en abaissant son capuchon sur son visage, ce n'est pas moi qui ne t'aimerais plus, c'est toi qui me haïrais.

Zodomirsky fit un mouvement qui indiquait qu'il était trop sûr de lui pour en arriver jamais à cette extrémité que craignait Marianna.

Elle vit ce mouvement et le comprit.

— Ou, si tu ne me haïssais pas, c'est moi qui me haïrais, dit-elle, de t'avoir placé dans une si cruelle position. Il faut nous résigner à notre sort; donne-moi ta main, Georges; nous nous reverrons peut-être. Non, tu ne mourras pas; Dieu ne sera pas si cruel ou plutôt si injuste, car ce serait à douter de son existence. A demain, à demain, mon ami!

Elle se jeta à son cou, se colla à sa poitrine avec une pro-

fonde tristesse, mais sans larmes, sans sanglots; on voyait que ses pensées flottaient vagues et sans suite, comme les flocons d'un nuage dispersé par un ouragan.

Elle voulait s'en aller seule, mais Zodomirsky lui prit le bras et la ramena chez elle.

L'orage était passé, la pluie avait cessé de tomber, la plaine était éclairée par la lune.

Quand Zodomirsky rentra, nous ouvrîmes les fenêtres et nous nous mîmes au balcon pour nous rafraîchir un peu.

— Couchez-vous, messieurs, nous dit Zodomirsky en entendant la cloche de l'église qui sonnait minuit. Il y a un divan dans ce salon, un autre dans ma chambre; Trophime vous donnera tout ce dont vous aurez besoin. Je dois écrire plusieurs lettres avant de me coucher, et faire, pour le cas où il m'arriverait malheur, quelques dispositions testamentaires. On nous réveillera demain à quatre heures, et, à cinq, nous serons au rendez-vous.

Je me sentais si fatigué, que je ne me le fis pas redire deux fois; je passai dans la chambre de Zodomirsky, Pravdine alla se coucher dans le salon, et le maître de la maison se retira dans son cabinet.

La fraîcheur du matin me réveilla. Je jetai les yeux sur la croisée : le jour commençait de paraître; je sautai à bas du divan dans l'intention d'entrer chez Zodomirsky, mais je m'arrêtai court.

Il est cruel de réveiller un homme pour lui dire : « Il est temps de mourir! »

J'entrai lentement dans son cabinet, dont la porte n'était que poussée; deux bougies brûlaient encore et mêlaient leur lueur pâlissante à la blafarde lumière du jour naissant.

Je jetai les yeux sur le lit de Zodomirsky : son lit n'était point défait; il ne s'était pas couché.

Le tapis qui couvrait le plancher éteignait le bruit de mes pas; je pus donc, sans être entendu, m'approcher de Zodomirsky au point de le toucher presque.

Il était accondé près de la fenêtre ouverte.

— Vous n'avez pas dormi, lui dis-je, c'est un tort; pendant la nuit qui précède un duel, un peu de repos est nécessaire.

— Ah! vous êtes déjà levé? dit Zodomirsky sans répondre à ce que je lui disais. Est-ce qu'il est temps?

Il était pâle : sa figure n'exprimait pas cependant la fatigue du corps, mais celle de l'âme.

— Sera-t-il en état de soutenir la dernière crise? me demandai-je avec une certaine inquiétude, en le voyant si affaibli, avant même d'être sur le terrain.

Sans doute il lut mon inquiétude sur mon visage, car il sourit, et, me serrant la main avec une force dont je l'eusse cru incapable :

— Il paraît que vous ne me connaissez pas, me dit-il; soyez tranquille, vous n'aurez pas à rougir de votre filleul.

Nous entendions Pravdine qui se levait. Je passai au salon; Trophime nous présenta le thé. Zodomirsky était resté dans son cabinet; je rouvris la porte pour le prévenir de venir prendre une tasse de thé avec nous.

Il était à genoux et faisait sa prière.

Je craignais qu'il ne fût contrarié d'être surpris ainsi; mais il n'en était rien; il me fit un signe de la tête qui voulait dire : « Dans un instant je suis à vous. »

Quelques minutes après, il sortit du cabinet; sa figure était complétement rassérénée.

— Les chevaux sont-ils prêts? demanda-t-il d'une voix où il était impossible de distinguer la moindre émotion.

Je regardai par la fenêtre : une calèche à quatre chevaux stationnait à quelques pas du perron; je lui fis un signe, elle s'approcha.

— Oh! nous avons encore le temps, dit Pravdine; on voit d'ici toute la plaine, et personne n'est encore ni sur le chemin ni au rendez-vous.

— Bon! dit Zodomirsky, autant partir tout de suite; messieurs, si vous êtes prêts, moi, je le suis.

— Alors partons, dis-je; le capitaine a raison, mieux vaut arriver trop tôt que de nous faire attendre.

Nous montâmes dans la calèche; Zodomirsky nous força de nous asseoir au fond et se mit sur le devant.

— Va, dit-t-il au cocher.

— Où cela, Excellence?

— Ah! c'est vrai, j'oubliais : à la Tombe des deux frères!

La voiture partit.

IV

SUR LE TERRAIN.

Zodomirsky n'était pas triste; seulement, de temps en temps, il devenait pensif et semblait s'entretenir tout bas avec les pensées de son cœur. Je suivais chacun de ses mouvements; car, prenant un intérêt extraordinaire à ce jeune homme, aucune de ses souffrances ne m'échappait.

La dernière journée d'un condamné est affreuse, sans doute; mais ses souffrances, à lui, sont passives et sans lutte; il faut bien qu'il se soumette à un sort qu'il ne peut éviter; tandis qu'au contraire, Zodomirsky, insulté, ayant le choix des armes, pouvait dire un mot, un seul, et, en changeant les conditions du combat, en changer les chances. Quel effort de volonté ne fallait-il pas faire pour retenir ce mot dans sa poitrine? C'était cependant ce que faisait ce brave jeune homme. J'avoue, quant à moi, qu'il me passait les idées les plus bizarres par la tête; il me prenait envie de lui conseiller de quitter le service, de vendre son bien et de partir avec sa maîtresse. Mais j'avais conscience de bouleverser cette résolution qui m'inspirait un véritable respect.

Je fus tiré de mes réflexions par Pravdine.

— Ah! dit-il tout à coup, voici la troïka d'Andrev-Mikaelovitch... oui, par ma foi! c'est lui avec un des nôtres; et voilà le brave Nateloff qui galope sur son circassien. Bon! les autres viennent derrière; voyez, nous avons bien fait de partir.

La voiture descendait la montagne en la contournant, trop rapide qu'elle était pour qu'on eût pu y pratiquer une route directe; dans ses détours, elle passait devant la maison des Ravensky. Quand je fus en face de cette maison, je ne pus m'empêcher de lever la tête; la pauvre femme était à sa fenêtre, immobile comme une statue; elle ne nous salua même pas.

— Plus vite! plus vite! cria Zodomirsky au cocher.

Ce fut le seul signe auquel je pus reconnaître que, de son côté, il avait vu Marianna.

L'ordre donné par Zodomirsky avait fait voler les chevaux;

bientôt nous eûmes devancé les équipages, et nous arrivâmes à un petit bois qui était la station ordinaire des témoins et des adversaires avant de se rendre au lieu du combat.

Andrev-Mikaelovitch arriva immédiatement après nous.

Au bout de cinq minutes, nous formions un groupe de vingt personnes, à peu près.

Stamm n'était pas encore arrivé.

— Attendons Stamm, dit le major Belayef à l'aide de camp, qui proposait d'aller tout de suite à la Tombe des deux frères; d'ailleurs, il n'est pas en retard.

Il regarda à sa montre.

— Voyez, dit-il, le rendez-vous est pour cinq heures, et il n'est que cinq heures moins cinq minutes.

— Les voilà! dit Andrev-Mikaelovitch en étendant la main dans la direction de la seconde route qui conduisait du bas de la montagne à l'endroit où nous étions.

En effet, un cavalier arrivait au galop, précédant une troïka lancée à toute vitesse.

Le cavalier était Stamm; dans la calèche étaient ses deux témoins.

— Messieurs, dit Zodomirsky, je crois que nous pouvons nous rendre à la Tombe des deux frères; comme tout est réglé d'avance, il est inutile de nous arrêter sur un terrain qui est, d'ordinaire, celui de la discussion.

On descendit de voiture et de cheval, les piétons seuls pouvant suivre le chemin qui restait à faire, et l'on attendit sur le lieu même du combat.

Zodomirsky alla s'appuyer à l'un des deux tombeaux.

Je portais la boîte qui renfermait les pistolets de Zodomirsky.

La plaine où s'élevaient les deux pyramides est assez grande; elle n'était pas encore tout à fait dégagée des ombres de la nuit; cependant, les premiers rayons du soleil, dardant à travers les arbres, commençaient de l'éclairer.

Bientôt nous entendîmes résonner des pas sur les cailloux, c'étaient ceux des nouveaux venus.

Ils entrèrent dans le champ; Stamm marchait le premier, tenant à la main une boîte à pistolets.

Il salua Zodomirsky et les officiers, posa sa cassette à terre et demanda :

— Qui commandera le feu, messieurs?

Les deux adversaires et les témoins se tournèrent vers les officiers, qui se regardèrent avec perplexité.

Personne ne s'offrait, personne ne voulait prononcer ce terrible mot *trois*, qui devait tuer un camarade.

— Major, dit Zodomirsky à Belayef, rendez-nous ce service, je vous prie!

Mis en demeure, le major ne voulut pas refuser; il fit signe qu'il acceptait.

— Soyez assez bon pour indiquer les places, messieurs, continua Zodomirsky en me donnant son sabre et en ôtant son surtout.

Puis, les places indiquées :

— Chargez, s'il vous plaît.

— Quant à ce dernier retard, il est inutile, dit Stamm; j'ai apporté mes pistolets : l'un des deux est chargé, l'autre n'a qu'une amorce.

— Mais, ces pistolets, vous les connaissez? dit Pravdine.

— Qu'importe! répondit Stamm; M. Zodomirsky choisira.

— C'est bien! dit Zodomirsky en s'inclinant; qu'il soit fait ainsi.

Belayef tira son sabre et l'enfonça dans la terre, entre les tombes des deux frères, à égale distance à peu près de l'une et de l'autre; puis il prit le sabre d'un autre officier et le planta en face du premier.

Un seul pas d'un mètre séparait les deux lames.

Chaque adversaire se tenait derrière le sabre, allongeant le bras par-dessus la poignée.

De cette façon, chacun avait le canon du pistolet de son adversaire à six pouces du cœur.

Pendant que Belayef faisait ces préparatifs, Stamm, à son tour, débouclait son sabre et ôtait son surtout.

Les témoins de Stamm ouvrirent sa boîte à pistolets; Zodomirsky s'approcha et prit sans hésitation celui qui se trouvait le plus proche de lui.

Puis il alla se placer derrière un des sabres.

Stamm le regardait faire en observateur; pas un muscle du visage de Zodomirsky ne bougeait, rien en lui n'indiquait une apparence d'émotion.

Et cependant, il n'y avait pas la moindre forfanterie dans son attitude.

C'était le calme du courage; c'était la force de la volonté.

— Allons, allons, il est brave! murmura Stamm.

Et, prenant le pistolet laissé dans la boîte par Zodomirsky, il alla se placer derrière l'autre sabre, en face de son adversaire.

Ils étaient pâles tous deux, mais tous deux impassibles. Peut-être, en y regardant bien, eût-on pu remarquer une

certaine inquiétude dans l'œil de Stamm ; mais, en approchant du moment terrible, celui de Zodomirsky s'allumait et brillait d'une implacable résolution.

Pravdine était très-animé ; ses joues étaient pourpres ; il souffrait visiblement. Mon visage aussi devait avoir une expression particulière ; je sentais mon cœur battre à soulever une montagne.

— Allons, allons, major ! cria Pravdine à Belayef.

Belayef s'avança.

Tous les yeux étaient fixés sur lui ; on comptait ses pas comme on compte les secondes entre la vie et la mort.

Il s'arrêta près des combattants.

— Êtes-vous prêts, messieurs ? demanda-t-il.

— Nous vous attendons, monsieur le major, dirent ensemble Zodomirsky et Stamm.

Et chacun leva son pistolet sur la poitrine de l'autre, devant le cœur.

Un silence de mort planait sur nous.

Seulement, les oiseaux chantaient dans le bouquet de bois qui était à quarante pas du champ de bataille.

Que leur importait la querelle des hommes, à ces charmants musiciens du Seigneur, qui ne pensaient qu'à l'amour ?

Au milieu de ce silence, le son de la voix du major retentit et fit frissonner tout le monde.

— Un... dit-il.

Puis, à intervalles égaux :

— Deux... trois !

— On entendit le bruit du chien du pistolet de Zodomirsky s'abattant sur la batterie.

Puis on vit s'enflammer l'amorce, mais aucune détonation ne suivit la flamme.

Le vent emporta la fumée.

Stamm n'avait pas tiré, et continuait de tenir le canon de son pistolet sur la poitrine de son adversaire.

— Tirez ! dit Zodomirsky d'une voix parfaitement calme.

Pravdine, qui tenait son sabre nu à la main droite, le jeta dans sa main gauche avec un mouvement convulsif.

— Ce n'est point à vous de commander, monsieur Zodomirsky, dit Stamm ; c'est à moi, au contraire, de décider si je dois tirer ou non. Ce que je ferai, au reste, je ne le sais pas encore ; cela dépendra de ce que vous allez me répondre.

— Parlez donc ; mais, au nom du ciel, parlez vite !

— Soyez tranquille, je n'abuserai point de votre patience.

Nous étions tout oreilles.

— Je ne suis pas venu ici pour vous tuer, monsieur, continua Stamm ; seulement, j'y suis venu avec l'insouciance d'un homme qui ne tient pas à la vie, attendu que la vie ne lui a tenu aucune des promesses qu'elle lui avait faites. Il n'en est pas de même de vous, monsieur ; vous êtes riche, vous êtes aimé, vous avez un bel avenir ouvert devant vous la vie doit vous être chère. Et cependant, le sort a décidé contre vous, c'est vous qui devez mourir et non pas moi. Eh bien, monsieur Zodomirsky, donnez-moi votre parole de ne pas être si prompt, à l'avenir, à appeler les camarades sur le terrain, et je ne tirerai pas.

— Je n'ai point été prompt à vous appeler sur le terrain, monsieur, répondit Zodomirsky de sa même voix tranquille ; les faits se sont passés autrement : vous m'avez blessé par

une comparaison outrageante, et j'ai été dans la nécessité de vous provoquer : tirez donc, je n'ai point de parole à vous donner.

— Non, capitaine, vous êtes dans l'erreur, je ne vous ai point offensé. J'ai dit, rappelez-vous-le bien : « Ce n'est pas pour vous en particulier que je parle, c'est en général; » j'ai dit cela à haute voix, devant tous mes camarades, et c'était assez, il me semble, pour que vous ne prissiez poin mes paroles aussi à cœur.

— Je suppose que vous avez raison, monsieur; mais accepter vos conditions devant le bout de votre pistolet, ce serait indigne d'un galant homme et d'un cœur courageux. Terminons donc, monsieur; ce n'est point pour controverser que nous sommes venus ici. Tirez, je vous prie; quand la mort est sûre, les retards sont atroces : je suis prêt, tirez!

— Mes conditions ne peuvent pas blesser votre honneur, insista Stamm. Soyez juge, major, ajouta-t-il en se tournant vers Belayef, je me rends d'avance à votre opinion; peut-être monsieur suivra-t-il mon exemple.

— M. Zodomirsky est resté ferme et impassible devant votre pistolet, répondit le major Belayef. S'il n'est pas tué, ce n'est pas sa faute; il s'est donc, à mon avis, conduit aussi bravement qu'il pouvait se conduire; mais mon opinion n'est pas une regle.

Alors, se retournant vers les officiers qui assistaient à la scène :

— Messieurs, demanda le major Belayef, M. Zodomirsky peut-il accepter les conditions imposées ?

— Il le peut! il le peut! crièrent les officiers, et sans que cela porte la moindre atteinte à son honneur.

Zodomirsky resta immobile; seulement, son sourcil se fronça.

— Le capitaine consent, dit le vieux Pravdine en s'avançant. Oui, à l'avenir, il sera moins prompt.

— C'est vous qui parlez, capitaine, et non M. Zodomirsky, dit Stamm.

— Voulez-vous confirmer mes paroles, monsieur Zodomirsky? demanda Pravdine presque suppliant.

— J'y consens, dit Zodomirsky d'une voix à peine intelligible.

— Hourra! hourra! crièrent tous les officiers, enchantés du dénoûment.

Deux ou trois jetèrent leur casquette en l'air.

— Je suis charmé plus que personne, dit Stamm, que tout se soit terminé comme je le désirais. Maintenant, monsieur le capitaine, nous avons fini; j'ai eu l'occasion de vous montrer que, en face d'un homme résolu, l'art de tirer n'est rien dans un duel, et que, si l'on égalise les chances, le bon tireur se met sur la même planche que le mauvais. Il me reste, à cette heure, à vous montrer qu'en aucun cas je ne voulais vous tuer. J'avais envie seulement de voir le visage que vous feriez en face de la mort. Vous avez fait bon visage; recevez mes compliments, les pistolets n'étaient pas chargés.

Et Stamm tira le sien à son tour; l'amorce seule brûla.

Zodomirsky poussa un cri qui ressemblait à un rugissement.

— Par l'âme de mon père! s'écria-t-il, c'est une nouvelle offense, et bien autrement sanglante que l'autre, celle-là, monsieur. Ah! c'est fini, disiez-vous? Non pas, monsieur; c'est à recommencer. Et, cette fois, dussé-je les charger

moi-même, oh! les pistolets seront chargés, je vous en réponds'

— Non, capitaine, répondit tranquillement Stamm. Je vous ai donné la vie, je ne vous la reprendrai pas. Offensez-vous si vous le voulez, peu m'importe! je ne me battrai pas avec vous.

— Alors c'est avec moi que vous vous battrez, monsieur Stamm! s'écria Pravdine en jetant son sabre à terre et en ôtant son surtout et le jetant près de son sabre; oui, avec moi, et peu importent les conditions! Chargez les pistolets, messieurs, chargez; un seul ou les deux, comme vous voudrez. Vous, monsieur Stamm, continua-t-il en allant se mettre à la place occupée un instant auparavant par Zodomirsky, écoutez bien ceci : vous avez agi comme un misérable, entendez-vous? Vous avez trompé M. Zodomirsky et ses témoins, et la Providence sera injuste si, dans cinq minutes, votre cadavre n'est pas étendu là à mes pieds, près de ce sabre.

Stamm était visiblement confus; il n'avait pas eu un instant l'idée que la chose tournât ainsi.

— Soit, dit-il, chargez.

Et il présenta son pistolet au major Belayef.

— Et si le capitaine ne vous tue pas, monsieur, dit Naletoff en s'approchant des sabres, c'est moi qui vous tuerai.

— Ou moi! ou moi! crièrent d'une seule voix tous les officiers en s'avançant vers Stamm.

— Cependant, répondit Stamm, je ne puis me battre avec vous tous. Je ne vous ai pas offensés tous, que diable! Choisissez un seul d'entre vous, et je me battrai avec lui, sinon ce n'est pas un duel, c'est un assassinat.

— Rassurez-vous, monsieur, répondit le major Belayef; il ne sera rien fait contre vous dont le plus scrupuleux honneur ait à se plaindre. Tous nos officiers sont offensés; car, sous leur uniforme, vous vous êtes conduit comme un misérable. Mais vous ne vous battrez pas avec tous, il est même probable que vous ne vous battrez avec personne. Tenez-vous à l'écart, monsieur, vous êtes en jugement. Messieurs Pravdine et Stephanovitch approchez-vous, dit-il.

Nous entourâmes le major, et le jugement fut rendu sans discussion : tout le monde était du même avis.

Alors, le major, qui avait joué le rôle de président, s'approcha de Stamm et lui dit :

— Monsieur, vous avez, dans ce qui vient de se passer, manqué à toutes les règles de l'honneur, et les témoins auraient le droit de vous hacher en morceaux. Si nous étions légalement vos juges, nous vous condamnerions, non pas peut-être au plus cruel, mais au plus infamant des supplices. Nous ne sommes que des hommes portant le même uniforme que vous, et nous n'avons qu'un droit : faire respecter l'uniforme que nous portons. Vous aviez tout pesé, vous aviez tout calculé d'avance; votre crime est donc double, puisqu'il est prémédité. Vous avez fait passer M. Zodomirsky par toutes les sensations d'un homme condamné à mort, tandis que vous étiez parfaitement tranquille, vous qui saviez que les pistolets n'étaient pas chargés. Puis enfin, quand cet homme, qui eût dû se contenter de vous couper la figure avec sa cravache, est venu vous dire qu'il voulait vous réhabiliter encore en se battant avec vous, vous avez refusé l'honneur inespéré qu'il vous faisait.

— Chargez les pistolets! chargez-les! s'écria Stamm exaspéré; je me battrai avec qui l'on voudra.

Mais le major secoua la tête avec un sourire de mépris.

— Non, monsieur le lieutenant, dit-il; vous ne vous battrez plus avec aucun de vos camarades, et aucun de vos camarades ne se battra plus avec vous. Vous avez taché votre uniforme, vous devez le dépouiller. Nul de nous ne veut plus servir avec vous. MM. les officiers m'ont chargé de vous dire que, ne voulant pas se faire vos dénonciateurs près du gouvernement, ils vous invitaient à donner votre démission pour cause de mauvaise santé. Le chirurgien-major vous signera tous les certificats nécessaires pour arriver à ce résultat. Nous sommes aujourd'hui le 3 du mois de mai; vous avez jusqu'au 3 juin pour quitter le régiment.

— Oh! certainement que je le quitte, votre régiment! non point parce que c'est votre désir, mais le mien, dit Stamm en ramassant son sabre, et en remettant son surtout.

Puis, son sabre agrafé, son surtout endossé, Stamm sauta sur son cheval, et s'élança vers la ville en jetant une dernière malédiction à ses camarades.

Tous les officiers s'empressèrent autour de Zodomirsky.

Il était triste, plus que triste, sombre; plus qu'il ne l'avait été même en face du pistolet de son ennemi.

— Pourquoi m'avez-vous forcé de consentir aux conditions que m'imposait ce misérable, messieurs? dit-il. Sans vous, je ne les eusse jamais acceptées.

— Oui, c'est notre faute, en effet, monsieur Zodomirsky, répondit le major, et nous en prenons, mes camarades et moi, la responsabilité. Vous avez agi noblement, et je vous

dis, au nom de tous et au mien : Monsieur Zodomirsky, vous êtes un homme d'honneur.

Puis, se tournant vers les officiers :

— Partons, messieurs, ajouta-t-il. Nous allons prendre le thé chez M. Zodomirsky. Pendant ce temps, vous, Andrev-Mikaelovitch, vous irez chez le colonel, et vous l'informerez de tout ce qui vient de se passer.

Nous remontâmes dans les équipages; on voyait de loin Stamm qui montait la montagne au grand galop de son cheval.

Zodomirsky jeta un dernier regard sur lui; ses traits se contractèrent une dernière fois.

— Enfin!... murmura-t-il.

— Quoi? lui demanda Pravdine.

— Eh bien, je ne sais quel pressentiment me tourmente; mais j'aimerais mieux que son pistolet eût été chargé et qu'il eût tiré.

Il poussa un profond soupir, mit ses deux mains un instant sur ses yeux, puis secoua la tête, et dit au cocher :

— A la maison!

Nous prîmes, pour nous en aller, le même chemin que pour venir, et nous repassâmes devant la maison des Ravensky.

Chacun de nous leva les yeux vers la fenêtre; la fenêtre était toujours ouverte; mais Marianna n'y était plus.

Zodomirsky fut près de sauter à bas de sa voiture; mais il n'en fit rien; seulement, il murmura assez haut pour que je l'entendisse :

— Non, ce ne serait pas convenable.

Au bout de vingt pas, il se tourna de mon côté.

— Capitaine, dit-il, vous voudrez bien me rendre un service, n'est-ce pas?

— Tout ce qu'il vous plaira, mon ami.

— Ces messieurs s'en vont chez moi, je ne puis donc les faire attendre; d'ailleurs, M. Ravensky peut être revenu; je compte sur vous pour aller dire à la pauvre Marianna les résultats de cette sotte affaire.

— Quand vous voudrez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— A l'instant même.

— Arrête! cria Zodomirsky au cocher.

Le cocher arrêta; je descendis; Zodomirsky me cria: « Merci! » et continua sa route.

Il rentra chez lui; on prit le thé.

Il portait la première tasse à ses lèvres, lorsqu'il me vit reparaître sur le seuil de la porte du salon.

Sans doute j'étais pâle; sans doute j'avais la figure bouleversée; car, sans faire attention s'il pouvait être vu ou entendu, il s'élança vers moi en s'écriant:

— Mon Dieu! capitaine, qu'est-il arrivé?

Je le tirai hors du salon.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, si vous voulez encore voir votre Marianna vivante, hâtez-vous!

— Comment cela, au nom du ciel?

— Elle était à sa fenêtre; elle a vu passer Stamm: Stamm vivant, logiquement vous étiez mort; elle a poussé un cri et est tombée évanouie. Depuis ce moment, elle n'a pas rouvert les yeux.

— Oh! s'écria Zodomirsky, mes pressentiments, mes pressentiments!

Et il s'élança tête nue et sans sabre dans la rue.

Au milieu de l'escalier de madame Ravensky, il trouva le docteur qui descendait.

— Docteur, lui cria-t-il en l'arrêtant, elle va mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le docteur; mieux, en ce qu'elle ne souffre plus.

— Morte! murmura Zodomirsky en pâlissant, et en s'appuyant contre la muraille pour ne pas tomber; morte!

— Je lui disais toujours, pauvre créature, que, ayant un anévrisme, elle devait éviter les émotions; bah! ces diablesses de femmes, elles en rêvent, des émotions, jusqu'à ce qu'elles en meurent. Elle a eu ce matin une émotion, je ne sais laquelle; elle a jeté un cri, elle est tombée à la renverse, tout était fini; mais aussi, je vous le demande, que faisait-elle à sa fenêtre à six heures du matin, au lieu d'être bien tranquillement et bien chaudement dans son lit?... Mais, continua le médecin, à propos, vous-même, vous aviez ce matin une mauvaise affaire ; il paraît que cela s'est bien passé?

Zodomirsky avait cessé d'écouter le médecin. Il s'élança par les degrés, traversa la salle à manger et le salon en criant comme un fou :

— Marianna! Marianna!

Sur le seuil de la chambre à coucher, il trouva Dina, qui essaya de lui barrer le chemin.

Il l'écarta et entra dans la chambre.

Marianna était sur son lit, immobile, pâle, sans mouvement, avec le visage aussi calme que si elle dormait.

Seulement, une légère frange de sang bordait ses lèvres.

Zodomirsky se jeta à genoux devant son lit, et saisit sa main.

Sa main était froide; l'extrémité d'une boucle de cheveux noirs glissait entre ses doigts crispés.

— Oh! mes cheveux! mes cheveux! s'écria Zodomirsky en éclatant en sanglots.

— Oui, vos cheveux, dit la femme de chambre, vos cheveux qu'elle vous a coupés elle-même en vous quittant à Saint-Pétersbourg. Je le lui avais bien dit, que cela vous porterait malheur, à l'un ou à l'autre.

*
* *

— Eh bien, demandai-je à M. Panovsky en lui rendant son manuscrit le soir même, et avant de lui faire des compliments sur son fragment, tant son fragment m'avait intéressé, voilà comment elle finit, votre histoire?

— Que voulez-vous de plus?

— Pardieu! je voudrais savoir ce qu'est devenu Zodomirsky.

— Une seule personne peut vous donner, à ce sujet, des renseignements positifs, me dit-il.

— Laquelle?

— En quittant Moscou, vous allez au monastère de Troïtza?...

— Oui.

— Demandez le frère Vasili; et, s'il vit encore, et qu'il y consente, il pourra vous donner, à ce sujet, tous les renseignements que vous désirerez.

J'allai, en effet, au monastère de Troïtza en quittant Mos-

cou, et ma première question fut pour demander le frère Vasili.

Il était mort depuis trois mois; on me montra sa tombe.

C'était tout ce que les survivants pouvaient faire.

J'interrogeai : on ne savait ni son nom de famille ni les causes qui lui avaient fait prendre, à vingt-six ans, la robe de moine.

On disait vaguement que c'était à la suite d'une grande douleur causée par la mort d'une femme qu'il aimait.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

I. — Ce qui était arrivé à Conscience la troisième fois qu'il avait rencontré l'empereur..... 1

II. — Le Laissez-passer..... 14

III. — Le Voiturier et sa patache..... 22

IV. — Gros Charles et sa femme..... 32

V. — Où il est démontré que quinze pas sont quelquefois plus difficiles à faire que quinze lieues..... 41

VI. — Comment Mariette fit enfin ces quinze derniers pas si difficiles à faire..... 57

VII. — La Chambre des aveugles..... 66

VIII. — L'Infirmier en chef..... 74

IX. — La Femme du chirurgien-major..... 82

X. — Le Pèlerinage..... 92

XI. — Le Rêve de Conscience..... 102

XII. — Le Rêve de Mariette..... 117

XIII. — Où Dieu continue de les conduire par la main. 129

XIV. — Un troisième docteur..... 138

XV. — Où l'esprit revient..... 147

XVI. — Où il est presque démontré que mieux eût valu pour Conscience demeurer aveugle... 158

XVII. — L'Horizon se rembrunit..... 169
XVIII. — Où tout le monde désespère, excepté Conscience..... 180
XIX. — Les Papiers timbrés..... 190
XX. — Où il se produit un incident qui n'avait pas été soulevé par l'avoué de Soissons..... 199
XXI. — Deus ex machina..... 207
XXII. — Conclusion..... 223
MARIANNA..... 233
AVANT-PROPOS..... *ib.*
I. — Un Déjeuner d'officiers..... 235
II. — Le Nouveau venu..... 243
III. — Marianna..... 254
IV. — Sur le terrain..... 264

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

4 1918

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE